

BUFFON DE LA JEUNESSE

HISTOIRE NATURELLE
DES MAMMIFÈRES
DES OISEAUX, DES REPTILES
ET DES POISSONS.

Deuxième Édition.



PARIS
PELTIER ET MULO, ÉDITEURS
RUE DE CONDÉ, 28



P 70



L'Homme, le Cheval, le Taureau, l'Orang-outang, la Chèvre, le Chien courant.

BUFFON DE LA JEUNESSE

HISTOIRE NATURELLE
DES MAMMIFÈRES
DES OISEAUX, DES REPTILES
ET DES POISSONS.

Deuxième Édition.



PARIS

PELTIER ET MULO, ÉDITEURS

RUE DE CONDÉ, 28



PRÉFACE

L'ouvrage d'histoire naturelle que nous offrons à la jeunesse est un petit livre de conscience, non d'une science froide et aride, mais remplie de charmes et d'attraits.

Les enfants qui se destinent à des études supérieures, acquerront, en le lisant, des notions élémentaires exactes et se prépareront ainsi naturellement à une étude plus profonde et plus étendue. Ceux qui ne liront pas d'autre livre auront au moins une idée de l'enchaînement des êtres, de leurs rapports ; ils auront surtout appris à admirer les merveilles de la nature, à reconnaître la bonté infinie et la puissance sans bornes du Créateur.





BUFFON DE LA JEUNESSE

LES ANIMAUX



DANS la foule d'objets que nous présente la terre, dans le nombre prodigieux des différentes productions dont sa surface est couverte et peuplée, les animaux tiennent le premier rang.

Les animaux ont, par leurs sens, par leur forme, par leur mouvement, beaucoup plus de rapports avec les choses qui les environnent, que n'en ont les végétaux.

Les végétaux, par leur développement, par leur figure, par leur accroissement et par leurs différentes parties, ont aussi un plus grand nombre de rapports avec les objets extérieurs que n'en ont les minéraux.

Que de ressorts, que de forces, que de machines et de mouvements sont renfermés dans le plus petit corps d'un animal ! Que de rapports ! Que d'harmonie ! Combien de combinaisons, d'arrangements, de causes, d'effets, de principes, qui tous concourent au même but ! Que de résultats incompréhensibles !

C'est surtout dans la succession, dans le renouvellement et dans la durée des espèces que la nature paraît merveilleuse et inconcevable.

Le minéral n'est qu'une matière brute, inactive, insensible, n'agissant que par la contrainte des lois de la mécanique, n'obéissant qu'à la force généralement répandue dans l'univers, sans organisation, sans puissance, dénuée de toutes facultés, même de celle de se reproduire ; substance informe, faite pour être foulée aux pieds par les hommes et les animaux.

L'animal, au contraire, réunit toutes les puissances de la nature. Les forces qui l'animent lui sont propres et particulières ; il veut, il agit, il se détermine, il opère, il communique par ses sens avec les objets les plus éloignés ; son individu est un centre où tout se rapporte, un point où l'univers entier se réfléchit.

La nature descend par degrés et par nuances imperceptibles d'un animal qui nous paraît le plus parfait à celui qui l'est le moins, et de celui-ci au

végétal.

Quoique les ouvrages du Créateur soient en eux-mêmes tous également parfaits, l'animal est l'ouvrage le plus complet de la nature, et l'homme en est le chef-d'œuvre.

L'HOMME



LE corps de l'homme achève de prendre son accroissement vers la quatorzième ou la quinzième année. L'homme a la force et la majesté ; les grâces et la beauté sont l'apanage de la femme.

Tout annonce dans les deux les maîtres de la terre. Tout marque dans l'homme, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivants.

Il se soutient droit et élevé ; son attitude est celle du commandement. Sa tête regarde le ciel et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité. L'image de l'âme y est peinte par la physionomie ; l'excellence de sa nature perce à travers ses organes, et anime d'un feu divin les traits de son visage. Son port majestueux, sa démarche ferme et hardie, annoncent sa noblesse et son rang. Il ne touche à la terre que par ses extrémités les plus éloignées, il ne la voit que de loin et semble la dédaigner.

Les bras ne lui sont pas donnés pour servir de piliers d'appui à la masse de son corps ; sa main ne doit pas fouler la terre, et perdre par des frottements réitérés la finesse du toucher dont elle est le principal organe. Le bras et la main sont faits pour des usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, pour prévenir les rencontres et le choc de ce qui pourrait nuire ; pour embrasser et retenir ce qui peut plaire, pour le mettre à portée des autres sens.

Lorsque l'âme est tranquille, toutes les parties du visage sont dans un état de repos ; leur proportion, leur union, leur ensemble, marquent la douce quiétude des pensées, et répondent au calme de l'intérieur ; mais, lorsque l'âme est agitée, la face humaine devient un tableau vivant, où les émotions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie.

C'est surtout dans les yeux qu'elles se peignent et qu'on peut les reconnaître. L'œil appartient à l'âme plus qu'aucun autre organe.

On rougit dans la honte, la colère, l'orgueil, la joie. On pâlit dans la crainte, l'effroi et la tristesse.

Dans l'affliction, les yeux se gonflent tout à coup et il en coule des larmes. Dans le mépris, la lèvre supérieure se relève d'un côté, tandis que de l'autre elle a un petit mouvement comme pour sourire.

Dans l'envie, la malice, les sourcils descendent et se froncent.

Les bras, les mains et tout le corps concourent, avec les mouvements du visage, à exprimer les différents mouvements de l'âme.

LES RACES HUMAINES



L'HOMME habite sur toute la surface du globe. Le changement de température n'influe pas sensiblement sur lui. C'est pourquoi il transporte volontiers sa demeure sous quelque point du ciel que ce soit. Cependant il y a parmi les hommes plusieurs races qui habitent certaines régions à l'exclusion des autres, et qui se distinguent par le naturel, par la forme et la couleur.

En commençant par le nord, on trouve en Laponie et sur les côtes septentrionales de la Tartarie une race d'hommes de petite stature, d'une figure bizarre, dont la physionomie est aussi sauvage que les mœurs. Ces hommes ne laissent pas que d'être assez nombreux et d'occuper de très-vastes contrées. Cette race s'est étendue et multipliée dans des déserts et sous des climats inhabitables pour toutes les autres nations.

Les Lapons se servent, pour courir sur la neige, de patins fort épais. Ces patins sont relevés en pointe sur le devant ; dans un trou au milieu passe un cuir qui tient le pied ferme et immobile. Avec ces patins ils se précipitent si vivement, qu'ils attrapent les animaux les plus légers à la course. Ils portent alors un bâton ferré, pointu d'un bout et arrondi de l'autre. Ce bâton leur sert à se mettre en mouvement, à se diriger, se soutenir, s'arrêter, et aussi à percer les animaux qu'ils poursuivent. Ils descendent ainsi les vallées les plus rapides, et montent les collines les plus escarpées.

Ils ont aussi l'usage de l'arc et chassent le loup-cervier, le renard, la marte, pour en avoir les peaux. Ils habitent sous terre ou dans des cabanes presque entièrement enterrées et couvertes d'écorces d'arbres ou d'os de poisson. Avec cette manière de vivre si dure et si triste, ils ne sont presque jamais malades et parviennent à une extrême vieillesse.

La nation tartare occupe des pays immenses en Asie. Il est difficile de bien connaître les différences particulières qui existent dans cette race. En général, ces peuples ont le haut du visage large et ridé, le nez court et gros, les yeux petits et enfoncés, le bas du visage étroit, les sourcils gros, la face plate, le teint basané et olivâtre, les cheveux noirs. Ils sont de stature médiocre, mais très-forts et très-robustes.

Presque tous ces peuples sont errants et vagabonds, habitant sous des tentes de toile, de feutre, de peaux.

Ces peuples se font une habitude de vivre avec leurs chevaux, qui sont leurs richesses. Ils s'en occupent continuellement. Ils les dressent avec tant de soin et les exercent si souvent, qu'il semble que ces animaux n'aient qu'un même esprit avec ceux qui les guident.

Le sang tartare s'est mêlé avec le sang des Chinois. Cependant il existe une différence très-grande dans le naturel, dans les mœurs et le costume de ces deux peuples. Les Tartares sont en général fiers, belliqueux, chasseurs ; ils aiment la fatigue, l'indépendance. Les Chinois, au contraire, sont mous, indolents, superstitieux, soumis, dépendants.

Les Chinois ont les membres gros et gras ; ils ont le visage large et rond, les yeux petits, les sourcils grands, les paupières élevées, le nez écrasé. Ils n'ont que quelques épis de barbe à chaque lèvre et fort peu au menton.

Les Japonais sont assez semblables aux Chinois pour qu'on puisse les regarder comme ne faisant qu'une seule et même race d'hommes. Ils sont seulement plus jaunes ou plus bruns. En général, ils sont d'une forte complexion, d'un naturel altier, aguerris, adroits, laborieux et très-habiles dans les métiers et les arts.

L'une des coutumes les plus bizarres, et qui est commune aux Chinois et aux Japonais, est de rendre les pieds des femmes si petits, qu'elles ne peuvent presque se soutenir.

Les peuples voisins de la Chine, au midi ou à l'occident, tout en différant des Chinois sous le rapport de la couleur, de la forme du corps et des traits, ont avec eux de la ressemblance.

Les peuples de l'Inde ressemblent assez aux Européens par la taille et par les traits ; mais ils en diffèrent plus ou moins par la couleur. La plupart de ces peuples sont beaux et bien faits ; ils aiment le commerce et ont des coutumes fort singulières.

Les anciens peuples de la Perse, de la Turquie, de l'Arabie, de l'Égypte, peuvent être regardés comme une même nation. Les Turcs, les Maures se

sont policés, mais les Arabes, avant la conquête des Français, étaient demeurés dans un état d'indépendance extraordinaire.

Tous ces peuples, même ceux de la Chine et de l'Inde, au contact des nations de l'Europe, ont bien un peu perdu de leurs usages et de leurs marques distinctives. Cependant, malgré les délimitations nouvelles de leurs pays, et quoiqu'ils soient tributaires, on distingue toujours en eux leur race et leur caractère primitif. C'est pourquoi nous les peignons, non tels qu'une politique passagère ou la conquête les a faits, mais tels qu'ils ont toujours été.

Les Arabes sont fort endurcis à la peine. Leurs chevaux, les plus beaux que l'on connaisse et qu'ils traitent avec soin, sont aussi accoutumés à la plus grande fatigue. Ces chevaux sont maigres, mais en même temps prompts, rapides, et pour ainsi dire infatigables.

Les Arabes, pour la plupart, vivent misérablement ; ils ne prennent pas la peine de cultiver la terre. Ils ont des troupeaux de bœufs, de moutons, qu'ils mènent paître çà et là dans les lieux où ils trouvent de l'herbe. Ils y plantent leurs tentes, et ils y demeurent, avec leurs femmes et leurs enfants, jusqu'à ce que l'herbe soit mangée, après quoi ils décampent pour en aller chercher ailleurs.

Avec une existence aussi dure, n'ayant ni pain ni vin, les Arabes ne laissent pas que d'être très-robustes et très-forts.

Les nations nombreuses qui habitent les côtes de la Méditerranée, depuis l'Égypte jusqu'à l'Océan, et toute la profondeur des terres de Barbarie jusqu'au mont Atlas, sont des peuples de différentes origines.

Si nous examinons maintenant ceux qui habitent sous un climat plus tempéré, nous trouverons que les habitants des provinces septentrionales, les Turcs, les Grecs, et tous les peuples de l'Europe, sont les hommes les plus beaux, les plus blancs et les mieux faits de toute la terre, et que, quelle que soit la distance qui les sépare, il y a entre eux une singulière ressemblance.

Les Romains, les Napolitains, les Siciliens, les habitants de la Corse, de la Sardaigne, et les Espagnols, sont plus basanés que les Français, les Anglais, les Allemands, les Polonais, les Russes. Dès la frontière d'Espagne, on commence à s'apercevoir de la différence de couleur. Les femmes ont le teint un peu plus brun ; elles ont aussi les yeux plus brillants.

Les Espagnols ont la taille fine, la tête belle, les traits réguliers, les yeux beaux, les dents bien rangées ; mais ils ont le teint un peu jaune et basané.

Les hommes à cheveux noirs commencent à être rares en Angleterre, en Hollande et dans les provinces septentrionales de l'Allemagne ; on en trouve très-peu en Danemark, en Suède, en Pologne. Ils ont les cheveux lisses, blonds, et l'œil bleu.

La Russie, autrefois nation grossière, brutale, barbare, est aujourd'hui civilisée, commerçante, curieuse des arts et des sciences.

Nous avons parlé des nations qui s'étendent au nord de l'Afrique ; tous ceux qui sont au delà du tropique sont des Maures, mais si basanés, qu'ils paraissent noirs. Les femmes sont plus blanches, bien faites, et souvent très-belles. Il y a parmi ces Maures un grand nombre de mulâtres qui sont encore plus noirs qu'eux. Plus loin encore on trouve les nègres du Sénégal, ceux de Nubie, de Congo.

Quoique les nègres aient peu d'esprit, ils ne laissent pas que d'avoir du cœur et de la reconnaissance. Ils sont gais ou mélancoliques, laborieux ou fainéants, amis ou ennemis, selon la manière dont on les traite. Lorsqu'on les nourrit bien et qu'on ne les maltraite pas, ils sont contents, joyeux, prêts à tout faire, et la satisfaction de leur âme est peinte sur leur visage ; mais, quand on les traite mal, ils prennent le chagrin fort à cœur, et périssent quelquefois de mélancolie. Ils sont donc fort sensibles aux bienfaits et aux outrages.

Quand ils affectionnent un maître, il n'y a rien qu'ils ne soient capables de faire pour lui marquer leur zèle et leur dévouement. Ils sont naturellement compatissants et tendres. Ils partagent volontiers le peu qu'ils ont avec ceux qu'ils voient dans le besoin.

La plupart de ces peuples étaient réduits à la servitude. Quelques-uns ont été rendus à la liberté.

L'humanité entière s'est révoltée de voir des malheureux obligés de toujours travailler sans pouvoir jamais rien acquérir, de voir des maîtres avides de gain les excéder, les frapper et les traiter comme de vils animaux. Tôt ou tard l'indépendance luira pour tous.

Nous ne considérerons pas d'une manière particulière tous les différents peuples de l'Amérique, de cette partie de la terre où les habitants sont plus ou moins rouges, plus ou moins basanés ou couleur de cuivre. L'Amérique, comme l'Europe, a dans le nord des hommes petits, mal faits, des hommes moins avancés en civilisation, durs, infatigables.

Au Mexique, au Pérou, au Brésil, dans les principales villes du nouveau monde, à côté de l'esclavage, règnent l'industrie, les arts, la civilisation.

Le genre humain n'est pas composé d'espèces essentiellement différentes entre elles. Il n'y a eu originairement qu'une seule espèce d'hommes qui, s'étant multipliée et répandue sur toute la surface de la terre, a subi différents changements par l'influence du climat, par la différence de la nourriture, par celle de la manière de vivre, par les maladies épidémiques, et aussi par le mélange varié à l'infini des individus. Ces altérations, devenues d'abord variétés individuelles, puis variétés de l'espèce, peu à peu disparaissent ; elles disparaîtraient tout à fait si les causes qui les ont produites ne subsistaient plus.





LES SINGES



LORS de la découverte des parties méridionales de l'Afrique et des Indes, on a trouvé un grand singe, presque aussi haut et aussi fort qu'un homme, qui se sert de pierres pour attaquer, de bâton pour se défendre. Indépendamment de ce qu'il n'a point de queue, de ce que sa face est aplatie, que ses bras, ses doigts, ses ongles, sont pareils aux nôtres, et qu'il marche toujours debout, il a une espèce de visage, des cheveux sur la tête, de la barbe au menton : aussi les habitants de son pays, les Indiens policés, n'ont pas hésité à l'associer à l'espèce humaine par le nom d'orang-outang, homme sauvage ; tandis que les nègres, presque aussi laids que ces singes, leur ont donné un nom propre, Pongo, un nom de bête et non pas d'homme.

Après les singes, se présente une autre famille d'animaux, que nous indiquerons sous le nom générique de babouin ; et, pour les distinguer nettement de tous les autres, nous dirons que le babouin est un animal à queue courte, à face allongée, à museau large et relevé avec des dents canines. Par cette définition, nous excluons de cette famille tous les singes qui n'ont point de queue, toutes les guenons, tous les sapajous et sagouins qui n'ont pas la queue courte, et tous les makis et autres quadrumanes qui ont le museau mince et pointu.

Le magot est l'intermédiaire et fait la nuance entre les singes et les babouins ; il diffère des premiers, en ce qu'il a le museau allongé et de grosses dents canines ; il diffère des seconds, parce qu'il n'a réellement pas de queue, quoiqu'il ait un petit appendice de peau qui a l'apparence d'une

naissance de queue : il n'est par conséquent ni singe ni babouin, et tient en même temps de la nature des deux.

Après les singes et les babouins, se trouvent les guenons. On emploie souvent ce mot guenon pour désigner la femelle du singe. Les guenons sont plus petites et moins fortes que les babouins et les singes : elles sont aisées à distinguer des uns et des autres par cette différence et surtout par la longue queue.

A l'occasion de toutes ces bêtes, dont quelques-unes ressemblent si fort à l'homme, nous dirons que c'est sans raison suffisante qu'on leur a donné généralement le nom de quadrupèdes.

Nous savons que nos définitions, nos noms, quelque généraux qu'ils puissent être, ne comprennent jamais tout ; qu'il existe toujours des êtres en deçà et au delà ; qu'il s'en trouve de mitoyens ; que plusieurs, quoique placés en apparence au milieu des autres, ne laissent pas que d'échapper à la liste.

Le nom de quadrupède suppose que l'animal a quatre pieds : s'il manque de deux pieds, s'il a des bras et des mains comme le singe, s'il a des ailes comme la chauve-souris, il n'est plus quadrupède. Pour qu'il y ait de la précision dans les mots, il faut de la vérité dans les idées qu'ils représentent.

Faisons pour les mains un nom pareil à celui qu'on a fait pour les pieds, et alors nous dirons avec vérité que l'homme est le seul qui soit biman et bipède, parce qu'il est le seul qui ait deux mains et deux pieds ; que la chauve-souris n'est que bipède, et que le singe est quadrumane.

Les quadrumanes remplissent le grand intervalle qui se trouve entre l'homme et les quadrupèdes. Les bipèdes avec des ailes font la nuance des quadrupèdes aux oiseaux.

Le singe, ayant des bras et des mains, s'en sert comme nous. La similitude des membres et des organes produit nécessairement des mouvements et quelquefois même des suites de mouvements qui ressemblent aux nôtres. Étant conformé comme l'homme, le singe ne peut que se mouvoir comme lui. Mais il n'a ni la parole ni la pensée ; ce n'est qu'un pur animal portant à l'extérieur un masque de figure humaine ; un animal au-dessous même de plusieurs autres par les facultés.

L'ORANG-OUTANG.

Les anciens voyageurs racontent de l'orang-outang des choses souvent contradictoires, mais toujours étonnantes. L'orang-outang marche debout, sur deux pieds, sa force est très-grande ; il a, comme nous l'avons dit, la face plate, le nez épaté, les oreilles sans bourrelet, un poil long et clair-semé dans plusieurs parties du corps, le ventre extrêmement tendu, les talons plats.

On a vu des orangs-outangs instruits et bien appris se montrer doux et obéir au signe et à la parole. On a vu un de ces animaux présenter sa main pour reconduire les gens qui venaient le visiter, se promener gravement avec eux, s'asseoir à table, déployer sa serviette, s'en essuyer les lèvres, se servir de la cuiller et de la fourchette pour porter à sa bouche, verser lui-même sa boisson dans un verre, le choquer lorsqu'il y était invité, aller prendre une tasse et une soucoupe, l'apporter sur la table, y mettre du sucre, y verser du thé, le laisser refroidir pour le boire, et tout cela au signe ou à la parole de son maître, et souvent de lui-même.

Un autre orang-outang, porté à bord d'un vaisseau, se faisait entendre des mousses lorsqu'il avait besoin de quelque chose ; et quelquefois, quand ces enfants refusaient de lui donner ce qu'il demandait, se mettait en colère, leur saisissait les bras et les mordait.

Un voyageur assure que les orangs-outangs instruits dès leur jeunesse peuvent rendre de vrais services : il dit qu'on les emploie à piler dans des mortiers. Il raconte qu'ils vont chercher de l'eau à la rivière dans de petites cruches qu'ils portent toutes pleines sur leur tête ; mais qu'arrivant bientôt à la porte de la maison, si on ne les leur prend, ils les laissent tomber, et que, voyant la cruche versée et rompue, ils se mettent à crier et à pleurer.

L'histoire d'une bête qui ressemble tant à l'homme est très-curieuse. A Java, un singe, c'était une femelle, faisait tous les jours proprement son lit, s'y couchait la tête sur un oreiller, et étendait sur elle une couverture. Quand elle avait mal à la tête, elle la serrait avec un mouchoir, et c'était un plaisir de la voir ainsi coiffée.

On pourrait raconter mille autres faits qui paraîtraient extrêmement singuliers ; mais le singe, quel qu'il soit, n'en est pas moins un animal privé du souffle divin, éloigné de l'homme par des différences tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

LE GIBBON.

Le gibbon n'a nulle apparence de queue ; le caractère qui le distingue évidemment des autres singes est la prodigieuse grandeur de ses bras, qui sont presque aussi longs que le corps et les jambes pris ensemble, en sorte que cet animal, étant debout sur ses pieds de derrière, ses mains touchent encore à terre, et qu'il peut marcher à quatre pieds sans que son corps se penche.

Il atout autour de la face un cercle de poils gris, de manière qu'elle semble être environnée d'un cadre rond, ce qui donne à ce singe un air très-extraordinaire. Ses yeux sont grands, mais enfoncés ; ses oreilles nues et bien bordées ; sa face est aplatie, de couleur tannée, et assez semblable à celle de l'homme.

Le gibbon est, après l'orang-outang, celui qui approcherait le plus de la figure humaine, si la longueur excessive de ses bras ne le rendait difforme.

Ce singe paraît d'une humeur tranquille ; ses mouvements ne sont ni trop brusques ni trop précipités ; il prend doucement ce qu'on lui donne. Il est naturel des Indes orientales.

LA GUENON.

On distingue plusieurs espèces de guenons : la guenon à long nez, qui a un nez long, proéminent, assez semblable pour la forme à celui de l'homme, mais encore plus long, mince à son extrémité. La tête est ronde et couverte d'un poil touffu. Les oreilles, cachées dans le poil, sont nues, minces, larges, de couleur noirâtre. Le front est court, les yeux sont assez grands. Le corps est gros et couvert d'un poil d'un brun marron. Sa queue est très-longue.

La guenon à face pourpre est remarquable par sa face et ses mains qui sont d'un violet pourpre, et par une grande barbe blanche triangulaire, courte et pointue sur la poitrine, mais s'étendant de chaque côté en forme d'aile jusqu'au delà des oreilles. Le poil du corps est noir, la queue est très-longue, et se termine par une houppe de poils blancs.

Les habitudes de cette espèce sont très-douces, elle demeure dans les bois, où elle se nourrit de fruits et de bourgeons. Lorsqu'on l'a prise, elle devient bientôt privée et familière.

La guenon a une crinière autour du cou et un flocon de poils au bout de la queue comme le lion. Elle a la face nue et noire. Tout le poil du corps et des jambes est de cette même couleur, et, quoique long et luisant, il paraît court aux yeux, parce qu'il est couché. Les yeux sont d'un brun foncé ; le nez plat, les narines larges et écartées. Les pieds et les mains sont un peu couverts de poils, à l'exception des doigts, qui sont nus.

On distingue encore d'autres guenons comme on distingue entre les principales espèces de singes une infinité de singes intermédiaires qui participent de ces espèces. Il suffit de décrire les principales familles pour qu'on reconnaisse ceux qui s'approchent d'elles et qui n'en diffèrent qu'en quelque point.

Il y a, dit un voyageur, en Amérique de grands troupeaux de singes, dont les uns sont blancs et la plupart noirs ; les uns ont de la barbe, les autres n'en ont point. Ces singes sont fort drôles. Ils prennent mille postures grotesques, sautent d'une branche à l'autre avec leurs petits sur le dos, et, quand ils aperçoivent quelqu'un traverser les bois où ils se tiennent, font des grimaces et toutes sortes de choses étonnantes.

Au Pérou on rencontre des sapajous très-intelligents et fort adroits. Ils vont de compagnie, s'avertissent, s'aident et se secourent. Leur queue leur sert exactement d'une cinquième main ; il paraît même qu'ils font plus de choses avec la queue qu'avec les mains ou les pieds. Ils se suspendent plusieurs les uns au bout des autres, soit pour traverser un ruisseau, soit pour s'élancer d'un arbre à un autre. Dans l'état de liberté, ces animaux vivent en troupes très-nombreuses, et se livrent quelquefois à des actes de très-grande méchanceté. Ils cassent les branches qu'ils jettent sur les hommes, et descendent à terre pour les mordre. Mais un coup de fusil les disperse immédiatement.

Au Bengale, les singes dérobent les fruits, et tout ce qu'ils peuvent prendre. L'un d'eux fait sentinelle sur un arbre pendant que les autres se chargent du butin. S'il aperçoit quelqu'un, il crie d'une voix haute et distincte. Au moment de l'avis, tous jettent ce qu'ils tiennent dans la main gauche et s'enfuient en courant à trois pieds ; s'ils sont trop vivement poursuivis, ils jettent encore ce qu'ils tiennent dans la main droite, et se sauvent en grimpant sur les arbres. Ils sautent de branche en branche, les

femelles mêmes, chargées de leurs petits, sautent comme les autres. Ces animaux ne s'apprivoisent qu'à demi.

Les animaux quadrumanes dont nous venons de parler, les singes, les babouins, les guenons appartiennent pour la plupart à l'ancien continent ; ceux dont il nous reste à faire mention se trouvent dans le nouveau monde.

LES SAPAJOUS, LES SAGOUINS.

Les sapajous et les sagouins diffèrent des singes, des babouins, des guenons, par la queue, par les narines, et aussi par quelques caractères généraux.

Tous les sapajous ont la queue prenante, c'est-à-dire musclée de manière qu'ils peuvent s'en servir comme d'un doigt pour saisir et prendre ce qui leur plaît. Cette queue qu'ils plient, qu'ils étendent, dont ils recoquillent ou développent le bout à leur volonté, et qui leur sert principalement à s'accrocher aux branches par son extrémité, est ordinairement dégarnie de poil en dessous, et couverte d'une peau lisse. Les sagouins, au contraire, ont tous la queue proportionnellement plus longue que les sapajous, et en même temps ils l'ont entièrement velue, lâche et droite, en sorte qu'ils ne peuvent s'en servir ni pour saisir ni pour s'accrocher.

Il y a plusieurs espèces de sapajous, mais qui toutes se rapportent à la définition générale que nous venons de donner. Il y a le sajou brun et le sajou gris qui ne diffèrent l'un de l'autre que par la couleur. Tous deux sont très-vifs, très-agiles, et très-plaisants. De tous les sapajous ce sont ceux qui supportent le mieux la température de notre climat. Ils y subsistent sans peine pendant plusieurs années.

Le sajou cornu est aisé à distinguer des autres, par les deux bouquets de poils noirs en forme de cornes qu'il porte sur les côtés du sommet de la tête.

L'OUISTITI.

L'ouistiti est un singe très-petit, ayant la queue plus longue que le corps. Il a la face nue et d'une couleur de chair assez foncée ; il est coiffé fort singulièrement par deux toupets de longs poils blancs au-devant des oreilles.

Peut-être pourrait-on acclimater cet animal dans les contrées méridionales de l'Europe. Les petits de l'ouistiti sont d'abord très-lairs, n'ayant presque point de poil sur le corps ; après leur naissance ils s'attachent fortement aux tettes de leur mère ; devenus un peu grands, ils se cramponnent sur son dos ou sur ses épaules, et quand, lasse de les porter, la mère s'en débarrasse en se frottant contre les arbres, le mâle les prend et les porte à son tour pour soulager la femelle.

L'OUARINE ET L'ALOUATE.

L'ouarine et l'alouate sont les plus grands animaux quadrumanes du nouveau continent. Ils ont la queue prenante et tiennent un rang distinct dans la famille des sapajous, non-seulement par la taille, mais aussi par leur voix, qui retentit comme un tambour, et se fait entendre à une très-grande distance.

Un voyageur raconte à leur sujet un fait qui paraît exagéré et assaisonné de merveilleux. Il dit que tous les jours, matin et soir, les ouarines s'assemblent dans les bois ; que l'un d'entre eux prend une place élevée, et fait signe de la main aux autres de s'asseoir autour de lui pour l'écouter ; que, dès qu'il les voit placés, il commence un discours à voix si haute et si précipitée, qu'à l'entendre de loin, on croirait qu'ils crient tous ensemble ; que cependant il n'y en a qu'un seul, et que, pendant tout le temps qu'il parle, tous les autres sont dans le plus grand silence ; qu'ensuite, lorsqu'il cesse, il fait signe de la main aux autres de répondre, et qu'à l'instant tous se mettent à crier.

Cette histoire est sans doute fondée sur le bruit effroyable que font ces animaux. L'ouarine a la face large, les yeux noirs et brillants, les oreilles courtes et arrondies, la queue nue à son extrémité. Les poils de tout le corps sont noirs, longs, luisants et polis ; des poils plus longs sous le menton et sur la gorge lui forment une espèce de barbe ronde. Le mâle est de la même couleur que la femelle, et il n'en diffère qu'en ce qu'il est un peu plus grand. Les femelles portent leurs petits sur le dos, et sautent avec cette charge de branche en branche et d'arbre en arbre. Les petits embrassent avec les bras et les mains le corps de leur mère dans la partie la plus étroite, et s'y tiennent fermement attachés, tant qu'elle est en mouvement.

Au reste, ces animaux sont sauvages et méchants. Ils mordent cruellement, et on ne peut ni les apprivoiser ni les dompter. Lorsqu'on approche pour les attaquer, ils se joignent tous ensemble, se mettent à crier, à faire un bruit épouvantable ; ils jettent sur leurs ennemis des branches sèches qu'ils rompent des arbres ; ils sautent d'arbre en arbre, de branche en branche et ne s'abandonnent jamais. Si l'un d'eux se trouve blessé, on les voit s'assembler autour de lui, mettre leurs doigts dans la plaie, et faire de même que s'ils la voulaient sonder. Alors, s'ils voient couler du sang, les uns la tiennent fermée, pendant que d'autres apportent quelques feuilles, qu'ils mâchent et poussent adroitement dans l'ouverture de la plaie. Ce qui est vraiment digne d'admiration.

Le macaque est, des singes à longue queue, celui qui approche le plus des babouins.

Le magot, est des singes qui n'ont point de queue, celui qui s'accommode le mieux de la température de notre climat.

LE PAPION OU BABOUIN.

Dans l'homme, la physionomie trompe ; mais, dans les animaux, on peut juger du naturel par la mine, et de tout l'intérieur par tout ce qui paraît au dehors.

En jetant les yeux sur nos singes et nos babouins, il est aisé de voir que ceux-ci doivent être plus sauvages, plus méchants que les autres ; il y a les mêmes différences, les mêmes nuances dans les mœurs que dans les figures.

L'orang-outang, qui ressemble le plus à l'homme, est le plus intelligent, le plus grave, le plus docile de tous ; le magot, qui commence à s'éloigner de la forme humaine, et qui approche par le museau et par les dents canines de celle des animaux, est brusque, désobéissant, maussade ; et les babouins, qui ne ressemblent plus à l'homme que par les mains, et qui ont une queue, des ongles aigus, des gros museaux, ont l'air de bêtes féroces, et le sont en effet.

En général, ces animaux font horreur. Ils grincent des dents, s'agitent, se débattent avec colère. Enfermés dans des cages de fer, ils sont impudents, sales, et on ne peut les regarder sans que leur aspect dégoûte et éloigne.

Le choras, le makis, le mococo, le loris, perdent de plus en plus la forme humaine. Ils forment, si on peut parler ainsi, les derniers anneaux de la

chaîne qui lie le singe aux quadrupèdes.





LES ANIMAUX DOMESTIQUES



L'ANIMAL sauvage obéit à la nature, ne connaît d'autres lois que celles du besoin et de la liberté. L'homme change l'état naturel des animaux en les forçant à lui obéir, en les faisant servir à son usage.

L'empire de l'homme sur les animaux est un empire légitime : c'est l'empire de l'esprit. C'est non-seulement un droit de nature, mais c'est encore un don de Dieu, par lequel l'homme peut reconnaître à tout instant l'excellence de son être : car ce n'est pas parce qu'il est le plus fort et le plus adroit des animaux, qu'il leur commande, c'est par la supériorité de sa nature : il pense, et dès lors il est le maître des êtres qui ne pensent point.

Il est maître des corps bruts, qui ne peuvent opposer à sa volonté qu'une lourde résistance ou qu'une inflexible dureté, que sa main sait toujours surmonter et vaincre ; il est maître des végétaux, que par son industrie il peut augmenter, diminuer, renouveler, dénaturer, détruire, ou multiplier à l'infini ; il est maître des animaux, parce que non-seulement il a comme eux du mouvement et du sentiment, mais parce qu'il a de plus la lumière de la pensée, qu'il connaît, qu'il dirige, qu'il concerte, qu'il mesure et sait vaincre la force par l'esprit.

Cependant l'empire de l'homme sur les animaux n'est pas absolu, l'un paraît son ami, l'autre son ennemi ; combien d'espèces savent se soustraire à sa puissance, par la rapidité de leur vol, par la légèreté de leur course, par l'obscurité de leur retraite, par la distance que mettent entre eux les éléments ! Combien qui, bien loin de reconnaître leur souverain, l'attaquent à force ouverte, l'insultent par leurs piqûres ! Combien de bêtes immondes,

incommodes, inutiles, qui semblent n'exister que pour former la nuance entre le mal et le bien !

C'est qu'il faut distinguer l'empire de Dieu du domaine de l'homme. Dieu, créateur des êtres, source unique de toute lumière et de toute intelligence, est seul maître de la nature, régit l'univers et les espèces entières avec une puissance infinie. L'homme, qui n'a qu'un rayon de cette intelligence, n'a de même qu'une puissance limitée et n'est maître que des individus.

Dans la nature tout se passe, se suit, se succède, se renouvelle et se meut par une puissance irrésistible. L'homme, entraîné lui-même par le torrent des temps, ne peut rien pour sa propre durée : lié par son corps à la matière, enveloppé dans le tourbillon des êtres, il est forcé de subir la loi commune ; il obéit à la même puissance, et, comme tout le reste, il naît, croît et périt.

C'est donc par les talents de l'esprit et non par la force que l'homme a su subjuguier les animaux. Il a fallu du temps pour les approcher, pour les reconnaître, pour les choisir, pour les dompter ; il a fallu qu'il fût civilisé lui-même pour savoir instruire et commander, et l'empire sur les animaux, comme tous les autres empires, n'a été fondé qu'après la société.

C'est d'elle que l'homme tient sa puissance. C'est par elle qu'il a perfectionné sa raison, exercé son intelligence et réuni ses forces. Auparavant l'homme était peut-être l'animal le plus sauvage et le moins redoutable de tous : nu, sans armes et sans abri, la terre n'était pour lui qu'un vaste désert peuplé de monstres, dont souvent il devenait la proie ; et, même longtemps après, l'histoire nous dit que les premiers héros n'ont été que des destructeurs de bêtes.

Mais lorsque, avec le temps, l'espèce humaine s'est étendue, multipliée, et qu'à la faveur des arts et de la société, l'homme a pu marcher en force pour conquérir l'univers, il a fait reculer peu à peu les bêtes féroces, il a purgé la terre de ces animaux gigantesques dont nous trouvons encore les ossements énormes, il a détruit ou réduit à un petit nombre d'individus les espèces voraces et nuisibles, il a opposé les animaux aux animaux, et, subjuguant les uns par adresse, domptant les autres par la force, et les attaquant tous par des moyens raisonnés, il est parvenu à se mettre en sûreté et à établir un empire qui n'est borné que par les lieux inaccessibles, les solitudes reculées, les sables brûlants, les montagnes glacées, les cavernes obscures, qui servent de retraites à un petit nombre d'animaux indomptables.

LE CHEVAL.

Le cheval est la plus utile et la plus noble conquête de l'homme. Fougueux et intrépide avec le soldat, il voit le péril et l'affronte ; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche ; soumis à des travaux plus ordinaires, il devient le compagnon des fatigues de son maître, déchire la terre, trace les sillons et traîne dans des chariots les charges les plus lourdes.

Docile et courageux, non-seulement il partage les peines de celui qui le guide, mais encore ses plaisirs ; à la chasse, à la course, il brille, étincelle, se précipite, se modère, s'arrête et semble ne consulter que ses désirs. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre ; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède et même meurt pour mieux obéir.

Tel est le cheval dont l'art a perfectionné les qualités naturelles ; même quand il erre en liberté dans les pâturages, il porte les marques de la servitude et souvent les empreintes cruelles du travail et de la douleur : la bouche est déformée par le mors, les flancs sont entamés par des plaies, la corne des pieds est traversée par des clous, l'attitude du corps est gênée par l'impression subsistante des entraves habituelles.

La nature est plus belle que l'art ; et, dans un être animé, la liberté des mouvements fait la belle nature.

Voyez dans le nouveau monde ces chevaux libres réunis en troupes et commandés par l'un d'eux, qui est leur chef : leur démarche, leur course, leurs sauts ne sont ni gênés ni mesurés. Fiers de leur indépendance, ils fuient la présence de l'homme, ils dédaignent ses soins, ils cherchent et trouvent eux-mêmes la nourriture qui leur convient ; ils errent, ils bondissent en liberté dans des prairies immenses où ils cueillent les productions nouvelles d'un printemps toujours nouveau. Sans habitation fixe, sans autre abri que celui d'un ciel serein, ils respirent un air plus pur. Aussi les chevaux sauvages sont-ils beaucoup plus forts, plus légers, plus nerveux que la plupart des chevaux domestiques. Ils ont ce que donne la nature : la force et la noblesse : les autres n'ont que ce que l'art peut donner : l'adresse et l'agrément.

Le naturel de ces animaux n'est point féroce. Quoique supérieurs par la force à la plupart des autres animaux, jamais ils ne les attaquent, et, s'ils en sont attaqués, ils les dédaignent et les écartent.

Ils vont aussi par troupes, et se réunissent pour le seul plaisir d'être ensemble, car ils n'ont aucune crainte. Comme l'herbe et les végétaux suffisent à leur nourriture, comme ils n'ont aucun goût pour la chair des animaux, ils ne leur font point la guerre, ils ne se la font point entre eux, ils ne se disputent pas leur subsistance. Ils vivent donc en paix parce que leurs appétits sont simples et modérés.

Tout cela peut s'observer dans les jeunes chevaux qu'on élève ensemble. Ils ont les mœurs douces et les qualités sociales. Leur force et leur adresse ne se marquent ordinairement que par des signes d'émulation : ils cherchent à se devancer à la course, ils s'animent au péril, se défient à traverser une rivière, à sauter un fossé, et ceux qui dans ces exercices naturels donnent l'exemple, ceux qui d'eux-mêmes vont les premiers, sont les plus généreux, les meilleurs, et souvent les plus dociles, lorsqu'ils sont une fois domptés.

Comme toutes les parties de l'Europe sont aujourd'hui peuplées, on ne trouve presque plus de chevaux sauvages. L'étonnement et la frayeur que marquèrent les habitants du Mexique et du Pérou à l'aspect des chevaux et des cavaliers, firent assez voir aux Espagnols que ces animaux étaient absolument inconnus dans ces climats. Ils en transportèrent donc un grand nombre, tant pour leur service et leur utilité particulière que pour en propager l'espèce. Ils en lâchèrent dans plusieurs îles, et même dans le continent, où ils se sont multipliés comme les autres animaux.

Le cheval est de tous les animaux celui qui, avec une grande taille, a le plus de proportion et d'élégance dans toutes les parties de son corps, car, en lui comparant les animaux qui sont immédiatement au-dessus et au-dessous, on verra que l'âne est mal fait, que le lion a la tête grosse, que le bœuf a les jambes trop minces et trop courtes, que le chameau est difforme, et que les plus gros animaux, le rhinocéros et l'éléphant, ne sont, pour ainsi dire, que de grosses masses.

Le cheval semble vouloir se mettre au-dessus de son état de quadrupède en élevant sa tête. Dans cette noble attitude, il regarde l'homme face à face ; ses yeux sont vifs et bien ouverts ; ses oreilles sont bien faites et d'une juste grandeur ; sa crinière accompagne bien sa tête, orne son cou, et lui donne un air de force et de fierté ; sa queue traînante et touffue couvre et termine avantageusement l'extrémité de son corps.

Dans tous les animaux, chaque espèce est variée suivant les différents climats.

Les chevaux arabes sont les plus beaux que l'on connaisse. Le cheval est le compagnon fidèle, l'ami de l'Arabe, il vit sous la même tente au milieu de la famille, et c'est à sa vitesse que le guerrier ou le pillard se fie pour attaquer ou pour fuir.

En Amérique et en Europe, on n'a point pour le cheval cette vraie, cette durable affection ; quand le cheval a usé ses forces au service de son maître, on l'abandonne, on l'éloigne, et on le laisse tuer inhumainement.

L'ÂNE.

L'âne est un animal bon, patient, sobre, utile. C'est parce qu'il sert l'homme bien et à peu de frais ; que le mépris dont on l'accable est injuste.

On donne au cheval de l'éducation, on le soigne, on l'exerce, tandis que l'âne est presque toujours abandonné à la grossièreté du dernier des valets ou à la malice des enfants. On le conduit le bâton à la main, on le frappe, on le surcharge, on l'excède sans précautions, sans ménagement.

Pour nous, l'âne serait le premier, le plus beau et le mieux fait des animaux s'il n'y avait pas de cheval. C'est la comparaison qui le dégrade.

L'âne est de son naturel humble, patient, tranquille. Il souffre avec constance, et peut-être avec courage, les plus rudes châtiments et les coups. Il est sobre et sur la quantité et sur la qualité de la nourriture. Il se contente des herbes les plus dures, les plus désagréables, que les autres animaux lui laissent et dédaignent. Il n'est délicat que sur l'eau et ne veut boire que la plus claire et aux ruisseaux qui lui sont connus.

Comme on ne prend pas la peine de l'étriller, il se roule souvent sur le gazon, sur les chardons, sur la fougère, quelquefois même quand il est chargé, paraissant se soucier fort peu de ce qu'on lui fait porter, et semblant par là reprocher à son maître le peu de soin qu'on prend de lui.

Dans la première jeunesse, il est gai et même assez joli ; il a de la légèreté, de la gentillesse ; mais il la perd bientôt, soit par l'âge, soit par les mauvais traitements, et il devient lent, indocile et souvent têtue.

Il s'attache à son maître, quoiqu'il en soit ordinairement maltraité ; il le sent de loin, et le distingue de tous les autres hommes, il reconnaît aussi les lieux qu'il a coutume d'habiter, les chemins qu'il a fréquentés. Il a les yeux bons, l'odorat admirable, l'oreille excellente.

Lorsqu'on le surcharge, il le marque en inclinant la tête et baissant les oreilles.

n marche, il trotte et il galope comme le cheval ; mais son allure est plus douce. Tous ses mouvements sont petits et beaucoup plus lents.

Le cheval hennit, l'âne brait.

Les ânes paraissent être venus originairement d'Arabie, et être passés d'Arabie en Égypte, d'Égypte en Grèce, de Grèce en Italie, d'Italie en France, et ensuite en Allemagne, en Angleterre. Plus le climat où ils vivent est froid, plus ils sont petits.

Ceux que les Espagnols ont transportés d'Europe en Amérique, et qu'ils ont abandonnés dans les grandes îles et dans le continent, y ont beaucoup multiplié, et il n'est pas rare de trouver en plusieurs endroits des ânes sauvages qui vont par troupe de quinze à vingt.

Le lait d'ânesse est léger, et se donne aux personnes malades de la poitrine ; l'usage de ce remède s'est conservé depuis les Grecs jusqu'à nous.

LE BOEUF, LA VACHE, LE TAUREAU.

La surface de la terre, parée de sa verdure, est le fond inépuisable et commun duquel l'homme et les animaux tirent leur subsistance. Ce qui a vie dans la nature vit sur ce qui végète, et les végétaux vivent à leur tour des débris de ce qui a vécu et végété. Pour vivre, il faut détruire, et ce n'est qu'en détruisant des êtres, que les animaux peuvent se nourrir et se multiplier.

L'homme sait user en maître de sa puissance sur les animaux ; il a choisi ceux dont la chair flatte son goût, et les a multipliés plus que la nature ne l'aurait fait ; il en a formé des troupeaux nombreux, et, par les soins qu'il prend de les faire naître, il semble avoir acquis le droit de les immoler : mais il étend ce droit bien au delà de ses besoins ; car, indépendamment des espèces dont il dispose à son gré, il fait aussi la guerre aux animaux sauvages, aux oiseaux, aux poissons : il ne se borne pas même à ceux du climat qu'il habite, il va chercher au loin, et jusqu'au milieu des mers, de

nouveaux mets, et la nature entière semble suffire à peine à l'inconstante variété de ses appétits.

L'homme consomme, engloutit lui seul plus de chair que tous les animaux ensemble n'en dévorent. Il est donc le plus grand destructeur.

Cependant l'homme pourrait vivre de végétaux, et la chair n'est pas une nourriture meilleure que les graines ou le pain.

Après l'homme, les animaux qui ne vivent que de chair sont ceux qui détruisent le plus. Ce n'est que par une attention toujours nouvelle, et par des soins prémédités et suivis que l'homme peut conserver ses troupeaux, ses volailles, en les mettant à l'abri de la serre de l'oiseau de proie, de la dent carnassière du loup, de la belette, de la fouine, du renard. Ce n'est que par une guerre continuelle qu'il peut défendre son grain, ses fruits, toute sa subsistance et même ses vêtements, contre la voracité des rats, des chenilles, des mites.

Le bœuf, le mouton et les autres animaux qui paissent l'herbe, non-seulement sont les meilleurs, les plus utiles, les plus précieux pour l'homme, puisqu'ils le nourrissent ; mais sont encore ceux qui consomment et dépensent le moins ; car ils rendent à la terre presque autant qu'ils en tirent. Sans le bœuf, la terre demeurerait à peu près inculte, les champs seraient secs, stériles, et les pauvres et les riches auraient de la peine à vivre.

C'est sur lui que roulent tous les travaux de la campagne ; il est le domestique le plus utile de la ferme, le soutien du ménage champêtre ; il fait toute la force de l'agriculture. Autrefois il faisait toute la richesse des hommes, et aujourd'hui il est encore la base de l'opulence des États, qui ne peuvent se soutenir et fleurir que par la culture des terres et l'abondance du bétail, puisque ce sont les seuls biens réels ; tous les autres, même l'or et l'argent, n'étant que des biens arbitraires, de convention, de crédit, qui n'ont de valeur qu'autant que le produit de la terre leur en donne.

Le bœuf ne convient pas autant que le cheval, l'âne, le chameau, pour porter des charges ; mais la grosseur de son cou et la largeur de ses épaules indiquent assez qu'il est propre à tirer et à porter le joug.

Il semble avoir été fait exprès pour la charrue : la masse de son corps, la lenteur de ses mouvements, le peu de hauteur de ses jambes, tout, jusqu'à sa tranquillité et sa patience dans le travail, semble concourir à le rendre propre à la culture des champs, et plus capable qu'aucun autre de vaincre la résistance constante et toujours nouvelle que la terre oppose à ses efforts.

Le cheval, quoique peut-être aussi fort que le bœuf, est moins propre à cet ouvrage. Il est trop élevé sur ses jambes ; ses mouvements sont trop grands, trop brusques ; et d'ailleurs il s'impatiente et se rebute trop aisément. On lui ôte même toute sa légèreté, toute la souplesse de ses mouvements, toute la grâce de son attitude et de sa démarche, lorsqu'on le réduit à ce travail pesant, pour lequel il faut plus de constance que d'ardeur, plus de masse que de vitesse, plus de poids que de ressort.

Dans les espèces d'animaux domestiques où la multiplication est l'objet principal, la femelle est plus nécessaire, plus utile que le mâle.

Le produit de la vache est un bien qui croît et qui se renouvelle à chaque instant. La chair du veau est une nourriture aussi abondante que saine ; le lait est l'aliment des enfants, le beurre l'assaisonnement de la plupart de nos mets, le fromage la nourriture la plus ordinaire des habitants de la campagne.

Que de pauvres familles sont souvent réduites à vivre du produit de leurs vaches !

Ces hommes qui tous les jours, et du matin au soir, gémissent dans le travail et sont courbés sur la charrue, ne tirent de la terre que du pain noir, et sont obligés de céder d'autres la fleur, la substance de leur grain ; c'est par eux, mais ce n'est pas pour eux que les moissons sont abondantes. Ces mêmes hommes qui élèvent, qui multiplient le bétail, qui le soignent et s'en occupent perpétuellement, n'osent jouir du fruit de leurs travaux. La chair de ce bétail est une nourriture dont ils sont forcés de s'interdire l'usage, réduits par la nécessité de leur condition à vivre de pain d'orge, de légumes grossiers et de lait aigre.

On peut aussi faire servir la vache à la charrue, et, quoiqu'elle ne soit pas aussi forte que le bœuf, elle le remplace souvent ; mais lorsqu'on veut l'employer à cet usage, il faut avoir l'attention de l'assortir avec un bœuf de sa taille et de sa force, ou avec une autre vache, afin de conserver l'égalité du trait, et de maintenir le soc en équilibre entre ces deux puissances. Moins elles sont inégales, et plus le labour de la terre est facile et régulier.

Quand le bœuf, par une continuité non interrompue d'efforts et de mouvements, a tracé un long sillon, on le laisse reprendre haleine pendant quelques moments avant d'en recommencer un autre.

Rien n'est beau alors comme de voir au bord du champ le laboureur armé de son aiguillon, debout, immobile ; rien n'est beau comme de voir devant lui les bras de sa charrue et ses bœufs rouges aux naseaux fumants.

Les anciens faisaient leurs délices de l'étude de l'agriculture, et mettaient leur gloire à labourer eux-mêmes. Aujourd'hui, ceux qui jouissent le plus des biens de cette terre sont ceux qui savent le moins estimer, encourager, soutenir l'art de la cultiver.

Le taureau peut être soumis au travail, mais on est moins sûr de son obéissance, et il faut être en garde contre l'usage qu'il peut faire de sa force.

La nature a fait cet animal indocile et fier. Il devient souvent indomptable et furieux. Un troupeau de taureaux ne serait qu'une troupe effrénée que l'homme ne pourrait ni dompter ni conduire.

Il ne faut pas mettre les vaches qui doivent être mères, à la charrue ou au charroi, il faut au contraire les soigner davantage et les suivre de plus près, afin de les empêcher de sauter des haies, des fossés et de se faire mal. Il faut aussi les mettre dans les pâturages les plus gras,

Le bœuf, la vache et le taureau mugissent ; comme les autres animaux domestiques, ils varient pour la couleur ; cependant le poil roux paraît être le plus commun.

Un bon bœuf pour la charrue ne doit être ni trop gras ni trop maigre. Il doit avoir la tête courte et ramassée, les oreilles grandes, bien velues et bien unies, les cornes fortes, luisantes et de moyenne grandeur, le front large, les yeux gros et noirs, le muflle gros et camus, les naseaux bien ouverts, les dents blanches et égales, les lèvres noires, le cou charnu, les épaules grosses et pesantes, la poitrine large, le fanon pendant jusque sur les genoux, les reins fort larges, le ventre spacieux et tombant, les flancs grands, les hanches longues, la croupe épaisse, les jambes et les cuisses grosses et nerveuses, le dos droit et plein, la queue pendante jusqu'à terre et garnie de poils touffus et tins, les pieds fermes, le cuir grossier et maniable, les muscles élevés et l'ongle court et large. Il faut aussi qu'il soit sensible à l'aiguillon, obéissant à la voix et bien dressé.

Mais ce n'est que peu à peu et en s'y prenant de bonne heure qu'on peut accoutumer le bœuf à porter le joug volontiers, à se laisser conduire aisément ; la patience, la douceur et même les caresses sont les seuls moyens qu'il faut employer ; la force et les mauvais traitements ne serviraient qu'à le rebuter pour toujours.

Le cheval mange nuit et jour, lentement, mais presque continuellement ; le bœuf, au contraire, mange vite et prend en assez peu de temps toute la nourriture qu'il lui faut, après quoi il cesse de manger et se couche pour

ruminer. Cette différence vient de la différente conformation de l'estomac de ces animaux.

Le bœuf, qui a plusieurs estomacs d'une très-grande capacité, y met beaucoup d'herbe et les remplit vite, afin de ruminer ensuite et de digérer à loisir. Le cheval, au contraire, qui n'a qu'un petit estomac, ne peut y recevoir qu'une petite quantité d'herbe ; c'est pourquoi il le remplit avec lenteur et succesivement, à mesure qu'elle s'affaisse et passe dans les intestins.

L'espèce de nos bœufs paraît être originaire de nos climats tempérés. La grande chaleur les incommode autant que le froid excessif. D'ailleurs ils ne se trouvent point dans les pays méridionaux. Ceux qu'on trouve au Cap de Bonne-Espérance et en plusieurs contrées de l'Amérique y ont été transportés d'Europe par les Hollandais et par les Espagnols.

LE BÉLIER, LE MOUTON, LA BREBIS.

L'on ne peut guère douter que les animaux actuellement domestiques n'aient été autrefois sauvages. L'on trouve encore aujourd'hui des chevaux, des ânes et des taureaux sauvages. Cependant, si l'on fait attention à la faiblesse et à la stupidité de la brebis ; si l'on considère en même temps que cet animal sans défense ne peut même trouver son salut dans la fuite ; qu'il a pour ennemis tous les animaux carnassiers, qui semblent le chercher de préférence et le dévorer par goût, on serait tenté de croire que dès le commencement la brebis a été confiée à la garde de l'homme, qu'elle a eu besoin de sa protection pour subsister et de ses soins pour se multiplier, puisque dans tous les lieux où l'homme ne commande pas, le lion, le tigre, le loup, régneront par la force et par la cruauté ; et que si l'on abandonnait encore aujourd'hui dans nos campagnes nos troupeaux nombreux, ils seraient bientôt détruits et l'espèce entière anéantie par le nombre et la voracité des espèces ennemies.

Il paraît donc que ce n'est que par nos secours et par nos soins que cette espèce a duré, dure et pourra durer encore. La brebis est absolument sans ressource et sans défense ; le bélier n'a que de faibles armes, les moutons sont encore plus timides que les brebis.

C'est par crainte qu'ils courent et se rassemblent à chaque instant en troupeaux ; le moindre bruit extraordinaire suffit pour qu'ils se précipitent

et se serrent les uns contre les autres ; et cette crainte est si stupide qu'ils ne savent même pas fuir le danger. Ils semblent ne pas sentir l'incommodité de leur situation ; ils restent où ils se trouvent, à la pluie, à la neige ; ils y demeurent opiniâtrément ; et pour les obliger à changer de lieu et à prendre une route, il leur faut un chef qu'on habitue à marcher le premier, dont ils suivent tous les mouvements pas à pas ; ou un chien qui les excite, les dirige, les sépare, les rassemble.

Ce sont donc de tous les animaux quadrupèdes ceux qui ont le moins de ressource et d'instinct. Les chèvres, qui leur ressemblent à tant d'autres égards, savent se conduire, évitent les dangers, se familiarisent aisément avec les nouveaux objets, au lieu que la brebis ne sait ni fuir ni s'approcher ; quelque besoin qu'elle ait de secours, elle vient à peine à l'homme ; et, ce qui paraît être le dernier degré de la timidité ou de l'insensibilité, elle se laisse enlever son agneau sans le défendre, sans presque pousser de plaintifs bêlements.

Mais le mouton, si chétif en lui-même, si dépourvu de sentiments, si dénué de qualités intérieures, est pour l'homme l'animal le plus précieux, celui dont l'utilité est pour lui la plus immédiate et la plus étendue ; seul il peut suffire à ses besoins de première nécessité ; il lui fournit tout à la fois de quoi le vêtir et le nourrir ; la nature semble ne rien lui avoir accordé en propre, ne rien lui avoir donné que pour qu'il le rendît à l'homme.

Cependant l'instinct dans le jeune agneau est d'autant plus sûr, qu'il est plus machinal et pour ainsi dire plus inné ; le jeune agneau cherche lui-même, dans un nombreux troupeau, trouve et saisit la mamelle de sa mère sans jamais se méprendre.

Ces animaux, dont le naturel est si simple, sont aussi d'un tempérament très-faible ; ils ne peuvent marcher longtemps ; les voyages les affaiblissent et les exténuent ; ils ne peuvent courir un instant sans être essoufflés ; la grande chaleur les incommode autant que le froid. Ils sont sujets à un grand nombre de maladies.

Pour former un troupeau, il faut acheter des brebis et des moutons en bas âge. On en peut mettre cent sous la conduite d'un seul berger. S'il est vigilant et aidé d'un bon chien, il en perdra peu. Il doit les précéder lorsqu'il les conduit aux champs, les accoutumer à entendre sa voix, à le suivre sans s'arrêter, sans s'écarter dans les blés, dans les vignes, dans les bois et dans les terres cultivées. Les coteaux et les plaines au-dessus des

collines sont les endroits qui leur conviennent le mieux. On évite de les mener paître dans les lieux bas et humides.

On les nourrit pendant l'hiver, à l'étable, de son, de navets, de foin, de paille, de luzerne, de feuilles d'orme. On les fait sortir tous les jours, à moins que le temps ne soit mauvais, plutôt pour les promener que pour les nourrir. Dans la froide saison, on ne les conduit aux champs que sur les dix heures du matin, et on les ramène à la ferme vers trois heures de l'après-midi.

Au printemps et en automne, au contraire, on les fait sortir aussitôt que le soleil a dissipé l'humidité, et on ne les ramène qu'au soleil couchant.

Ce n'est que pendant l'été qu'ils doivent prendre aux champs toute leur nourriture. On les y mène deux fois par jour, et on les fait boire aussi deux fois. On les conduit de grand matin, on attend que la rosée soit tombée, on les laisse paître pendant quatre ou cinq heures ; ensuite on les fait boire et on les ramène à la bergerie ou dans quelque endroit à l'ombre ; sur les trois ou quatre heures du soir, lorsque la grande chaleur commence à diminuer, on les mène paître de nouveau jusqu'à la fin du jour.

Comme la chaleur trop vive les incommode beaucoup, comme les rayons du soleil leur étourdissent la tête et leur donnent des vertiges, on fera bien de choisir des endroits où ils pourront trouver un peu d'ombre. Enfin il faut éviter de les faire passer par des sentiers couverts d'épines, de ronces et de chardons, si l'on veut qu'ils conservent leur laine.

Dans les terrains secs, dans les lieux élevés où le serpolet et les autres herbes odoriférantes abondent, la chair du mouton est de bien meilleure qualité que dans les plaines basses et dans les vallées humides, à moins que ces plaines ne soient sablonneuses et voisines de la mer, parce qu'alors toutes les herbes sont salées, et que la chair du mouton n'est nulle part aussi bonne que dans ces pacages ou prés salés.

Tous les ans on fait la tonte de la laine des moutons. Dans les pays chauds, où l'on ne craint pas de mettre l'animal tout à fait nu, on ne coupe pas la laine, mais on l'arrache.

La laine des moutons est ordinairement plus abondante et meilleure que celle des brebis. Celle du cou et du dessus du dos est la laine de première qualité, celle des cuisses, de la queue, du ventre, de la gorge, n'est pas si bonne, et celle que l'on prend sur des bêtes mortes ou malades est la plus mauvaise.

On peut encore tirer des moutons un avantage considérable en les faisant parquer, c'est-à-dire en les laissant séjourner sur les terres qu'on veut améliorer. Il faut pour cela enclore le terrain, et y renfermer le troupeau toutes les nuits pendant l'été. Le fumier et la chaleur du corps de ces animaux ranimeront en peu de temps les terres épuisées ou infertiles.

Le goût de la chair de mouton, la finesse de la laine, la quantité du suif, et même la grandeur et la grosseur du corps de ces animaux, varient beaucoup suivant les différents pays. Les laines d'Italie, d'Espagne et même d'Angleterre sont plus fines que les laines de France. Il y a dans ces pays un plus grand nombre de variétés, mais toutes doivent être regardées comme ne formant qu'une seule et même espèce avec nos brebis.

LE BOUC, LA CHÈVRE.

Quoique les espèces dans les animaux soient toutes séparées par un intervalle que la nature ne peut franchir, quelques-unes semblent se rapprocher par un si grand nombre de rapports, qu'il ne reste, pour ainsi dire, entre elles que l'espace nécessaire pour tirer la ligne de séparation ; et lorsque nous comparons ces espèces voisines, et que nous les considérons relativement à nous, les unes se présentent comme des espèces de première utilité, et les autres semblent n'être que des espèces auxiliaires, qui pourraient à bien des égards remplacer les premières et nous servir aux mêmes usages.

L'âne pourrait presque remplacer le cheval ; et de même, si l'espèce de la brebis venait à nous manquer, celle de la chèvre pourrait y suppléer. La chèvre fournit du lait comme la brebis, et même en plus grande abondance ; elle donne aussi du suif en quantité ; son poil, quoique plus rude que la laine, sert à faire de très-bonnes étoffes. Sa peau vaut mieux que celle du mouton.

Ces espèces auxiliaires sont plus agrestes, plus robustes que les espèces principales : l'âne et la chèvre ne demandent pas autant de soin que le cheval et la brebis. Partout ils trouvent à vivre et broutent également les plantes de toute espèce, les herbes grossières, les arbrisseaux chargés d'épines. Ils sont moins affectés de l'intempérie du climat, peuvent mieux se passer du secours de l'homme. Moins ils nous appartiennent, plus ils semblent appartenir à la nature.

La chèvre possède en elle-même plus de sentiment et de ressource que la brebis : elle vient à l'homme volontiers, elle se familiarise, elle est sensible aux caresses et capable d'attachement. Elle est aussi plus forte, plus agile et moins timide que la brebis. Elle est vive, capricieuse et vagabonde. Ce n'est qu'avec peine qu'on la conduit et qu'on peut la réduire en troupeau. Elle aime à s'écarter dans les solitudes, à grimper sur les lieux escarpés, à se placer et même à dormir sur la pointe des rochers et sur le bord des précipices.

Elle ne craint pas comme la brebis la trop grande chaleur, elle dort au soleil et s'expose volontiers à ses rayons les plus vifs. Elle ne s'effraye point des orages, ne s'impatiente pas à la pluie. L'inconstance de son naturel se marque par l'irrégularité de ses actions. Elle marche, elle s'arrête, elle court, elle bondit, elle saute, s'approche, s'éloigne, se montre, se cache ou fuit, comme par caprice et sans autre cause déterminante que celle de la vivacité bizarre de son sentiment intérieur ; et toute la souplesse des organes, tous les nerfs du corps suffisent à peine à la pétulance et à la rapidité de ses mouvements.

Le bouc est un animal assez beau et très-vigoureux ; l'odeur forte qu'il exhale ne vient pas de sa chair, mais de sa peau.

Lorsque l'on conduit les chèvres avec les moutons, elles ne restent pas à leur suite, elles précèdent toujours le troupeau. Il vaut mieux les mener séparément paître sur les collines. Elles aiment les lieux élevés et les montagnes, même les plus escarpées ; elles trouvent autant de nourriture qu'il leur en faut dans les bruyères, dans les landes, dans les terrains stériles. Il faut les éloigner des endroits cultivés ; les arbres, dont elles broutent avec avidité les jeunes pousses et les écorces tendres, périssent presque tous. Comme toute humidité leur incommodé beaucoup, on leur donne souvent de la litière fraîche.

On les fait sortir de grand matin pour les mener aux champs ; l'herbe chargée de rosée, qui n'est pas bonne pour les moulons, ne nuit point aux chèvres. Plus elles mangent, plus la quantité de leur lait augmente.

La chèvre ne produit ordinairement qu'un chevreau, quelquefois deux, très-rarement trois, et jamais plus de quatre. Communément les chèvres et les boucs ont des cornes, cependant il y en a beaucoup qui n'en ont point.

Le lait de la chèvre est meilleur que celui de la brebis, on en fait de très-bons fromages. Les chèvres se laissent tetter aisément, même par les enfants, pour lesquels leur lait est une bonne nourriture.

On trouve des chèvres à peu près semblables aux nôtres dans plusieurs parties du monde.

LE COCHON, LE SANGLIER.

Nous mettons ensemble le cochon et le sanglier, parce que ces deux animaux ne font qu'une seule et même espèce. L'un est l'animal sauvage, l'autre est l'animal domestique. Quoiqu'ils diffèrent par quelques marques extérieures, peut-être aussi par quelques habitudes, comme ces différences ne sont pas essentielles, comme le naturel du cochon n'est pas même fort altéré par l'état de domesticité, nous n'avons pas dû les séparer.

Ces animaux sont singuliers ; l'espèce en est, pour ainsi dire, unique. Elle est isolée ; elle semble exister plus solitairement qu'aucune autre. Elle n'est voisine d'aucune espèce qu'on puisse regarder comme principale ni comme accessoire. Que ceux qui veulent réduire la nature à de petits systèmes, qui veulent renfermer son immensité dans les bornes d'une formule, considèrent avec nous cet animal, et voient s'il n'échappe pas à toutes leurs méthodes.

Par les extrémités, il ne ressemble point à ceux qu'on appelle solipèdes, puisqu'il a le pied divisé ; il ne ressemble point à ceux qu'on appelle pieds fourchus, puisqu'il a réellement quatre doigts au dedans, quoiqu'il n'en paraisse que deux à l'extérieur ; il ne ressemble point à ceux qu'on appelle fissipèdes, puisqu'il ne marche que sur deux doigts, et que les deux autres ne sont même pas assez allongés pour qu'il puisse s'en servir.

Il diffère en outre des autres animaux par les caractères les plus frappants.

Mais ce n'est point en resserrant la sphère de la nature et en la renfermant dans un cercle étroit qu'on pourra la connaître ; ce n'est point en lui prêtant nos idées qu'on approfondira les desseins de son auteur.

Au lieu de resserrer les limites de sa puissance, il faut les reculer, les étendre jusque dans l'immensité ; il faut ne rien voir d'impossible, s'attendre à tout, et supposer que tout ce qui peut être est.

Les espèces ambiguës, les productions irrégulières cesseront dès lors de nous étonner, et se trouveront aussi nécessairement que les autres dans l'ordre infini des choses. Ils remplissent les intervalles de la chaîne ; ils en forment les nœuds, les points intermédiaires, ils en marquent aussi les

extrémités. Ces êtres sont pour l'esprit humain des exemplaires précieux, uniques, où la nature, paraissant moins conforme à elle-même, se montre plus à découvert, où nous pouvons reconnaître des caractères singuliers et des traits fugitifs qui nous indiquent que ses fins sont bien plus générales que nos vues, et que, si elle ne fait rien en vain, elle ne fait rien non plus dans les desseins que nous lui supposons.

Aux singularités qu'on observe en examinant le cochon, on doit ajouter celle-ci : c'est que sa graisse est différente de celle de presque tous les autres animaux quadrupèdes, non-seulement par sa consistance et sa qualité, mais aussi par sa position dans le corps de l'animal.

La graisse, dans les animaux, est mêlée avec la chair ou se trouve à ses extrémités ; mais le lard du cochon n'est ni mêlé avec la chair, ni ramassé aux extrémités ; il la recouvre partout, et forme une couche épaisse, distincte et continue entre la chair et la peau. Le cochon a cela de commun avec la baleine et les autres animaux cétacés, dont la graisse n'est qu'une espèce de lard à peu près de la même consistance, mais plus huileux, et qui forme sous la peau une couche de plusieurs pouces d'épaisseur.

Il n'y a que le cochon, le sanglier, et deux ou trois autres espèces d'animaux qui aient des défenses ou des dents canines très-allongées ; elles diffèrent des autres dents en ce qu'elles sortent en dehors.

De tous les quadrupèdes, le cochon paraît être l'animal le plus brut ; les imperfections de la forme semblent influencer sur le naturel. Toutes ses habitudes sont grossières, tous ses goûts sont immondes ; ses sensations se réduisent à une gourmandise brutale qui lui fait dévorer indistinctement tout ce qui se présente. Sa voracité dépend sans doute du besoin continuel qu'il a de remplir la grande capacité de son estomac ; et la grossièreté de ses appétits vient apparemment de l'hébétement des sens du goût et du toucher.

La rudesse du poil, la dureté de la peau, l'épaisseur de la graisse, rendent ces animaux peu sensibles aux coups. Ils ont donc le toucher fort obtus, et le goût aussi grossier que le toucher. Leurs autres sens sont bons, et les chasseurs n'ignorent pas que les sangliers voient, entendent et sentent de fort loin.

Le cochon est sujet à une maladie qui le rend ladre ; il faut chercher la cause de cette maladie plutôt dans sa malpropreté naturelle, et dans la corruption qui doit résulter des nourritures infectes dont il se remplit, que dans la texture de sa chair ou de sa peau. Le sanglier, qui vit ordinairement de grains, de fruits, de glands et de racines, n'est point sujet à cette

maladie ; on ne peut donc la prévenir que par une nourriture saine et une grande propreté.

Là laie allaite ses petits pendant trois ou quatre mois ; elle les conduit, elle les suit et les empêche de se séparer ou de s'écarter, jusqu'à ce qu'ils aient deux ou trois ans ; il n'est pas rare de voir des laies accompagnées en même temps de leurs petits de l'année et de ceux de l'année précédente. Les sangliers ne vont seuls que quand ils sont assez forts pour ne plus craindre les loups.

Ils forment donc ainsi et d'eux-mêmes des espèces, de troupes, et c'est de là que dépend leur sûreté. Lorsqu'ils sont attaqués, ils Résistent par le nombre ; ils se secourent, se défendent ; les plus gros font face en se pressant en rond les uns contre les autres, et en mettant les plus petits au centre. Les cochons domestiques se défendent de la même manière.

Ces animaux aiment beaucoup les vers de terre et certaines racines. C'est pour trouver ces vers et pour couper ces racines, qu'ils fouillent la terre avec leur boutoir. Le sanglier, dont la hure est plus longue et plus forte que celle du cochon, fouille plus profondément ; il fouille aussi presque toujours en ligne droite ; au lieu que le cochon fouille çà et là et plus légèrement.

En automne et en hiver, on mène les cochons dans les forêts où les fruits sauvages sont abondants ; l'été on les conduit dans les lieux humides et marécageux, où ils trouvent des vers et des racines en quantité ; au printemps on les laisse aller sur les terres en friche.

La rosée, la neige et la pluie leur sont contraires. Lorsqu'il survient un orage ou seulement une pluie fort abondante, il est assez ordinaire de les voir, les uns après les autres, s'enfuir en courant et toujours criant jusqu'à la porte de leur étable ; les plus jeunes sont ceux qui crient le plus haut. Ce cri est différent de leur grognement ordinaire : c'est un cri de douleur semblable aux premiers cris qu'ils jettent lorsqu'on les garrotte pour les égorger.

Quoique ces animaux soient fort gourmands, ils n'attaquent ni ne dévorent pas les autres animaux. Cependant ils mangent quelquefois de la chair gâtée, et on ne peut nier qu'ils ne soient avides de sang et de chair sanguinolente et fraîche, puisqu'on en a vu manger dans leur berceau de petits enfants. Leur gourmandise est donc aussi grossière que leur naturel est brutal.

On chasse le sanglier, à force ouverte, avec des chiens, ou bien on le tue par surprise. Il laisse après lui une odeur très-forte, se défend contre les

chiens et les blesse toujours dangereusement. Il ne faut attaquer que les plus vieux ; on les connaît aisément aux traces. Un jeune sanglier est difficile à forcer, parce qu'il court très-loin sans s'arrêter ; au lieu qu'un sanglier plus âgé se laisse chasser de près, n'a pas une grande peur des chiens, et s'arrête souvent pour leur tenir tête. Le jour, il reste ordinairement dans sa bauge, au plus épais et dans le plus fort du bois ; le soir, à la nuit, il en sort pour chercher sa nourriture.

Cette espèce, quoique abondante en Europe, en Afrique et en Asie, ne s'est point trouvée dans le continent du nouveau monde ; elle y a été transportée par les Espagnols, et ces animaux se sont multipliés et sont devenus sauvages en beaucoup d'endroits. Ils ressemblent à nos sangliers.

Les juifs, les mahométans regardent le cochon comme immonde : ils n'osent le toucher ni s'en nourrir. Les Chinois, au contraire, ont beaucoup de goût pour la chair du cochon, et en élèvent de nombreux troupeaux.

On trouve, dans presque tous les pays, des cochons ou des sangliers qui diffèrent par quelques caractères assez marqués de nos cochons et de nos sangliers ordinaires, comme le pécari en Amérique, et le babiroussa aux Indes orientales ; néanmoins on peut les regarder comme de la même espèce, ces différences n'étant que des variétés produites par l'influence du climat.

LE CHIEN.

La grandeur de la taille, l'élégance de la forme, la force du corps, la liberté des mouvements, toutes les qualités extérieures ne sont pas ce qu'il y a de plus noble dans un être animé ; et comme nous préférons dans l'homme l'esprit à la figure, le courage à la force, les sentiments à la beauté, nous jugeons aussi que les qualités intérieures sont ce qu'il y a de plus relevé dans l'animal. C'est par elles qu'il diffère de l'automate, qu'il s'élève au-dessus du végétal et s'approche de nous. C'est le sentiment qui ennoblit son être, qui le régit, qui le vivifie, qui commande aux organes, rend les membres actifs, et donne à la matière la volonté et la vie.

La perfection de l'animal dépend donc de la perfection de l'instinct ; plus il est étendu, plus l'animal a de facultés et de ressources ; et lorsque l'instinct, délicat, exquis, peut encore être perfectionné par l'éducation, l'animal devient digne d'entrer en société avec l'homme. Il sait concourir à

ses desseins, veiller à sa sûreté, l'aider, le défendre, le flatter ; il sait, par des services assidus, par des caresses réitérées, se concilier son maître, le captiver, et de son tyran se faire un protecteur.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer l'estime et l'affection.

Un naturel ardent, colère même, féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède, dans le chien domestique, aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher, au désir de plaire.

Il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talents ; il attend ses ordres pour en faire usage. Il le consulte, il l'interroge, il le supplie. Un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté. Il n'a pas comme l'homme la lumière de la pensée ; mais il a plus que lui la fidélité, la constance ; nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire.

Plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitements ; il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage. Loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves ; il lèche cette main qui vient de le frapper ; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

Plus docile et plus souple qu'aucun des animaux, non-seulement le chien s'instruit en peu de temps ; mais même se conforme aux manières, à toutes les habitudes de ceux qui lui commandent. Empressé et prévenant pour les personnes amies, il est toujours prêt à se déclarer contre ceux qui pourraient venir pour nuire et l'importuner : il les connaît aux vêtements, à la voix, à leurs gestes, et, pour peu qu'ils s'arrêtent ou tentent de franchir les barrières, il s'élance, il s'oppose ; et par des aboiements réitérés, et des efforts et des cris de colère, il donne l'alarme et avertit. Aussi furieux contre les hommes de proie que contre les animaux carnassiers, il se précipite sur eux, les blesse, les déchire, leur ôte ce qu'ils s'efforçaient d'enlever ; puis, content d'avoir vaincu, il se repose sur les dépouilles, n'y touche pas, même pour satisfaire son appétit, et donne en même temps des exemples de courage, de tempérance et de fidélité.

On sentira de quelle importance cette espèce est dans l'ordre de la nature, en supposant un instant qu'elle n'eût jamais existé. Comment l'homme aurait-il pu, sans le secours du chien, conquérir, dompter, réduire en

esclavage les autres animaux ? Comment pourrait-il encore aujourd'hui découvrir, chasser, détruire les bêtes sauvages et nuisibles ?

Pour se mettre en sûreté et se rendre maître de l'univers vivant, il a fallu commencer par se faire un parti parmi les animaux, se concilier avec douceur et par caresses ceux qui se sont trouvés capables de s'attacher et d'obéir, afin de les opposer aux autres.

La plupart des animaux ont plus d'agilité, plus de vitesse, plus de force, et même plus de courage que l'homme : la nature les a mieux munis, mieux armés. Ils ont aussi les sens, et surtout l'odorat plus parfaits. Avoir gagné une espèce courageuse et docile comme celle du chien, c'est avoir acquis les facultés qui nous manquent.

Les machines, les instruments que nous avons imaginés pour perfectionner nos autres sens, pour en augmenter l'étendue, n'approchent pas, même pour l'utilité, de ces machines toutes faites que la nature nous présente, et qui, en suppléant à l'imperfection de notre odorat, nous ont fourni de grands et d'éternels moyens de vaincre et de régner.

Le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux ; il leur commande, il règne. lui-même à la tête d'un troupeau, il s'y fait mieux entendre que la voix du berger : la sûreté, l'ordre et la discipline, sont les fruits de sa vigilance : c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protège, et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix.

Mais c'est surtout contre les animaux ennemis ou indépendants qu'éclate son courage ; c'est à la chasse que son intelligence se déploie tout entière. Les talents naturels se réunissent ici aux qualités acquises.

Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine, brillant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports. Il annonce par ses mouvements et par ses cris l'impatience de combattre et le désir de vaincre. Marchant ensuite en silence, il cherche à reconnaître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort. Il recherche ses traces, il les suit pas à pas, et par des accents différents indique le temps, la distance, l'espèce, et même l'âge de celui qu'il poursuit.

Intimidé, pressé, désespérant de trouver son salut dans la fuite, l'animal se sert aussi de toutes ses facultés, il oppose la ruse à la sagacité. Jamais les ressources de l'instinct ne furent plus admirables : pour faire perdre sa trace, il va, vient et revient sur ses pas : il fait des bonds, il voudrait se

détacher de la terre et supprimer les espaces : il franchit d'un saut les routes, les haies ; passe à la nage les ruisseaux, les rivières ; mais toujours poursuivi, et ne pouvant anéantir son corps, il cherche à en mettre un autre à sa place. Il va lui-même troubler le repos d'un voisin plus jeune et moins expérimenté ; le faire lever, marcher, fuir avec lui, et, lorsqu'ils ont confondu leur traces, lorsqu'il croit l'avoir substitué à sa mauvaise fortune, il le quitte plus brusquement encore qu'il ne l'a joint, afin de le rendre seul l'objet et la victime de l'ennemi trompé.

Mais le chien, par cette supériorité que donnent l'exercice et l'éducation, par cette finesse de sentiments qui n'appartient qu'à lui, ne perd pas l'objet de sa poursuite ; il démêle les points communs, délie les nœuds du fil tortueux qui seul peut y conduire ; il voit de l'odorat tous les détours du labyrinthe, toutes les fausses routes où on a voulu l'égarer ; et, loin d'abandonner un ennemi pour un indifférent, après avoir triomphé de la ruse, il s'indigne, redouble d'ardeur, arrive enfin, l'attaque et, le mettant à mort, étanche dans le sang sa soif et sa vengeance.

Le penchant pour la chasse ou la guerre nous est commun avec les animaux : l'homme sauvage ne sait que combattre et chasser. Tous les animaux qui aiment la chair, et qui ont de la force et des armes, chassent naturellement. Le lion, le tigre, dont la force est si grande qu'ils sont sûrs de vaincre, chassent seuls et sans art. Les loups, les renards, les chiens sauvages, se réunissent, s'entendent, s'aident, se relayent et partagent la proie ; lorsque l'éducation a perfectionné ce talent naturel dans le chien domestique, lorsqu'on lui a appris à réprimer son ardeur, à mesurer ses mouvements, qu'on l'a accoutumé à une marche régulière et à l'espèce de discipline nécessaire à cet art, alors il chasse avec méthode, et toujours avec succès.

Dans les pays déserts, dans les contrées dépeuplées, il y a des chiens sauvages qui, pour les mœurs, ne diffèrent des loups que par la facilité qu'on trouve à les apprivoiser.

L'on peut dire que le chien est de tous les animaux celui qui connaisse toujours son maître, qui, lorsqu'il l'a perdu et ne peut le retrouver, l'appelle par ses gémissements ; le seul qui, dans un voyage long qu'il n'aura fait qu'une fois, se souvienne du chemin et retrouve la route ; le seul enfin dont les talents naturels soient évidents et l'éducation toujours heureuse.

Et de même de tous les animaux, le chien est aussi celui dont la nature est le plus sujette aux variétés. Le tempérament, les facultés, les habitudes du

corps varient prodigieusement ; la forme même n'est pas constante. Dans le même pays, un chien est très-différent d'un autre chien, et l'espèce est, pour ainsi dire, toute différente d'elle-même dans les différents climats.

De là cette confusion, ce mélange et cette variété de races si nombreuses, qu'on ne peut en faire l'énumération. De là ces différences si marquées pour la grandeur de la taille, la figure du corps, l'allongement du museau, la forme de la tête, la longueur et la direction des oreilles et de la queue, la couleur, la quantité de poil ; en sorte qu'il ne reste rien de constant, rien de commun à ces animaux que la conformité de l'organisation intérieure : il n'en est pas moins évident que tous les chiens, quelque différents, quelque variés qu'ils soient, ne font qu'une seule et même espèce.

Mais ce qui est difficile à saisir dans cette nombreuse variété de races différentes, c'est le caractère de la race primitive, de la race mère de toutes les autres races. Les animaux assez indépendants pour choisir eux-mêmes leur climat et leur nourriture sont ceux qui conservent le mieux l'empreinte originaire ; et l'on peut croire que, dans ces espèces, le premier, le plus ancien de tous, nous est encore aujourd'hui assez fidèlement représenté par ses descendants ; mais ceux que l'homme s'est soumis, ceux qu'il a transportés de climats en climats, ceux dont il a changé la nourriture, les habitudes et la manière de vivre, ont aussi dû changer pour la forme plus que tous les autres ; et l'on trouve en effet bien plus de variété dans les espèces d'animaux domestiques que dans celles des animaux sauvages.

On peut cependant présumer avec quelque vraisemblance que le chien de berger est de tous les chiens celui qui approche le plus de la race primitive, puisque dans tous les pays habités par des hommes sauvages, ou même à demi civilisés, les chiens ressemblent à cette sorte de chiens plus qu'à aucune autre, puisque ceux abandonnés dans les solitudes de l'Amérique sont devenus à peu près semblables, que tous sont représentés comme ayant le museau effilé, la tête longue, les oreilles droites, le corps mince et assez semblables au renard.

Si l'on considère d'ailleurs que ce chien, malgré sa laideur et son air triste et sauvage, est cependant supérieur par l'instinct à tous les autres chiens ; que, guidé par le seul naturel, il s'attache de lui-même à la garde des troupeaux avec une assiduité, une vigilance, une fidélité singulières ; qu'il les conduit avec une intelligence admirable, que ses talents font le repos de son maître, on se confirmera dans l'opinion que ce chien est le vrai chien de la nature, celui qu'elle nous a donné pour la plus grande

utilité, celui enfin qu'on doit regarder comme le modèle et la souche de l'espèce entière.

Et de même que l'espèce humaine paraît agreste, rapetissée dans les climats glacés du Nord, et qu'ensuite dans les climats voisins et moins rigoureux, on voit tout à coup paraître de belles races ; de même on trouve dans l'espèce des chiens le même ordre et les mêmes rapports. Les chiens de Laponie sont très-lairs, très-petits, tandis que chez les Danois on trouve les chiens de la plus belle et de la plus grande taille.

Le chien de berger, le chien loup, le chien de Sibérie, le chien d'Islande, semblent être de la même race. Le mâtin, le lévrier, le grand danois et le chien d'Irlande ont, outre la ressemblance de la forme, le même naturel ; ils aiment à courir, à suivre les chevaux, les équipages : ils ont peu de nez et chassent plutôt à vue qu'à l'odorat. Les vrais chiens de chasse sont les chiens courants, les braques, les bassets, les épagneuls ; quoiqu'ils diffèrent un peu par la forme du corps, ils ont cependant tous le museau gros, et, comme leur instinct est le même, on ne peut guère se tromper en les mettant ensemble.

Dans nos climats, les animaux sauvages qui approchent le plus du chien, et surtout du chien à oreilles droites, sont le renard et le loup.

La durée de la vie est dans le chien, comme dans les autres animaux, proportionnelle au temps de l'accroissement ; il est environ deux ans à croître, il vit sept fois deux ans.

LE CHAT.

Le chat est un animal domestiqué infidèle qu'on élève et qu'on garde pour l'opposer à un autre ennemi domestique encore plus incommode et qu'on ne peut chasser.

Les chats, surtout quand ils sont jeunes, ont de la gentillesse, mais ils ont aussi en même temps une malice innée, un caractère faux, un naturel pervers que l'âge augmente encore et que l'éducation ne fait que masquer. De voleurs déterminés, ils deviennent, seulement lorsqu'ils sont bien élevés, souples et flatteurs comme les fripons. Ils ont la même adresse, la même subtilité, le même goût pour faire le mal, le même penchant à la petite rapine. Comme eux, ils savent couvrir leur marche, dissimuler leur dessein, épier les occasions, attendre, choisir, saisir l'instant de faire leur

coup, se dérober ensuite au châtiment, fuir et demeurer éloignés jusqu'à ce qu'on les rappelle.

Ils prennent aisément des habitudes de société, mais jamais de mœurs. Ils n'ont que l'apparence de l'attachement. On le voit à leurs mouvements obliques, à leurs yeux équivoques ; ils ne regardent jamais en face la personne aimée ; soit défiance ou fausseté, ils prennent des détours pour en approcher, pour chercher des caresses auxquelles ils ne sont sensibles que pour le plaisir qu'elles leur font.

La forme du corps et le tempérament sont d'accord avec le naturel : le chat est joli, léger, adroit, propre ; il aime ses aises, il cherche les meubles les plus mollets pour s'y reposer et s'ébattre. Les jeunes chats sont gais, vifs et amuseraient très-bien les enfants, si les coups de patte n'étaient pas à craindre. Leur badinage, quoique toujours agréable et léger, n'est jamais innocent, et bientôt il se tourne en malice habituelle.

Comme ils ne peuvent exercer leurs talents avec quelque avantage que sur les plus petits animaux, ils se mettent à l'affût près d'une cage, ils épient les oiseaux, les souris, les rats, et deviennent d'eux-mêmes, et sans y être dressés, très-habiles à la chasse. S'ils attaquent par surprise et prennent un pauvre petit animal, après s'en être joués longtemps, ils le tuent sans aucune nécessité, lors même qu'ils sont le mieux nourris et qu'ils n'ont aucun besoin de cette proie pour apaiser leur faim.

Il y a contraction continuelle dans l'œil du chat à la lumière, tandis que dans le crépuscule la pupille reprend son état naturel, devient ronde, s'élargit : voilà pourquoi, comme les chouettes et les hiboux, il y voit mieux la nuit que le jour.

On ne peut pas dire que les chats, quoique habitants de nos maisons, soient entièrement domestiques, ils ne font, après tout, que ce qu'ils veulent ; et la plupart sont bien plutôt à demi sauvages, connaissant à peine leurs maîtres, ne fréquentant que les greniers et les toits.

Ils prennent moins d'attachement pour les personnes que pour les maisons ; aussi, lorsqu'on les transporte à des distances assez considérables, ils reviennent d'eux-mêmes à leur grenier, probablement parce qu'ils en connaissent toutes les issues, tous les passages, parce que la peine du voyage est moindre que celle qu'il faudrait prendre pour acquérir les mêmes facilités dans un nouveau pays.

Ils craignent l'eau, le froid et les mauvaises odeurs. Ils aiment à se tenir au soleil. Leurs dents sont courtes et mal posées, aussi ne peuvent-ils

mâcher que lentement et difficilement. Leur sommeil est léger, et ils dorment moins qu'ils ne font semblant de dormir. Ils marchent légèrement, presque toujours en silence et sans faire aucun bruit. Comme ils sont propres, comme leur robe est toujours sèche et lustrée, leur poil s'électrise aisément, et l'on en voit sortir des étincelles dans l'obscurité lorsqu'on les frotte avec la main. Leurs yeux brillent aussi dans les ténèbres comme des diamants. Ils ont le poil plus ou moins long, ou moins fin, plus ou moins fourni.

Il y a une espèce de chats sauvages qui se retrouve dans presque tous les climats. Il y en avait dans le nouveau monde avant qu'on en eût fait la découverte. Il y en a au Pérou, en Guinée, en Afrique.

Nous terminerons ici l'histoire des animaux domestiques. Nous n'y joignons pas ceux qui, quoique domestiques ailleurs, n'en sont pas moins étrangers pour nous. Ce ne sera qu'après avoir donné l'histoire des animaux sauvages de notre climat, que nous parlerons des animaux étrangers. Le chat, n'étant qu'à demi domestique, fait la nuance entre les animaux domestiques et les animaux sauvages.





LES ANIMAUX SAUVAGES



DANS l'homme et dans les animaux domestiques, nous n'avons vu la nature que contrainte, rarement perfectionnée, souvent altérée et toujours environnée d'entraves ou chargée d'ornements étrangers. Maintenant elle va paraître nue, parée de sa seule simplicité, mais plus piquante par sa beauté naïve, sa démarche légère, son air libre, et par les attributs de l'indépendance.

Nous la verrons, parcourant en souveraine la surface de la terre, partager son domaine entre les animaux, assigner à chacun son élément, son climat, sa subsistance. Nous la verrons dans les forêts, dans les eaux, dans les plaines, dictant ses lois simples, mais immuables, donner aux uns la force et le courage accompagnés du besoin et de la voracité ; aux autres la douceur, la tempérance, la légèreté du corps, avec la crainte, l'inquiétude, la timidité ; à tous la liberté avec des mœurs constantes ; à tous l'égalité. Ils ne sont ni les esclaves ni les tyrans de leurs semblables, l'individu n'a pas à craindre, comme l'homme, tout le reste de son espèce, ils ont entre eux la paix, et la guerre ne leur vient que des étrangers ou de nous.

Ils ont donc raison de fuir l'espèce humaine, de se dérober à notre aspect, de s'établir dans les solitudes éloignées de nos habitations, de se servir de toutes les ressources de leur instinct pour se mettre en sûreté, et d'employer, pour se soustraire à la puissance de l'homme, tous les moyens de liberté que la nature leur a fournis en même temps qu'elle leur a donné le désir de l'indépendance.

Les uns, et ce sont les plus doux, les plus innocents, les plus tranquilles, se contentent de s'éloigner, et passent leur vie dans nos campagnes ; ceux qui sont plus défiants, plus farouches, s'enfoncent dans les bois ; d'autres, comme s'ils savaient qu'il n'y a nulle sûreté sur la surface de la terre, se creusent des demeures souterraines, se réfugient dans des cavernes, ou gagnent les sommets des montagnes les plus inaccessibles ; enfin, les plus féroces, ou plutôt les plus fiers, n'habitent que les déserts, et règnent en souverains dans ces climats brûlants.

Et comme tout est soumis aux lois physiques, comme les animaux éprouvent aussi les influences du ciel et de la terre, il semble que les causes qui ont adouci, civilisé l'espèce humaine dans nos climats, ont produit de pareils effets sur toutes les autres espèces. Le loup, qui, dans notre zone tempérée, est peut-être de tous les animaux le plus féroce, n'est pas, à beaucoup près, aussi terrible, aussi cruel que le tigre, la panthère, le lion de la zone torride, ou l'ours blanc de la zone glacée. Tout se tempère dans un climat tempéré, tout est excès dans un climat excessif.

Les animaux sauvages vivent constamment de la même façon. On ne les voit pas errer de climats en climats ; le bois où ils sont nés est une patrie à laquelle ils sont fidèlement attachés, ils s'en éloignent rarement, et ne le quittent jamais que lorsqu'ils sentent qu'ils ne peuvent y vivre en sûreté. Et ce sont moins leurs ennemis qu'ils fuient que la présence de l'homme. La nature leur a donné des moyens et des ressources contre les autres animaux ; mais que. peuvent-ils contre des êtres qui savent les trouver sans les voir, et les abattre sans les approcher ?

C'est donc l'homme qui les inquiète, qui les écarte, qui les disperse et qui les rend mille fois plus sauvages qu'ils ne le seraient en effet ; car la plupart ne demandent que la tranquillité, la paix, et l'usage aussi modéré qu'innocent de l'air et de la terre. Plus l'espèce humaine se multiplie, se perfectionne, plus ils sentent peser sur eux le poids d'un empire aussi terrible qu'absolu.

LE CERF.

Le cerf est un animal innocent, doux, tranquille, qui ne semble être fait que pour embellir, animer la solitude des forêts. Sa forme élégante et légère, sa taille aussi svelte que bien prise, ses membres flexibles et nerveux, sa

tête parée plutôt qu'armée d'un bois vivant, et qui, comme la cime des arbres, se renouvelle ; sa grandeur, sa légèreté, sa force, le distinguent assez des autres habitants des bois.

La chasse du cerf est un exercice noble réservé à l'opulence ; elle suppose un appareil royal, des hommes, des chevaux, des chiens.

Les biches ne produisent ordinairement qu'un faon, et très-rarement deux. Elles ont grand soin de dérober leur petit à la poursuite des chiens, elles se présentent et se font chasser elles-mêmes pour les éloigner, après quoi elles viennent le rejoindre.

La tête des cerfs va tous les ans en augmentant en grosseur et en hauteur, depuis la seconde année de leur vie jusqu'à la huitième ; elle se soutient toujours belle, et à peu près la même pendant toute la vigueur de l'âge.

Le pelage le plus ordinaire pour le cerf est le fauve. Le cerf paraît avoir l'œil bon, l'odorat exquis et l'oreille excellente. Lorsqu'il veut écouter, il lève la tête, et alors il entend de fort loin. Lorsqu'il entre dans un petit taillis ou dans quelque autre endroit à demi découvert, il s'arrête pour regarder de tous côtés, et cherche ensuite le dessous du vent pour sentir s'il n'y a pas quelqu'un qui puisse l'inquiéter. Il est d'un naturel assez simple, et cependant il est curieux et rusé : lorsqu'on le siffle ou qu'on l'appelle de loin, il s'arrête tout court, regarde fixement, et avec une espèce d'admiration, les voitures, les chevaux, les hommes ; et, s'ils n'ont ni armes ni chiens, il continue à marcher d'un pas tranquille, et passe son chemin fièrement et sans fuir.

Il mange lentement, choisit sa nourriture et se repose ensuite pour ruminer à loisir. Il a la voix d'autant plus forte, plus grosse et plus tremblante, qu'il est plus âgé. La biche a la voix plus faible et plus courte. Il ne boit guère en hiver et encore moins au printemps ; l'herbe tendre et chargée de rosée lui suffit ; mais dans les chaleurs et les sécheresses de l'été, il va boire aux ruisseaux, aux mares, aux fontaines. Il nage parfaitement bien, et saute encore plus légèrement qu'il ne nage.

La chair du faon est bonne à manger, celle de la biche n'est pas absolument mauvaise ; mais celle du cerf est dure et a un goût fort désagréable. Ce que cet animal fournit de plus utile est son bois et sa peau.

LE DAIM.

Aucune espèce n'est plus voisine d'une autre que l'espèce du daim ne l'est de celle du cerf. Cependant ces animaux, qui se ressemblent à tant d'égards, ne vont point ensemble et ne se mêlent jamais. Les daims paraissent être d'une nature beaucoup moins agreste que celle du cerf ; ils sont aussi beaucoup moins communs dans les forêts. On les élève dans des parcs, où ils sont, pour ainsi dire, à demi domestiques.

L'Angleterre est le pays de l'Europe où il y en a le plus, et l'on y fait grand cas de cette venaison. Les chiens la préfèrent aussi à la chair de tous les autres animaux.

Il y a des daims en France, en Espagne, en Allemagne ; il y en a aussi en Amérique, qui y ont été transportés d'Europe. Il semble que ce soit un animal des climats tempérés.

Les daims sont portés à demeurer ensemble. Dans les parcs, lorsqu'ils se trouvent en grand nombre, ils forment ordinairement deux troupes qui sont bien distinctes, bien séparées, et qui bientôt deviennent ennemies, parce qu'ils veulent également occuper le même endroit. Chacune de ces troupes a son chef qui marche le premier, et c'est le plus fort et le plus âgé. Les autres suivent, et tous se disposent à combattre pour chasser l'autre troupe du bon pays.

Ces combats sont singuliers par la disposition qui paraît y régner ; ils s'attaquent avec ordre, se battent avec courage, se soutiennent les uns les autres et renouvellent ainsi le combat tous les jours ; jusqu'à ce que les plus forts chassent les plus faibles.

Ils aiment les terrains élevés et entrecoupés de petites collines. Ils ne s'éloignent pas quand on les chasse, ils cherchent seulement à se dérober aux chiens par la ruse. Le daim s'apprivoise aisément.

LE CHEVREUIL.

Le cerf, comme le plus noble des habitants des bois, occupe dans les forêts les lieux ombragés par les cimes élevées des plus hautes futaies. Le chevreuil, comme étant d'une espèce inférieure, se contente d'habiter sous des lambris plus bas, et se tient ordinairement dans le feuillage épais des plus jeunes taillis. Mais, s'il a moins de noblesse, moins de force, moins de hauteur de taille, il a plus de grâce, plus de vivacité, et même plus de courage que le cerf.

Il est plus gai, plus lesté, plus éveillé ; sa forme est plus arrondie, plus élégante, et sa figure plus agréable ; ses yeux surtout sont plus beaux, plus brillants ; ses membres sont plus souples, ses mouvements plus prestes, et il bondit sans effort, avec autant de force que de légèreté. Sa robe est toujours propre, son poil net et lustré. Il ne se plaît que dans les pays élevés, secs, où l'air est pur.

Il est encore plus rusé, plus adroit à se dérober, plus difficile à suivre. Il a plus de finesse, plus de ressources d'instinct ; car, quoiqu'il ait le désavantage mortel de laisser après lui des émanations plus fortes, et qui donnent aux chiens plus d'ardeur et plus de véhémence d'appétit que l'odeur du cerf, il ne laisse pas que de savoir se soustraire à leur poursuite par la rapidité de sa première course et par ses détours multipliés.

Il n'attend pas, pour employer la ruse, que la force lui manque ; dès qu'il sent, au contraire, que les premiers efforts d'une fuite rapide ont été sans succès, il revient sur ses pas, retourne, revient encore ; et, lorsqu'il a confondu par ses mouvements opposés la direction de l'aller avec celle du retour, lorsqu'il a mêlé les émanations présentes avec les émanations passées, il se sépare de la terre par un bond, et, se jetant à côté, se met ventre à terre, et laisse, sans bouger, passer près de lui la troupe entière de ses ennemis ameutés.

Il diffère du cerf et du daim par le naturel, par le tempérament, par les mœurs, et aussi par presque toutes les habitudes de la nature. Au lieu de marcher comme eux en grandes troupes, il demeure en famille : le père, la mère et les petits vont ensemble, on ne les voit pas s'associer avec des étrangers.

Lorsque la chevrette veut mettre bas ses petits, elle se cache dans le plus fort du bois pour éviter le loup. Au bout de dix ou douze jours, les jeunes faons ont déjà pris assez de force pour la suivre. Lorsqu'elle est menacée de quelque danger, elle les cache dans quelque endroit fourré ; elle fait face, se laisse chasser pour eux ; mais tous ses soins n'empêchent pas que les hommes, les chiens et les bêtes féroces ne les lui enlèvent bien souvent.

En hiver, les chevreuils se tiennent dans les bois les plus fourrés, et ils y vivent de ronces, de genêt, de bruyère. Au printemps, ils vont dans les taillis plus clairs et broutent les boutons et les feuilles naissantes de presque tous les arbres. En été, ils restent au milieu des grands arbres, et n'en sortent que rarement pour aller boire à quelque fontaine. La chair de ces animaux est excellente.

LE LIÈVRE.

Les espèces d'animaux les plus nombreuses ne sont pas les plus utiles ; rien n'est même plus nuisible que cette multitude de rats, de mulots, de sauterelles, de chenilles et de tant d'autres insectes dont il semble que la nature permette et souffre, plutôt qu'elle ne l'ordonne, la trop nombreuse multiplication.

L'on voit avec effroi ces myriades d'animaux qui pullulent tout à coup, et viennent par milliers désoler les campagnes et ravager la terre ; ces phalanges ailées d'insectes affamés, qui se rabattent sur les plaines fécondes de l'Égypte, détruisent en un instant les travaux, les espérances de tout un peuple, et n'épargnent ni les grains, ni les fruits, ni les herbes, ni les racines, ni les feuilles, dépouillent la terre de sa verdure, et changent en un désert aride les plus riches contrées. Mais comme tout est mouvement dans l'univers, comme toutes les forces répandues agissent les unes contre les autres et se contre-balancent, tout se fait par des espèces d'oscillations ; et ces animaux, en multitude innombrable, qui paraissent tout à coup, disparaissent de même.

Que deviendraient tous les biens de la terre, que deviendraient les animaux utiles et l'homme lui-même, si, dans les années excessives, chacun de ces insectes se reproduisait pour l'année suivante par une génération proportionnelle à leur nombre ! Mais non, les causes de destruction, d'anéantissement et de stérilité, suivent immédiatement celles de la trop grande multiplication, et le fonds de ces espèces n'en est point augmenté.

Le lièvre et le lapin ont pour nous le double avantage du nombre et de l'utilité. Les lièvres sont universellement répandus dans presque tous les climats de la terre, et les lapins, quoique originaires de climats particuliers, multiplient d'une manière prodigieuse dans tous les lieux où l'on veut les transporter.

La femelle du lièvre porte trente ou trente et un jours et produit trois ou quatre petits. Ces petits ont les yeux ouverts en naissant. La mère les allaite pendant trois semaines, après quoi ils s'en séparent et trouvent eux-mêmes leur nourriture. Ils ne s'écartent pas beaucoup les uns des autres, ni des lieux où ils sont nés. Cependant ils vivent solitairement, et se forment chacun un gîte à une petite distance. Ainsi lorsqu'on trouve un jeune levraut dans un endroit, on est presque sûr d'en trouver encore un ou deux autres aux environs.

Ils paissent pendant la nuit plutôt que pendant le jour. Ils se nourrissent d'herbes, de racines, de feuilles, de fruits, de graines, et préfèrent les plantes dont la sève est laiteuse. Ils rongent même l'écorce des arbres pendant l'hiver.

Ils dorment ou se reposent au gîte pendant le jour, et ne vivent, pour ainsi dire, que la nuit. On les voit au clair de la lune jouer et courir les uns après les autres ; mais le moindre mouvement, le bruit d'une feuille qui tombe suffit pour les troubler : ils fuient, et s'en vont chacun d'un côté différent.

Les lièvres dorment beaucoup et dorment les yeux ouverts ; ils paraissent avoir les yeux mauvais ; mais ils ont comme dédommagement l'ouïe très-fine, et les oreilles d'une grandeur démesurée relativement à celle de leur corps ; il les remuent avec facilité, les élèvent, les abaissent, et s'en servent comme de gouvernail pour se diriger dans leur course, qui est si rapide, qu'ils devancent tous les autres animaux.

Comme ils ont les jambes de devant beaucoup plus courtes que celles de derrière, il leur est plus commode de courir en montant qu'en descendant. Aussi, lorsqu'ils sont poursuivis, commencent-ils toujours par gagner les hauteurs ; leur mouvement dans leur course est une espèce de galop, une suite de sauts très-prestes et très-pressés.

Les lièvres vivent sept ou huit ans, et passent leur vie dans la solitude et dans le silence. On ne les entend crier que quand on les saisit avec force, ou lorsqu'on les blesse.

En général, le lièvre ne manque pas d'instinct pour sa propre conservation, ni de sagacité pour échapper à ses ennemis. Il se forme un gîte, choisit en hiver les lieux exposés au midi, en été, ceux exposés au nord. Il se cache, pour n'être pas vu, entre des mottes de la couleur de son poil.

Il y a de vieux lièvres excessivement malins et qu'il est très-difficile de tuer. L'un se lève aussitôt qu'il entend les chiens entrer dans les champs ou le taillis où il se tient, va se jeter à un quart de lieue de là à la nage dans un étang et s'arrête au milieu des joncs ; un autre court pendant deux heures, puis va faire lever un plus jeune lièvre qu'il lance à sa place et se met en son gîte. Celui-ci, à bout de ruse et d'expédients, entre par-dessous la porte d'une étable, et se cache parmi les brebis ; celui-là va d'un côté d'une haie, retourne par l'autre, de sorte qu'il n'y a que l'épaisseur du buisson entre les chiens et lui.

Ordinairement, lorsqu'ils sont lancés et poursuivis, ils se contentent de courir rapidement, et ensuite de tourner et de retourner sur leurs pas. Ils ne dirigent pas leur course contre le vent, mais du côté opposé. En général, tous les lièvres qui sont nés dans le pays où on les chasse ne s'en écartent guère, ils reviennent au gîte, et, si on les chasse deux jours de suite, ils font le lendemain les mêmes tours et détours qu'ils ont faits la veille. Lorsqu'un lièvre va droit et s'éloigne du lieu où il a été lancé, c'est une preuve qu'il est étranger, et qu'il n'était en cet endroit qu'en passant.

Les lièvres qui habitent les prairies basses ou les vallées ont la chair bien moins bonne que ceux qui habitent les collines et les montagnes, où le serpolet et les autres herbes fines abondent.

La chasse du lièvre est l'amusement et souvent la seule occupation des gens oisifs de la campagne. On va le matin et le soir au coin du bois attendre le lièvre à sa rentrée ou à sa sortie, on le cherche pendant le jour dans les endroits où il se gîte.

Lorsqu'il y a de la fraîcheur dans l'air, par un soleil brillant, et que le lièvre vient de se gîter après avoir couru, la vapeur de son corps forme une petite fumée que les chasseurs exercés aperçoivent de fort loin. Il se laisse ordinairement approcher, surtout si on ne fait pas semblant de le regarder, et si, au lieu d'aller directement à lui, on tourne obliquement. Il craint les chiens plus que les hommes, et, lorsqu'il sent ou lorsqu'il entend un chien, il part de plus loin. Il se tient volontiers en été dans les champs, en automne dans les vignes, et en hiver dans les buissons ou dans les bois.

LE LAPIN.

Le lièvre et le lapin, quoique fort semblables tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, ne se mêlant point ensemble, font deux espèces distinctes et séparées.

Les lapins multiplient prodigieusement, et, si on n'avait le secours des furets et des chiens pour les détruire, ils finiraient par devenir si nombreux, qu'ils causeraient un très-grand dommage dans nos campagnes.

Le lapin a plus de ressources que le lièvre pour échapper à ses ennemis. Il se soustrait aisément aux yeux de l'homme. Les trous qu'il se creuse dans la terre, où il se retire pendant le jour et où il fait ses petits, le mettent à l'abri du loup, du renard et de l'oiseau de proie. Il y habite avec sa famille en

pleine sécurité, il y élève et y nourrit ses petits jusqu'à l'âge d'environ deux mois, et il ne les fait sortir de leur retraite, pour les amener au dehors, que quand ils sont tout élevés.

Cela suffit pour prouver que le lapin est supérieur au lièvre par la sagacité ; l'un se contente de se former un gîte à la surface de la terre, où il demeure continuellement exposé, tandis que l'autre, par un instinct plus réfléchi, se donne la peine de fouiller la terre et de s'y pratiquer un asile.

Les lapins clapiers ou domestiques varient de couleurs ; les uns sont blancs, les autres noirs, les autres d'un gris fauve. Les lapins noirs sont les plus rares, mais il y en a beaucoup de tout blancs, beaucoup de tout gris et beaucoup de mêlés. Tous les lapins sauvages sont gris, et parmi les lapins domestiques, c'est encore la couleur dominante.

La femelle porte trente ou trente et un jours et produit quatre, cinq, six et quelquefois huit et dix petits. Quelques jours avant de mettre bas, elle se creuse un nouveau terrier, non pas en ligne droite, mais en zigzag, au fond duquel elle pratique une excavation, après quoi elle s'arrache sous le ventre une assez grande quantité de poil, dont elle fait une espèce de lit pour recevoir ses petits. Pendant les deux premiers jours, elle ne les quitte pas, elle ne sort que lorsque le besoin la presse, et revient dès qu'elle a pris de la nourriture. Dans ce temps elle mange beaucoup et fort vite. Elle soigne ainsi et allaite ses petits pendant plus de six semaines.

Jusqu'alors le père ne les connaît point, il n'entre pas dans ce terrier qu'a pratiqué la mère ; souvent même, quand elle sort, elle en bouche l'entrée ; mais, lorsqu'ils commencent à venir au bord du trou, et à manger les herbes que la mère leur présente, le père semble les reconnaître, il les prend entre ses pattes, il leur lustre le poil, il leur lèche les yeux, et tous, les uns après les autres, ont également part à ses soins.

Ces animaux vivent huit ou neuf ans. Comme ils passent la plus grande partie de leur vie dans leurs terriers, où ils sont en repos et tranquilles, ils sont assez gras et d'un assez convenable embonpoint. Ils sont originaires des pays chauds.

LES ANIMAUX CARNASSIERS.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que des animaux utiles, les animaux nuisibles sont en bien plus grand nombre, et pourtant tout est bien, parce que dans l'univers physique le mal concourt au bien, et que rien, en effet, ne nuit à la nature. Si nuire est détruire des êtres animés, l'homme, considéré comme faisant partie du système général de ces êtres, n'est-il pas l'espèce la plus nuisible de toutes ? Les animaux carnassiers ne sont donc nuisibles que parce qu'ils sont rivaux de l'homme, que parce qu'ils ont les mêmes appétits, le même goût pour la chair, et que, pour subvenir à un besoin de première nécessité, ils lui disputent quelquefois une proie qu'il se réservait. Destructeurs nés des êtres qui nous sont subordonnés, nous épuiserions la nature si elle n'était inépuisable, si, par une fécondité miraculeuse, elle ne savait se réparer elle-même et se renouveler.

Quelque grande, quelque prématurée que soit donc la dépense de l'homme et des animaux carnassiers, le fonds, la quantité totale de substance vivante n'est point diminuée, et, s'ils précipitent les destructions, ils hâtent en même temps les naissances nouvelles.

Les animaux qui, par leur grandeur, figurent dans l'univers, ne font que la plus petite des substances vivantes : la terre fourmille de petits animaux. Chaque plante, chaque graine, chaque particule de matière organique contient des milliers d'atomes animés.

Les végétaux paraissent être le premier fonds de la nature, mais ce fonds de substance, tout abondant, tout inépuisable qu'il est, suffirait à peine au nombre encore plus abondant d'insectes de toute espèce. Les plantes ne se reproduisent que tous les ans, il faut une saison entière pour en former la graine, au lieu que dans les insectes, et surtout dans les plus petites espèces, comme celle des pucerons, une seule saison suffit à plusieurs générations.

Ils multiplieraient donc plus que les plantes, s'ils n'étaient détruits par d'autres animaux dont ils paraissent être la pâture naturelle, comme les herbes elles graines semblent être la nourriture préparée pour eux-mêmes. Aussi, parmi les insectes y en a-t-il beaucoup qui ne vivent que des autres insectes. Tous servent de pâture aux oiseaux, et les oiseaux domestiques et sauvages nourrissent l'homme ou deviennent la proie des animaux carnassiers.

Ainsi la destruction violente est un usage presque aussi nécessaire que la loi de la destruction naturelle.

Le motif par lequel on voudrait en douter fait honneur à l'humanité. Les animaux, du moins ceux qui ont des sens, sont des êtres sensibles, comme

nous ils sont capables de plaisir et sujets à la douleur. Il y aurait donc une espèce d'insensibilité cruelle à sacrifier, sans nécessité, ceux qui nous approchent, qui vivent avec nous.

LE LOUP.

Le loup est un animal dont l'appétit pour la chair est très-véhément. Quoique avec ce goût, il ait reçu de la nature les moyens de le satisfaire, bien qu'elle lui ait donné des armes, de la ruse, de l'agilité, de la force, tout ce qui est nécessaire en un mot pour trouver, attaquer, vaincre, saisir et dévorer sa proie, il n'en meurt pas moins souvent de faim. L'homme lui ayant déclaré la guerre, l'ayant même proscrit en mettant sa tête à prix, le force à fuir, à demeurer dans les bois, où il ne trouve que quelques animaux sauvages qui lui échappent par la vitesse de leur course, et qu'il ne peut surprendre que par hasard ou par patience, en les attendant dans les endroits où ils passent habituellement.

Pressé par la faim, il devient hardi et brave le danger. Il attaque les animaux qui sont sous la garde de l'homme, ceux surtout qu'il peut emporter aisément ; et, lorsque cette maraude lui réussit, il revient à la charge, jusqu'à ce que, maltraité et blessé par les hommes et par les chiens, il se retire et se cache dans son fort. Alors il sort la nuit, parcourt la campagne, rôde autour des habitations, ravit les animaux abandonnés, vient attaquer les bergeries, gratte, creuse la terre sous les portes, entre furieux et met tout à mort avant de choisir et d'emporter sa proie.

Lorsque ces courses ne lui produisent rien, il retourne au fond des bois, se met en quête, suit à la piste, chasse, poursuit les animaux sauvages, dans l'espérance qu'un autre loup pourra les arrêter, les saisir dans leur fuite, et qu'ils en partageront la dépouille. Enfin, lorsque le besoin est extrême, il s'expose à tout, et attaque même les hommes.

Le loup, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, ressemble au chien, mais si la forme est semblable, le naturel est bien différent. Ces deux animaux sont non-seulement incompatibles, mais antipathiques par nature. Un jeune chien frissonne au premier aspect du loup ; il fuit à l'odeur seule, qui lui répugne si fort qu'il vient en tremblant se ranger entre les jambes de son maître.

Le loup, pris jeune, se prive, mais ne s'attache point. Il est ennemi de toute société. Lorsqu'on les voit plusieurs ensemble, ce n'est point une société de paix, c'est un attroupement de guerre, qui se fait à grand bruit avec des hurlements affreux. Dès que leur expédition est consommée, ils se séparent et retournent en silence à leur solitude.

Les petits de la louve naissent les yeux fermés ; la mère les allaite pendant plusieurs semaines. Quelque temps après, elle leur apporte des mulots, des levrauts, des perdrix, des volailles vivantes : les louveteaux commencent par jouer avec et finissent par les étrangler. Ils ne sortent du fort où ils ont pris naissance, qu'au bout d'environ deux mois. Ils suivent alors leur mère, qui les mène boire dans quelque tronc d'arbre ou à quelque mare. Elle les ramène au gîte et les oblige à se recéler ailleurs lorsqu'elle craint quelque danger. Quand on les attaque, elle les défend de toutes ses forces et même avec fureur.

Les loups vivent quinze ou vingt ans et sont deux ou trois ans à croître. Ils dorment plus le jour que la nuit, et toujours d'un sommeil léger. Ils boivent fréquemment dans les temps de sécheresse. Lorsqu'il s ne trouvent point d'eau dans les vieux troncs d'arbres ou dans les ornières, ils vont aux mares et aux ruisseaux. Quoique très-voraces, ils supportent aisément la diète.

Le loup a beaucoup de force, surtout dans les parties antérieures du corps, dans les muscles du cou et de la mâchoire. Il porte avec sa gueule un mouton sans le laisser toucher à terre, et court en même temps plus vite que les bergers.



Le loup a les sens très-bons, l'œil, l'oreille et surtout l'odorat. Il préfère la chair vivante à la chair morte. Il aime la chair humaine, et peut-être, s'il était le plus fort, n'en mangerait-il pas d'autre. On est quelquefois obligé d'armer tout un pays pour se débarrasser des mauvais loups. On les appelle loups garous, c'est-à-dire loups dont il faut se garer.

LE RENARD.

Le renard est fameux par ses ruses, et mérite en partie sa réputation ; ce que le loup ne fait que par la force, il le fait par adresse. Ses ressources semblent être en lui-même. Fin autant que circonspect, ingénieux et prudent, il varie sa conduite ; il a des moyens de réserve qu'il sait n'employer qu'à propos. Quoique infatigable, il ne se fie pas entièrement à la vitesse de sa course ; il sait se mettre en sûreté en se pratiquant un asile

où il se retire dans les dangers pressants, où il s'établit, où il élève ses petits : il n'est point animal vagabond, mais animal domicilié.

Il se loge au bord des bois, à portée des hameaux ; il écoute le chant des coqs et le cri des volailles ; il les savoure de loin ; il prend habilement son temps, cache son dessein et sa marche, se glisse, se traîne, arrive, et fait rarement des tentatives inutiles. S'il peut franchir les clôtures ou passer par-dessous, il ne perd pas un instant, il ravage la basse-cour, il y met tout à mort, se retire ensuite lestement en emportant sa proie qu'il va cacher dans son terrier ; il revient quelques moments après en chercher une autre, qu'il emporte et cache de même, mais dans un endroit différent ; ensuite une troisième, une quatrième, jusqu'à ce que le jour ou le mouvement dans la maison l'avertisse qu'il faut se retirer et ne plus revenir.

Il fait la même manœuvre dans les pipées. Il va de très-grand matin visiter les lacets, les gluaux. emporte successivement les oiseaux qui se sont empêtrés, les dépose tous en différents endroits et sait parfaitement les retrouver au besoin.

Il chasse les jeunes levrauts en plaine, saisit quelquefois les lièvres au gîte, ne les manque jamais lorsqu'ils sont blessés, déterre les lapereaux dans les garennes, découvre les nids de perdrix, de cailles, prend la mère sur les œufs et détruit une quantité prodigieuse de gibier.

Le renard est aussi vorace que carnassier, il mange de tout avec une égale avidité. Lorsque les levrauts et les perdrix lui manquent, il se rabat sur les rats, les mulots, les serpents, les lézards, les crapauds ; il en détruit un grand nombre.

Cet animal ressemble beaucoup au chien. Il a les oreilles plus courtes, la queue beaucoup plus grande, le poil plus long et plus touffu.

Le loup ne se fait entendre que par des hurlements affreux ; le renard glapit, aboie et pousse un son triste, semblable au cri du paon. On fait moins de cas de la peau d'un renard pris en été que de celle d'un renard pris en hiver.

L'HYÈNE.

L'hyène a les oreilles longues, droites et nues, la tête plus carrée et plus courte que celle du loup ; les jambes, surtout celles de derrière, plus longues, les yeux placés comme ceux du chien, le poil du corps et la

crinière d'une couleur gris obscur, mêlé d'un peu de fauve et de noir, avec des ondes transversales et noirâtres ; elle est de la grandeur du loup et paraît seulement avoir le corps plus court et plus ramassé.

Cet animal sauvage et solitaire demeure dans les cavernes des montagnes, dans les fentes des rochers ou dans des tanières qu'il se creuse lui-même sous terre. Il est d'un naturel féroce, et, quoique pris tout petit, il ne s'apprivoise pas. Il vit de proie comme le loup, mais il est plus fort et paraît plus hardi. Il attaque quelquefois les hommes. Il se jette sur le bétail, suit de près les troupeaux et souvent rompt dans la nuit les portes des étables et les clôtures des bergeries. Ses yeux brillent dans l'obscurité. Son cri ressemble au mugissement du veau.

L'hyène se défend du lion, ne craint pas la panthère. On la trouve dans presque tous les climats chauds de l'Afrique et de l'Asie.

LE CHACAL.

Avec la férocité du loup, le chacal a un peu de la familiarité du chien. Sa voix est un hurlement mêlé d'abolement et de gémissement. Il est criard et vorace. Il ne va jamais seul, mais toujours par troupe de vingt, trente ou quarante. Les chacals se rassemblent chaque jour pour faire la guerre et la chasse ; ils vivent de petits animaux, et se font redouter des plus puissants. Ils attaquent toute espèce de bétail ou de volaille presque à la vue de l'homme. Ils entrent insolemment, et sans marquer de crainte, dans les écuries et les étables. Faute de proie vivante, ils déterrent les cadavres des animaux et des hommes. Ce sont les corbeaux des quadrupèdes ; la chair la plus infecte ne les dégoûte pas. Leur appétit est si constant, si véhément, que le cuir le plus sec leur paraît encore savoureux, que toute peau, toute ordure animale leur est bonne.

Le chacal réunit l'impudence du chien à la bassesse du loup ; participant ainsi de la nature des deux, il semble n'être qu'un odieux composé de toutes les mauvaises qualités de l'un et de l'autre.

LE BLAIREAU.

Le blaireau est un animal paresseux, défiant, solitaire, qui se retire dans les lieux les plus écartés, dans les bois les plus sombres, et s'y creuse une demeure souterraine. Il semble fuir la société, même la lumière, et passe les trois quarts de sa vie dans ce séjour ténébreux. Comme il a le corps allongé, les jambes courtes, les ongles, surtout ceux des pieds de devant, très-longs et très-fermes, il a plus de facilité qu'un autre pour ouvrir la terre, y fouiller, y pénétrer, et jeter derrière lui les déblais de son excavation, qu'il rend tortueuse, oblique et qu'il pousse quelquefois fort loin. Le renard, qui n'a pas la même facilité pour creuser la terre, profite de ses travaux. Ne pouvant le contraindre par la force, il l'oblige par adresse à quitter son domicile, en l'inquiétant, en faisant sentinelle à l'entrée ; ensuite il s'en empare, l'élargit, l'approprie et en fait son terrier.

Le blaireau, forcé à changer de manoir, ne change pas de pays ; il ne va qu'à quelque distance travailler sur nouveaux frais à se pratiquer un autre gîte dont il ne sort que la nuit, dont il ne s'écarte guère, et où il revient dès qu'il sent quelque danger. Il n'a que ce moyen de se mettre en sûreté, car il ne peut échapper par la fuite ; il a les jambes trop courtes pour pouvoir bien courir.

Le blaireau a le poil très-épais, les jambes, la mâchoire et les dents très-fortes. Quand les chiens mis à sa poursuite l'atteignent, il se sert de toute sa force et de toutes ses armes, et résiste. Couché sur le dos, il se défend avec courage et ne succombe jamais qu'après avoir fait à ses ennemis de profondes blessures.

Les jeunes blaireaux s'apprivoisent. Quoique carnassiers, ils ne sont ni malfaisants ni gourmands ; ils mangent de tout ce qu'on leur offre. Ils dorment la nuit entière et les trois quarts du jour.

LA LOUTRE.

La loutre est un animal vorace, plus avide de poisson que de chair, qui ne quitte guère le bord des rivières ou des lacs et qui dépeuple quelquefois les étangs. Elle a plus de facilité qu'un autre pour nager, parce qu'elle a des membranes à tous les pieds. Elle nage presque aussi vite qu'elle marche. Elle ne va point à la mer comme le castor ; mais elle parcourt les eaux douces, remonte ou descend les rivières à des distances considérables. Souvent elle nage entre deux eaux, et y demeure assez longtemps ; elle

vient ensuite à la surface afin de respirer. Elle se nourrit de poissons, d'écrevisses, de grenouilles, de rats d'eau.

La loutre ne creuse pas son domicile elle-même, elle se gîte dans le premier trou qui se présente, sous les racines des peupliers, des saules, dans les fentes des rochers. Elle est de son naturel sauvage et cruelle. Quand elle peut entrer dans un vivier, elle tue beaucoup plus de poisson qu'elle ne peut en manger, et ensuite en emporte un dans sa gueule.

Le poil de la loutre mue peu. Cependant sa peau d'hiver a plus de prix que celle d'été. Cette espèce, sans être en très-grand nombre, est généralement répandue en Europe, et se trouve vraisemblablement dans tous les climats tempérés.

LA SARICOVIENNE.

La saricovienne est d'une nature amphibie, demeurant plus dans l'eau que sur terre. Cet animal est grand comme un chat, et sa peau, qui est mêlée de gris et de noir, est très-fine. Ses pieds sont faits comme ceux des oiseaux de rivière, sa chair est délicate et bonne à manger. On voit les saricoviennes en très-grand nombre dans toutes les îles des mers orientales du Kamtschatka.

Pendant l'hiver, les saricoviennes se tiennent tantôt dans la mer, sur les glaces, et tantôt sur le rivage. En été, elles entrent dans les fleuves, et vont même jusque dans les lacs d'eau douce où elles paraissent se plaire beaucoup ; dans les jours les plus chauds, elles cherchent, pour se reposer, les lieux frais et couverts d'ombre. En sortant de l'eau, elles se secouent et se couchent en rond sur la terre ; mais, avant que de s'endormir, elles cherchent à reconnaître, par l'odorat plutôt que par la vue, qu'elles ont faible et courte, s'il n'y a pas quelques ennemis à craindre dans les environs.

Elles ne s'éloignent du rivage qu'à de petites distances, afin de pouvoir regagner promptement l'eau dans le péril.

Leur peau fait une très-belle fourrure. Les meilleures et les plus belles sont celles des saricoviennes tuées vers la fin de l'hiver.

LA FOUINE.

La fouine a la physionomie très-fine, l'œil vif, le saut léger, les membres souples, le corps flexible, tous les mouvements très-prestes ; elle saute et bondit plutôt qu'elle ne marche. Elle grimpe aisément contre les murailles qui ne sont pas bien enduites, entre dans les colombiers, les poulaillers, mange les œufs, les pigeons, les poules, en tue quelquefois un grand nombre et les porte à ses petits. Elle prend aussi les souris, les rats, les taupes.

La fouine ne se tient pas ordinairement loin des habitations, elle s'établit souvent dans les vieux bâtiments, dans les greniers à foin, dans les trous des vieux murs. Sa chair, qui a une odeur de faux musc, est désagréable ; sa peau est assez estimée.

LA MARTE.

La marte est originaire du Nord ; elle se trouve en beaucoup plus petit nombre dans les climats tempérés. Elle est aussi rare en France que la fouine y est commune.

Elle fuit également les pays habités et les lieux découverts, elle demeure au fond des forêts, ne se cache point dans les rochers, mais parcourt les bois et grimpe sur des arbres. Elle vit de chasse et détruit une quantité considérable d'oiseaux. Elle mange aussi du miel comme la fouine et le putois. On ne la trouve pas en pleine campagne, dans les prairies, dans les champs ; elle ne s'approche jamais des habitations.

Quand elle est poursuivie par des chiens, elle grimpe sur un arbre, se tient sur la tige, et de là les regarde passer.

Elle est un peu plus grosse que la fouine, et cependant elle a la tête plus courte, elle a les jambes plus longues et court par conséquent plus aisément. Lorsque la marte est prête à mettre bas, elle grimpe au nid de l'écureuil, l'en chasse, en élargit l'ouverture, s'en empare et y fait ses petits.

Il ne faut pas confondre la marte avec la zibeline, qui est un animal dont la fourrure est bien plus précieuse. La partie de la peau qui est la plus estimée dans la marte est celle qui est la plus brune.

LE PUTOIS.

Le putois ressemble beaucoup à la fouine par le tempérament, par le naturel, par les habitudes ou les mœurs et aussi par la forme du corps. Comme elle, il s'approche des habitations, monte sur les toits, s'établit dans les greniers à foin, dans les granges et dans les lieux peu fréquentés, d'où il ne sort que la nuit pour chercher sa proie.

Il se glisse dans les basses-cours, monte aux volières, aux colombiers, où il fait un très-grand dégât. Il coupe ou écrase la tête à toutes les volailles, et ensuite il les transporte une à une et en fait magasin. Il est aussi fort avide de miel ; il attaque les ruches en hiver et force les abeilles à les abandonner. Les putois sortent la nuit pour se répandre dans les bois, dans les champs ; ils épient les rats, les taupes, les mulots, et font une guerre continuelle aux lapins.

Le putois est un peu plus petit que la fouine. Il a la queue plus courte, le museau plus pointu, le poil plus épais et plus noir. Il exhale une odeur désagréable. Sa peau, quoique bonne, est à vil prix à cause de cette odeur qu'elle ne perd jamais.

LE FURET.

Le furet a le corps plus allongé, plus mince, la tête plus étroite, le museau plus pointu que le putois. Il n'a pas le même instinct pour trouver sa subsistance dans nos climats.

Cet animal est naturellement ennemi mortel du lapin. Lorsqu'on le lâche dans un terrier, on le musèle afin qu'il l'oblige à sortir, et ne le tue pas. Si on le laisse aller sans muselière, on court risque de le perdre parce qu'après avoir sucé le sang du lapin, il s'endort.

Le furet, quoique facile à apprivoiser, et même assez docile, ne laisse pas que d'être très-porté à la colère. Il a les yeux vifs, le regard enflammé, tous les mouvements très-souples, il est en même temps si vigoureux, qu'il vient aisément à bout d'un lapin quatre fois plus gros que lui. Il répand une odeur très-forte, qui augmente quand on l'échauffe ou l'irrite.

LA BELETTE.

La belette ordinaire est commune dans les pays tempérés et chauds, elle est rare dans les pays froids. L'hermine, au contraire, très-abondante dans le Nord, n'est qu'en petit nombre dans les régions tempérées et ne se trouve point vers le Midi. L'hermine est de deux pouces plus longue que la belette la plus grande. Ni l'une ni l'autre ne s'apprivoise.

La belette en hiver demeure ordinairement dans les greniers, dans les granges ; souvent même elle y reste au printemps pour y faire ses petits dans le foin ou dans la paille ; pendant tout ce temps elle fait la guerre aux rats et aux souris. Elle grimpe aux colombiers, prend les pigeons, les moineaux. En été, elle va à quelque distance des maisons, autour des moulins, le long des ruisseaux, se cache dans les buissons, souvent s'établit dans le creux d'un vieux saule pour y faire ses petits. Elle leur prépare un lit avec de l'herbe, de la paille, des feuilles, des étoupes. Les petits naissent les yeux fermés, aussi bien que ceux du putois, de la marte, de la fouine. Mais en peu de temps ils prennent assez de force pour suivre leur mère à la chasse.

La belette s'apprivoise, et ses mœurs s'adoucissent par le châtiment. Dans l'état sauvage, c'est le tigre des petits individus. Elle se garantit par son agilité des quadrupèdes plus grands qu'elle, et elle est bien servie par l'oreille. et par la vue. Elle a un petit corps flexible, menu, long.

L'HERMINE.

La belette à queue noire s'appelle hermine ou roselet : hermine lorsqu'elle est blanche, roselet lorsqu'elle est rousse ou jaunâtre. Il est aisé de la distinguer en tout temps de la belette commune, parce qu'elle a toujours le bout de la queue d'un noir foncé, le bord des oreilles et l'extrémité des pieds blancs.

L'hermine est un joli petit animal qui a les yeux vifs, la physionomie fine et les mouvements très-prompts. Sa peau est précieuse. Les hermines sont très-communes dans tout le Nord ; elles s'apprivoisent assez facilement.

LE RAT.

En descendant par degrés du grand au petit, du fort au faible, nous trouvons que la nature a su tout compenser. Uniquement attentive à la conservation de chaque espèce, elle fait profusion d'individus, et se soutient par le nombre dans toutes celles qu'elle a laissées sans forces, sans armes et sans courage.

Le rat est assez connu par l'incommodité qu'il nous cause. Il habite ordinairement les greniers où l'on entasse le grain, où l'on serre les fruits, et de là descend et se répand dans la maison. Il est carnassier et même omnivore ; il semble seulement préférer les choses dures aux plus tendres. Il ronge la laine, les étoffes, les meubles ; perce le bois, fait des trous dans les murs, se loge dans l'épaisseur des planchers, dans les vides de la charpente ou de la boiserie ; il en sort pour chercher sa subsistance, et souvent il y transporte tout ce qu'il peut traîner ; il y fait même quelquefois magasin, surtout lorsqu'il a des petits.

Malgré les chats, le poison, les pièges, les appâts, ces animaux pullulent si fort, qu'ils causent souvent de grands dommages. Ils sont quelquefois en si grand nombre, qu'on serait tenté de déménager, et qu'on déserrerait en effet, s'ils ne finissaient par se détruire eux-mêmes et se manger entre eux. Quand il y a disette, les plus forts se jettent sur les plus faibles et les dévorent. Voilà pourquoi il arrive qu'après avoir été infecté de ces animaux pendant un temps, ils semblent disparaître tout d'un coup.

Un gros rat est plus méchant et presque aussi fort qu'un jeune chat. La belette, quoique plus petite, est son ennemi le plus dangereux ; elle le suit dans son trou, lui livre bataille, le mord et le déchire jusqu'à ce qu'il ait succombé.

LA SOURIS.

La souris, beaucoup plus petite que le rat, est aussi plus nombreuse, plus commune et plus généralement répandue. Elle a le même instinct, le même tempérament, le même naturel, et n'en diffère guère que par la faiblesse et par les habitudes qui l'accompagnent. Timide par nature, familière par nécessité, la peur ou le besoin font tous ses mouvements. Elle ne sort de son trou que pour chercher à vivre ; elle ne s'en écarte guère, y rentre à la première alerte. Elle fait moins de dégâts que le rat, a les mœurs plus douces et s'apprivoise jusqu'à un certain point.

Plus faible, elle a plus d'ennemis auxquels elle ne peut échapper, ou plutôt se soustraire que par son agilité, sa petitesse même. Les chouettes, tous les oiseaux de nuit, les chats, les fouines, les belettes, les rats même, lui font la guerre. On l'attire, on la leurre aisément par des appâts, on la détruit par milliers ; elle ne subsiste enfin que par son immense fécondité.

Ces petits animaux ne sont point laids ; ils ont l'air vif et même assez fin. L'espèce d'horreur qu'on a pour eux n'est fondée que sur l'incommodité qu'ils causent. Il y a des souris blanches sur tout le corps, qui ont les yeux rouges.

LE MULOT.

Le mulot est plus petit que le rat, et plus gros que la souris ; il n'habite jamais les maisons et ne se trouve que dans les champs et dans les bois. Il est très-généralement et très-abondamment répandu. Il habite les terres sèches et élevées. Il se retire dans des trous qu'il trouve tout faits, ou qu'il se pratique sous des buissons et des troncs d'arbres. Il y amasse une quantité prodigieuse de glands, de noisettes. Ces trous sont souvent partagés en deux loges, l'une où il habite avec ses petits, et l'autre où il fait son magasin.

Il y a une beaucoup plus grande quantité de mulots en automne qu'au printemps, parce qu'ils se détruisent eux-mêmes pour peu que les vivres viennent à leur manquer pendant l'hiver : les gros mangent les petits.

LE CAMPAGNOL.

Le campagnol est encore plus commun que le mulot. Il se trouve partout : dans les bois, dans les champs, dans les prés et même dans les jardins. Il est remarquable par la grosseur de sa tête, et aussi par sa queue courte et tronquée. Il se pratique des trous en terre, où il amasse du grain, des noisettes et des glands ; cependant il préfère le blé à toute autre nourriture.

LE RAT D'EAU.

Le rat d'eau est un petit animal de la grosseur d'un rat, qui ne fréquente que les eaux douces, qui ne se trouve que sur le bord des rivières, des ruisseaux, des étangs, et ne vit guère que de poisson : les goujons, les ablettes, le frai de la carpe, du brochet, du barbeau, sont sa nourriture ordinaire. Il mange aussi des grenouilles, et quelquefois des racines et des herbes.

Il n'a pas de membranes entre les doigts des pieds, et cependant il nage facilement. Il a la tête plus courte, le museau plus gros, le poil plus hérissé et la queue beaucoup moins longue que le rat.

LE LOIR, LE LÉROT, LE MUSCARDIN.

Il y a trois espèces de loirs qui, comme la marmotte, dorment pendant l'hiver : le loir, le lérot et le muscardin. Le loir est le plus gros des trois, le muscardin est le plus petit.

Le loir est à peu près de la grandeur de l'écureuil ; il a la queue couverte de poils très-courts, avec un bouquet de poils longs à l'extrémité. Le muscardin n'est pas plus gros que la souris ; il a la queue couverte de poils plus longs que le lérot mais plus courts que le loir, avec un gros bouquet de longs poils à l'extrémité.

C'est improprement que l'on dit que ces animaux dorment pendant l'hiver : leur état n'est point celui d'un sommeil naturel : c'est une torpeur, un engourdissement des membres et des sens, et cet engourdissement est produit par le refroidissement du sang. Cet engourdissement dure autant que la cause qui le produit, et cesse avec le froid. Si on les tient pendant l'hiver dans un endroit chaud, ils ne s'engourdissent pas du tout.

Le loir demeure dans les forêts et semble fuir les habitations : le lérot, au contraire, habite nos jardins et se trouve quelquefois dans nos maisons. Ils se nichent dans les trous des murailles ; ils courent sur les arbres en espalier, choisissent les meilleurs fruits, et les entament dans le temps qu'ils commencent à mûrir.

Le muscardin est le moins laid de tous les rats ; il a les yeux brillants, la queue touffue et le poil d'une couleur distinguée : il n'habite jamais dans les maisons, rarement dans les jardins, et se trouve, comme le loir, plus souvent dans les bois, dans le creux des vieux arbres.

LA MUSARAIGNE.

La musaraigne semble faire une nuance dans l'ordre des petits animaux, et remplit l'intervalle qui se trouve entre le rat et la taupe. Plus petite que la souris, elle ressemble à la taupe par le museau, ayant le nez beaucoup plus allongé que les mâchoires ; par les yeux, qui, quoique un peu plus gros que ceux de la taupe, sont cachés de même, et sont beaucoup plus petits que ceux de la souris ; par le nombre des doigts dont elle a cinq à tous les pieds ; par la queue, par les jambes.

Ce très-petit animal a une odeur forte, qui lui est particulière et qui répugne aux chats ; les chats chassent la musaraigne, mais ils ne la mangent pas. La musaraigne habite assez communément, surtout pendant l'hiver, dans les greniers à foin, dans les écuries, dans les granges, dans les cours à fumier ;. on la trouve aussi à la campagne, dans les bois, où elle vit de graines. Elle se cache sous la mousse, sous les feuilles, sous les troncs d'arbres et dans des trous qu'elle se pratique elle-même en fouillant avec les ongles et le museau.

LA TAUPE.

La taupe, sans être aveugle, a les yeux si petits, si couverts, qu'elle ne peut faire grand usage du sens de la vue. Elle a le toucher délicat, l'ouïe très-fine et de petites mains à cinq doigts, bien différentes de l'extrémité des pieds des autres animaux. Son poil est doux comme la soie. Elle a beaucoup de force pour le volume de son corps, le cuir ferme et un embonpoint constant. Elle a de plus les douces habitudes du repos et de la solitude ; l'art de se mettre en sûreté, de se faire en un instant un asile, un domicile, la facilité de l'étendre et d'y trouver, sans en sortir, une abondante subsistance.

Elle ferme l'entrée de sa retraite, n'en sort presque jamais. Elle se pratique une voûte en rond dans les prairies ; elle ne demeure ni dans la fange ni dans les terrains durs ; il lui faut une terre douce, fournie de racines succulentes, et surtout bien peuplée d'insectes et de vers, dont elle fait sa principale nourriture.

Comme les taupes ne sortent que rarement de leur domicile souterrain, elles ont peu d'ennemis, et échappent aisément aux animaux carnassiers : leur plus grand fléau est le débordement des rivières ; on les voit dans les

innondations fuir en nombre à la nage, et faire tous leurs efforts pour gagner des terres plus élevées ; mais la plupart périssent ; sans cela, multipliant beaucoup, elles nous deviendraient trop incommodes.

La taupe ne se trouve guère que dans les pays cultivés ; il n'y en a point dans les déserts arides ni dans les climats froids.

Il y a encore plusieurs autres taupes qui diffèrent entre elles par la couleur, mais qui toutes peuvent se rapporter à la taupe commune.

LA MARMOTTE.

La marmotte, prise jeune, s'apprivoise plus qu'aucun animal sauvage. Elle apprend aisément à saisir un bâton, à gesticuler, à danser, à obéir à la voix de son maître. Elle est, comme le chat, antipathique au chien ; elle n'est pas tout à fait aussi grande qu'un lièvre, elle est plus trapue, et joint à beaucoup de force beaucoup de souplesse. Elle a les quatre dents du devant des mâchoires assez longues et assez fortes pour blesser cruellement.

Comme elle a les cuisses très-courtes, et les doigts des pieds faits à peu près comme ceux de l'ours, elle se tient souvent assise, et marche, comme lui, aisément sur ses pieds de derrière ; elle porte à sa gueule ce qu'elle saisit avec ceux du devant, et mange debout comme l'écureuil. Elle court assez vite en montant, mais assez lentement en plaine ; elle grimpe sur les arbres ; monte entre deux parois de rochers, entre deux murailles voisines.

La marmotte tient un peu de l'ours et un peu du rat pour la forme du corps. Elle a le nez, les lèvres et la tête comme le lièvre, le poil et les ongles du blaireau, les dents du castor, la moustache du chat, les yeux du loir, les pieds de l'ours, la queue courte et les oreilles tronquées.

Cet animal, qui se plaît dans la région de la neige et des glaces, qu'on ne trouve que sur les plus hautes montagnes, est cependant sujet plus qu'un autre à s'engourdir par le froid. C'est ordinairement à la fin de septembre que la marmotte se retire dans sa retraite pour n'en sortir qu'au commencement d'avril. Cette retraite est faite avec précaution et meublée avec art ; elle est grande, moins large que longue et très-profonde. C'est une espèce de galerie qui a deux branches, deux ouvertures qui aboutissent toutes deux à une chambre plus grande qui est le lieu du séjour.

Ce séjour est non-seulement jonché, mais tapissé fort épais de mousse et de foin. Les marmottes en font ample provision pendant l'été. On assure

même que cela se fait à frais ou travaux communs ; que les unes coupent les herbes les plus fines, que d'autres les ramassent, et que tour à tour elles servent de voiture pour les transporter au gîte. L'une se couche sur le dos, se laisse charger de foin, étend ses pattes en haut pour servir de ridelles, et ensuite se fait traîner par les autres, qui la tirent par la queue, et prennent garde en même temps que la voiture ne verse.

Quand elles sortent de leur retraite dans les beaux jours, l'une fait le guet, assise sur une roche élevée, tandis que les autres s'amuse à jouer sur le gazon, ou s'occupent à le couper pour en faire du foin ; et, lorsque celle qui fait sentinelle aperçoit un homme, un aigle, un chien, elle avertit les autres, par un coup de sifflet, et ne rentre elle-même que la dernière dans la commune habitation.

Elles ne font pas de provision pour l'hiver. Il semble qu'elles devinent qu'elles seraient inutiles ; mais, lorsqu'elles sentent les premières approches de la saison qui doit les engourdir, elles travaillent à fermer les deux portes de leur domicile, et elles le font avec tant de soin et de solidité, qu'il est plus aisé d'ouvrir la terre partout ailleurs que dans l'endroit qu'elles ont muré. Elles sont très-grasses, elles le sont encore trois mois après ; mais peu à peu leur embonpoint diminue, et elles sont maigres sur la fin de l'hiver.

Lorsqu'on découvre leur retraite, on les trouve resserrées en boule et fourrées dans le foin. On les emporte tout engourdies, et une chaleur graduée les ranime.

L'ÉCUREUIL.

L'écureuil est un joli petit animal à demi sauvage, qui a de la gentillesse et de la docilité, de l'innocence de mœurs. Il n'est ni carnassier ni nuisible ; sa nourriture ordinaire consiste en fruits, en amandes, en noisettes, en faînes, en glands. Il est propre, lesté, vif, très-alerte, très-éveillé, très-industrieux. Il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine, le corps nerveux. Sa jolie figure est encore rehaussée, parée par une belle queue en forme de panache, qu'il relève jusque dessus sa tête, et sous laquelle il se met à l'ombre.

Il est, pour ainsi dire, moins quadrupède que les autres : il se tient ordinairement assis, presque debout, et se sert de ses pieds de devant comme d'une main pour porter à sa bouche.

Au lieu de se cacher sous terre, il est toujours en l'air ; il approche des oiseaux par sa légèreté. Il demeure comme eux sur la cime des arbres, parcourt les forêts en sautant de l'un à l'autre, y fait aussi son nid ; cueille les graines, boit la rosée, et ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des vents.

On ne le trouve point dans les champs, dans les lieux découverts ; il n'approche point des habitations, il ne reste point dans les taillis, mais dans les bois de hauteur, sur les vieux arbres des plus belles futaies. Il a la voix éclatante, et de plus un murmure, un petit grognement de mécontentement, qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite.

Le domicile des écureuils est propre, chaud et impénétrable à la pluie ; c'est ordinairement sur l'enfourchure d'un arbre qu'ils s'établissent.

Il y a beaucoup d'espèces voisines de celle de l'écureuil, et peu de variétés dans l'espèce même ; il s'en trouve quelques-uns de cendrés, tous les autres sont roux. Les petits gris, qui sont d'une espèce différente, demeurent toujours gris. Il y a le palmiste, l'écureuil de Barbarie, l'écureuil suisse, qui se ressemblent à tant d'égards ; il y a le coquallin, le polatouche, le taguan, qui, tout en formant des espèces différentes, s'en approchent cependant par quelques caractères.

LE COCHON D'INDE.

Ce petit animal, originaire des climats chauds du Brésil et de la Guinée, ne laisse pas que de vivre dans les climats tempérés, quand on le soigne et quand on le met à l'abri de l'intempérie des saisons.

Les cochons d'Inde passent leur vie à dormir et à manger. Leur sommeil est court, mais fréquent. Ils mangent à toute heure du jour et de la nuit. Ils se nourrissent de toutes sortes d'herbes et surtout de persil. Ils mangent précipitamment, à peu près comme les lapins, peu à la fois, mais très-souvent. Ils ont un grognement semblable à celui d'un petit cochon de lait. Ils sont délicats, frileux, et l'on a de la peine à leur faire passer l'hiver. Ils sont naturellement doux et privés ; ils ne font aucun mal.

LE HÉRISSON.

Le renard sait beaucoup de choses, le hérisson n'en sait qu'une grande, disaient proverbialement les anciens, il sait se défendre sans combattre, et blesser sans attaquer. N'ayant que peu de force et nulle agilité pour fuir, il a reçu de la nature une armure épineuse, avec la facilité de se resserrer en boule et de présenter de tous côtés des armes défensives, poignantes, qui rebutent ses ennemis. Plus ils le tourmentent, plus il se hérisse et se resserre. Aussi la plupart des chiens se contentent d'aboyer et ne se soucient pas de le saisir.

On le trouve dans les buissons, dans les bois, sous les troncs des vieux arbres, et aussi dans les fentes des rochers, dans les monceaux de pierre. Les hérissons ne bougent pas tant qu'il est jour ; mais ils marchent pendant toute la nuit. On les prend à la main ; ils ne fuient pas ; ils ne se défendent ni des pieds ni des dents, mais ils se mettent en boule dès qu'on les touche, et, pour les faire étendre, il faut les plonger dans l'eau. Ils dorment pendant l'hiver ; ils ne mangent pas beaucoup et peuvent se passer assez longtemps de nourriture.

Lorsque, éveillés, rien ne les inquiète, leurs pointes sont couchées en arrière les unes sur les autres, comme le poil lisse des autres animaux ; mais, quand ils dorment, leurs armes sont prêtes, leurs épines se croisent dans tous les sens comme s'ils avaient à repousser une attaque. Il semble donc que pendant leur sommeil, qui est assez profond, la nature leur ait donné l'instinct de se prémunir contre la surprise.

LE PORC-ÉPIC.

Le porc-épic n'est pas un cochon chargé d'épines, comme son nom semblerait l'indiquer ; il ne ressemble au cochon que par le grognement, par tout le reste il en diffère autant qu'aucun autre animal.

Lorsque le porc-épic est irrité ou seulement agité, il redresse ses piquants, les remue, et, comme il y a de ces piquants qui ne tiennent à la peau que par une espèce de filet ou de pédicule délié, ils tombent aisément.

Le porc-épic, quoique originaire des climats les plus chauds de l'Afrique et des Indes, peut vivre et se multiplier dans des pays moins chauds. Dans l'état de domesticité, il n'est ni féroce ni farouche, il n'est que jaloux de sa liberté.

En considérant la forme, la substance et l'organisation des piquants du porc-épic, on reconnaît aisément que ce sont de vrais tuyaux de plumes, auxquels il ne manque que les barbes pour être de vraies plumes : par ce rapport il fait la nuance entre les quadrupèdes et les oiseaux.

Le coendou d'Amérique n'est pas le porc-épic, quoiqu'il ait avec lui quelques points de ressemblance. On peut en dire autant de l'ourson.

L'UNAU, L'AI.

L'on a donné à ces deux animaux l'épithète de paresseux, à cause de la lenteur de leurs mouvements et de la difficulté qu'ils ont à marcher. On doit distinguer ces animaux l'un de l'autre, parce qu'il y a entre eux de très-grandes différences et à l'extérieur et à l'intérieur.

La nature paraît, dans ces deux animaux, lente, contrainte, resserrée ; c'est moins paresse que misère ; c'est défaut, c'est dénuement, c'est vice dans la conformation : point de dents incisives ni canines ; les yeux obscurs et couverts ; la mâchoire aussi lourde qu'épaisse ; le poil plat et semblable à de l'herbe séchée, les cuisses mal emboîtées et presque hors des hanches ; les jambes trop courtes, mal tournées, et encore plus mal terminées ; la lenteur, la stupidité, l'abandon de son être, et même la douleur habituelle ; point d'armes pour attaquer ou se défendre ; nul moyen de sécurité, nulle ressource de salut dans la fuite : confinés à la motte de terre, à l'arbre sous lequel ils sont nés, ne pouvant parcourir qu'une toise en une heure, tout annonce leur misère ; ce sont des ébauches imparfaites de la nature.

L'OURS.

Il ne faut pas confondre l'ours de terre avec l'ours de mer, appelé communément ours blanc, ours de la mer Glaciale. Ce sont deux animaux très-différents, tant pour la forme du corps que pour les habitudes naturelles. Il faut ensuite distinguer deux espèces dans les ours terrestres : les bruns et les noirs.

On trouve dans les Alpes l'ours brun, et rarement l'ours noir, qui se trouve au contraire en grand nombre dans les forêts des pays septentrionaux

de l'Europe et de l'Amérique. Le brun est féroce et carnassier ; le noir n'est que farouche, il vit de fruits et de racines.

Les ours étaient communs chez les Grecs ; les Romains en faisaient venir de Libye pour servir à leurs spectacles.

Il y en a dans presque tous les pays déserts, escarpés ou couverts ; mais on n'en trouve point dans les royaumes bien peuplés, ni dans les terres découvertes et cultivées. L'ours est non-seulement sauvage, mais solitaire ; il fuit par instinct toute société ; il s'éloigne des lieux où les hommes ont accès ; il ne se trouve à son aise que dans les endroits qui appartiennent encore à la vieille nature : une caverne antique dans des rochers inaccessibles, une grotte formée par le temps dans le tronc d'un vieil arbre, au milieu d'une épaisse forêt, lui servent de domicile ; il s'y retire seul, y passe une partie de l'hiver sans provisions, sans en sortir pendant plusieurs semaines.

Cependant il n'est point engourdi ni privé de sentiment ; mais, comme il est naturellement gras, cette abondance de graisse lui fait supporter l'abstinence ; il ne sort de sa bauge que lorsqu'il se sent affamé.

La mère a le plus grand soin de ses petits ; elle leur prépare un lit de mousse et d'herbe dans le fond de sa caverne, et les allaite jusqu'à ce qu'ils puissent sortir avec elle.

La voix de l'ours est un grondement, un gros murmure, souvent mêlé d'un frémissement de dents, qu'il fait surtout entendre lorsqu'on l'irrite. Il est très-susceptible de colère, et sa colère tient toujours de la fureur. Quoiqu'il paraisse doux pour son maître, et même obéissant lorsqu'il est apprivoisé, il faut toujours s'en défier, et le traiter avec circonspection.

On lui apprend à se tenir debout, à gesticuler, à danser ; il semble même écouter le son des instruments et suivre grossièrement la mesure ; mais, pour lui donner cette espèce d'éducation, il faut le prendre jeune et le contraindre pendant toute sa vie ; l'ours qui a de l'âge ne s'apprivoise ni ne se contraint plus.

L'ours a les sens de la vue, de l'ouïe et du toucher très-bons. Il a l'odorat excellent.

L'OURS BLANC DE MER.

L'ours blanc est un animal fameux de nos terres septentrionales. Il se nourrit de poisson, ne quitte pas les rivages de la mer, et souvent même habite en pleine eau sur des glaçons flottants. Les cadavres des baleines et des phoques lui servent aussi de pâture, et, lorsqu'il trouve quelque proie sur terre, il ne se donne pas la peine d'aller chasser en mer. Il dévore les rennes et les autres bêtes qu'il peut saisir. Il attaque même les hommes, et ne manque jamais de déterrer les cadavres.

La disette où les ours se trouvent souvent dans ces terres stériles et désertes les force de s'habituer à l'eau ; ils s'y jettent pour attraper des phoques, de petits baleineaux ; ils se gâtent sur des glaçons où ils les attendent, d'où ils peuvent les voir venir, les observer de loin ; et, tant qu'ils trouvent que ce poste leur produit une subsistance abondante, ils ne l'abandonnent pas ; en sorte que, quand les glaces commencent à se détacher au printemps, ils se laissent emmener et voyagent avec elles ; et, comme ils ne peuvent plus regagner la terre, ni même abandonner pour longtemps le glaçon sur lequel ils se trouvent embarqués, ils périssent en pleine mer. C'est ce qui explique leur féroce quand ils rencontrent quelque embarcation, ou quand, affamés, ils arrivent avec ces glaces sur les côtes d'Islande ou de Norwége.

Tous les ours ont naturellement beaucoup de graisse, et ceux-ci, qui ne vivent que d'animaux chargés d'huile, en ont plus que les autres. Les ours blancs ont la tête beaucoup plus longue que ne l'est celle de l'ours ordinaire.

LE GLOUTON.

Le glouton, gros de corps et bas des jambes, est à peu près de la forme d'un blaireau ; mais il est une fois plus épais et plus grand ; il a la tête courte, les yeux petits, les dents très-fortes, le corps trapu, la queue plutôt courte que longue, et bien fournie de poil à son extrémité. Sa fourrure est une des plus belles et des plus recherchées. On le trouve assez communément en Laponie et dans toutes les terres voisines de la mer du Nord.

Le glouton est beaucoup plus vorace qu'aucun des animaux de proie ; insatiable, il détruirait tous les autres animaux s'il avait de l'agilité.

LE CASTOR.

Autant l'homme s'est élevé au-dessus de l'état de nature, autant les animaux se sont abaissés au-dessous. Soumis et réduits en servitude ; dispersés par la force, leurs sociétés se sont évanouies, leur industrie est devenue stérile, leurs faibles arts ont disparu. Aussi ne reste-t-il quelques vestiges de leur merveilleuse industrie que dans ces contrées éloignées et désertes, ignorées de l'homme pendant une longue suite de siècles, où chaque espèce pouvait manifester en liberté ses talents naturels, et les perfectionner dans le repos en se réunissant en société durable.

Les castors sont peut-être le seul exemple qui subsiste comme un ancien monument de cette espèce d'intelligence des brutes, qui, quoique infiniment inférieure par son principe à celle de l'homme, suppose cependant des projets communs, des vues relatives ; projets qui, ayant pour base la société, et pour objet une digue à construire, une bourgade à élever, une espèce de république à fonder, supposent aussi une manière quelconque de s'entendre et d'agir de concert.

Si l'on considère le castor dans l'état de nature, dans son état de solitude et de dispersion, il ne paraîtra pas, pour les qualités intérieures, au-dessus des autres animaux ; il n'a pas plus d'esprit que le chien, de sens que l'éléphant, de finesse que le renard. Il est plutôt remarquable par des singularités de conformation extérieure, que par la supériorité apparente de ses qualités intérieures.

Il est le seul parmi les quadrupèdes qui ait la queue plate, ovale et couverte d'écaillés ; le seul qui, ressemblant aux animaux terrestres par les parties antérieures de son corps, paraisse en même temps tenir des animaux aquatiques par les parties postérieures. Mais ces singularités seraient plutôt des défauts que des perfections, si l'animal ne savait tirer de cette conformation, qui nous paraît bizarre, des avantages uniques et qui le rendent supérieur à tous les autres.

Les castors commencent par s'assembler au mois de juin ou de juillet pour se réunir en société ; ils arrivent en nombre de plusieurs côtés, et forment bientôt une troupe de deux ou trois cents. Le lieu du rendez-vous est ordinairement le lieu de l'établissement, et c'est toujours au bord des eaux. Si ce sont des eaux plates, et qui se soutiennent à la même hauteur comme dans un lac, ils se dispensent d'y construire une digue ; mais dans les eaux courantes, et qui sont sujettes à hausser ou à baisser, comme sur les

ruisseaux, les rivières, ils établissent une chaussée ; et par cette chaussée ils forment une espèce d'étang ou pièce d'eau qui se soutient toujours à la même hauteur.

La chaussée traverse la rivière comme une écluse, et va d'un bord à l'autre ; elle a souvent quatre-vingts ou cent pieds de longueur sur dix ou douze pieds d'épaisseur à sa base. Cette construction paraît énorme pour des animaux de cette taille, et suppose en effet un travail immense ; mais la solidité avec laquelle l'ouvrage est construit étonne encore plus que sa grandeur. L'endroit de la rivière où ils établissent cette digue est ordinairement peu profond ; s'il se trouve sur le bord un gros arbre qui puisse tomber dans l'eau, ils commencent par l'abattre pour en faire la pièce principale de leur construction. Ils le scient, ils le rongent au pied, et, sans autre instrument que leurs quatre dents incisives, ils le coupent en assez peu de temps. Ensuite, ils enlèvent les branches de la cime de cet arbre tombé pour le mettre de niveau et le faire porter partout également.

Ces opérations se font en commun : plusieurs rongent ensemble le pied de l'arbre, plusieurs aussi vont ensemble pour en couper les branches lorsqu'il est abattu ; d'autres parcourent en même temps les bords de la rivière et coupent de moindres arbres, les uns gros comme la jambe, les autres comme la cuisse ; ils les émondent, les scient à une certaine hauteur pour en faire des pieux. Ils amènent ces pièces de bois, d'abord par terre jusqu'au bord de la rivière, et ensuite par eau jusqu'au lieu de leur construction ; ils en font une espèce de pilotis serré, qu'ils enfoncent en entrelaçant des branches entre les pieux.

Cette opération suppose bien des difficultés vaincues ; car, pour dresser ces pieux, il faut qu'avec les dents ils élèvent le gros bout, que d'autres plongent en même temps jusqu'au fond de l'eau pour y creuser avec les pieds de devant un trou, dans lequel ils font entrer la pointe du pieu, afin qu'il puisse se tenir debout. A mesure que les uns plantent ainsi leurs pieux, les autres vont chercher de la terre qu'ils gâchent avec leurs pieds et battent avec leur queue. Ils la portent dans leur gueule et avec les pieds de devant ; ils en remplissent les intervalles de leur pilotis. Ce pilotis est composé de plusieurs rangs de pieux tous égaux en hauteur, et tous plantés les uns contre les autres ; il s'étend d'un bord à l'autre de la rivière, il est rempli et maçonné partout. Tout l'ouvrage a la solidité nécessaire, la forme la plus convenable.

Lorsque, par des inondations trop grandes ou trop subites, il se fait quelques brèches à leur digue, ils savent les réparer et travaillent de nouveau dès que les eaux sont baissées.

Leurs constructions particulières sont aussi merveilleuses que leurs travaux publics. Leurs habitations sont des cabanes ou plutôt des espèces de maisonnettes bâties dans l'eau sur un pilotis plein, tout près du bord de leur étang, avec deux issues, l'une pour aller à terre, l'autre pour se jeter à l'eau. Il y en a qui ont deux ou trois étages : les murailles ont jusqu'à deux pieds d'épaisseur ; la voûte qui couvre l'édifice est enduite avec propreté en dehors et en dedans. On dirait que la main de l'homme y a passé. La queue leur sert de truelle pour appliquer le mortier qu'ils gâchent avec leurs pieds.

C'est dans l'eau et près de leurs habitations qu'ils établissent leur magasin de vivres. Chaque cabane a le sien proportionné au nombre de ses habitants, qui y ont tous un droit commun. On a vu des bourgades composées de quinze ou vingt cabanes. Les plus petites cabanes contiennent deux, quatre, six, et les plus grandes dix-huit ou vingt castors.

La paix se maintient entre les castors sans altération. Leur fourrure est plus belle et plus fournie que celle de la loutre.

LE LION.

l'Eléphant, le Lion, la Panthère.



Dans l'espèce humaine, l'influence du climat ne se marque que par des variétés assez légères, parce que cette espèce est une, et qu'elle est très-distincte, séparée de toutes les autres espèces : l'homme, blanc en Europe, noir en Afrique, jaune en Asie et rouge en Amérique, n'est que le même homme teint de la couleur du climat. Comme il est fait pour régner sur la terre, que le globe entier est son domaine, il semble que la nature se soit prêtée à toutes les situations. Sous les feux du Midi, dans les glaces du Nord, il vit, il multiplie. Il ne paraît affecter aucun climat particulier.

Dans les animaux, au contraire, l'influence du climat est plus forte, et se marque par des caractères plus sensibles, parce que les espèces sont diverses. Les différences mêmes des espèces semblent dépendre des différents climats. Le lion n'a jamais habité les régions du Nord ; le renne n'a jamais été trouvé dans les contrées du Midi. Chaque animal a son pays, sa patrie naturelle, dans laquelle chacun est retenu par nécessité physique ; chacun est fils de la terre qu'il habite.

Dans les pays chauds, les animaux terrestres sont plus grands et plus forts que dans les pays froids ou tempérés. Ils sont aussi plus hardis, plus féroces : toutes leurs qualités naturelles semblent tenir de l'ardeur du climat.

Le lion, né sous le soleil brûlant de l'Afrique ou des Indes, est le plus fort, le plus fier, le plus terrible de tous. Nos loups, nos autres animaux carnassiers, loin d'être ses rivaux, seraient à peine dignes d'être ses pourvoyeurs. Les lions d'Amérique sont infiniment plus doux que ceux de l'Afrique. C'est dans les déserts ardents du Sahara que se trouvent ces lions terribles, l'effroi des voyageurs et le fléau des provinces voisines.

L'industrie de l'homme augmente avec le nombre ; celle des animaux reste toujours la même. Toutes les espèces nuisibles, comme celle du lion, paraissent être reléguées et réduites à un petit nombre, non-seulement parce que l'homme est partout devenu plus nombreux, mais aussi parce qu'il est devenu plus habile, et qu'il a su fabriquer des armes terribles auxquelles rien ne peut résister. Heureux s'il n'eût jamais combiné le fer et le feu que pour la destruction des lions et des tigres.

Dans toutes les parties méridionales de l'Afrique et de l'Asie, où l'homme a dédaigné d'habiter, les lions sont encore en assez grand nombre, et sont tels que la nature les produit. Accoutumés à mesurer leurs forces avec tous les animaux qu'ils rencontrent, l'habitude de vaincre les rend intrépides et terribles. Ne connaissant pas la puissance de l'homme, ils n'en ont nulle crainte ; n'ayant pas éprouvé la force de ses armes, ils semblent les braver. Les blessures les irritent, mais sans les effrayer. Ils ne sont pas même déconcertés à l'aspect du grand nombre. Un seul de ces lions du désert attaque souvent une caravane entière, et lorsque, après un combat opiniâtre et violent, il se sent affaibli, au lieu de fuir, il continue de se défendre battant en retraite, faisant toujours face et sans jamais tourner le dos.

Les lions, au contraire, qui habitent aux environs des villes et des bourgades, ayant connu l'homme et la force de ses armes, ont perdu leur courage au point d'obéir à sa voix menaçante, de n'oser l'attaquer, de ne se jeter que sur le menu bétail, et enfin de s'enfuir en se laissant poursuivre par des femmes ou par des enfants qui leur font, à coups de bâton, quitter prise et lâcher indignement leur proie.

Ce changement, cet adoucissement dans le naturel du lion indique assez qu'il est susceptible des impressions qu'on lui donne, et qu'il doit avoir

assez de docilité pour s'apprivoiser jusqu'à un certain point et pour recevoir une espèce d'éducation. Aussi, l'histoire nous parle de lions attachés à des chars de triomphe, de lions conduits à la guerre. Ce qu'il y a de très-certain, c'est que le lion pris jeune et élevé parmi les animaux domestiques s'accoutume aisément à vivre et même à jouer innocemment avec eux ; qu'il est doux pour ses maîtres, et même caressant, surtout dans le premier âge, et que, si sa férocité naturelle reparaît quelquefois, il la tourne rarement contre ceux qui lui ont fait du bien.

Comme ses mouvements sont très-impétueux et ses appétits fort véhéments, on ne doit pas présumer que les impressions de l'éducation puissent toujours les balancer. Aussi y aurait-il quelque danger à lui laisser souffrir trop longtemps la faim, ou à le contrarier en le tourmentant hors de propos. Non-seulement il s'irrite des mauvais traitements, mais il en garde le souvenir et paraît en méditer la vengeance, comme il conserve aussi la mémoire et la reconnaissance des bienfaits. Il y a une foule de faits qui prouvent que sa colère est noble, son courage magnanime, son naturel sensible. On l'a vu souvent dédaigner de petits ennemis, mépriser leurs insultes, et leur pardonner des libertés offensantes. On l'a vu, réduit en captivité, s'ennuyer sans s'aigrir, prendre, au contraire, des habitudes douces, obéir à son maître, flatter la main qui le nourrit, donner quelquefois la vie à ceux qu'on avait voués à la mort en les lui jetant pour proie, et, comme s'il se fût attaché par cet acte généreux, leur continuer ensuite la même protection, vivre tranquillement avec eux, leur faire part de sa subsistance, se la laisser même quelquefois enlever tout entière, et souffrir plutôt la faim que de perdre le fruit de son premier bienfait.

On pourrait aussi dire que le lion n'est pas cruel, puisqu'une l'est que par nécessité, qu'il ne détruit qu'autant qu'il consomme, et que, dès qu'il est repu, il est en pleine paix, tandis que beaucoup d'autres animaux carnassiers d'espèces inférieures donnent la mort pour le seul plaisir de la donner, et que, dans leurs massacres nombreux, ils semblent plutôt vouloir assouvir leur rage que leur faim.

L'extérieur du lion ne dément pas ses grandes qualités intérieures : il a la figure imposante, le regard assuré, la démarche fière, la voix terrible ; sa taille n'est point excessive comme celle de l'éléphant ou du rhinocéros ; elle n'est ni lourde comme celle de l'hippopotame ou du bœuf, ni trop ramassée comme celle de l'hyène ou de l'ours, ni trop allongée, ni déformée par des inégalités comme celle du chameau ; mais elle est au

contraire si bien prise et si bien proportionnée, que le corps du lion paraît être le modèle de la force jointe à l'agilité. Aussi solide que nerveux, n'étant chargé ni de chair ni de graisse, et ne contenant rien de surabondant, il est tout nerfs et tout muscles.

Cette grande force musculaire se marque au dehors par les sauts et les bonds prodigieux que le lion fait aisément ; par le mouvement brusque de sa queue, par la facilité avec laquelle il fait mouvoir la peau de sa face, et surtout celle de son front, ce qui ajoute beaucoup à la physionomie ou plutôt à l'expression de la fureur ; et enfin, par la faculté qu'il a de remuer sa crinière, laquelle non-seulement se hérissé, mais se meut et s'agite en tous sens lorsqu'il est en colère.

A toutes ces nobles qualités individuelles le lion joint aussi la noblesse de l'espèce ; c'est-à-dire que son espèce est seule isolée, que, constante et invariable, on ne peut la soupçonner de s'être dégradée, ni la confondre avec aucune autre.

Les lions de la plus grande taille ont environ quatre ou cinq pieds de hauteur et huit ou neuf pieds de longueur, depuis le mufle jusqu'à l'origine de la queue, qui est elle-même longue d'environ quatre pieds. La lionne est dans toutes les dimensions plus petite que le lion. Naturellement moins forte, moins courageuse et plus tranquille que le lion, elle devient terrible dès qu'elle a des petits : elle se montre alors avec encore plus de hardiesse que le lion ; elle ne connaît point le danger ; elle se jette indifféremment sur les hommes et sur les animaux, les met à mort, se charge ensuite de sa proie, la porte et la partage à ses lionceaux, auxquels elle apprend de bonne heure à sucer le sang et à déchirer la chair.

Le lion, lorsqu'il a faim, attaque de force tous les animaux qui se présentent ; mais, comme il est très-redouté, et que tous cherchent à éviter sa rencontre, il est souvent obligé de se cacher et de les attendre au passage ; il se tapit sur le ventre clans un endroit fourré, d'où il s'élance avec tant d'impétuosité, qu'il les saisit souvent du premier bond. Il mange beaucoup à la fois, et se rassasie pour deux ou trois jours ; il a les dents si fortes, qu'il brise aisément les os et les avale avec la chair ; il lui en faut environ quinze livres chaque jour.

Le rugissement du lion est si redoutable, que, quand il se fait entendre par échos la nuit dans les déserts, il ressemble au bruit du tonnerre. Le cri qu'il pousse lorsqu'il est en colère est encore plus terrible que le rugissement. Alors il se bat les flancs de sa queue, il en bat la terre, il agite sa crinière,

fait mouvoir la peau de sa face, remue ses gros sourcils, montre des dents menaçantes, et tire une langue armée de pointes si dures, qu'elle suffit seule pour écorcher la peau et entamer la chair.

La démarche ordinaire du lion est fière, grave et lente, quoique toujours oblique. Il court par sauts et par bonds ; et ses mouvements sont si brusques, qu'il ne peut s'arrêter à l'instant et qu'il passe presque toujours son but. Lorsqu'il saute sur sa proie, il fait un bond de douze ou quinze pieds, tombe dessus, la saisit avec les pattes de devant, la déchire avec les ongles et ensuite la dévore.

LE TIGRE.

Dans la classe des animaux carnassiers, le lion est le premier, le tigre est le second ; et comme le premier, même dans un mauvais genre, est toujours le plus grand et souvent le meilleur, le second est ordinairement le plus méchant de tous. A la fierté, au courage, à la force, le lion joint la noblesse, la clémence, la magnanimité, tandis que le tigre est basement féroce, cruel sans justice, c'est-à-dire sans nécessité. Rassasié de chair, il semble toujours être altéré de sang. Il saisit et déchire une nouvelle proie avec la même rage qu'il vient d'exercer. Il désole le pays qu'il habite ; ne craint ni l'aspect ni les armes de l'homme, égorge, dévaste les troupeaux, attaque les petits éléphants, les jeunes rhinocéros, et quelquefois même ose braver le lion.

La forme du corps est ordinairement d'accord avec le naturel. Le tigre, trop long, trop bas sur ses jambes, la tête nue, les yeux hagards, la langue, couleur de sang, toujours hors de la gueule, n'a que les caractères de la basse méchanceté et de l'insatiable cruauté. Il n'a pour tout instinct qu'une rage constante, qu'une fureur aveugle, qui ne connaît, qui ne distingue rien.

Heureusement pour le reste de la nature, l'espèce n'en est pas nombreuse et paraît confinée aux climats les plus chauds de l'Inde orientale.

Comme le sang qu'il boit ne fait que l'altérer, il a souvent besoin d'eau pour tempérer l'ardeur qui le consume ; et d'ailleurs il attend près des eaux les animaux qui y arrivent, et que la chaleur du climat contraint d'y venir plusieurs fois chaque jour. C'est là qu'il choisit sa proie, ou plutôt qu'il multiplie ses massacres. Car souvent il abandonne les animaux qu'il vient de mettre à mort pour en égorger d'autres. Il semble qu'il cherche à goûter de leur sang ; il le savoure, il s'en enivre ; et, lorsqu'il leur fend et déchire

le corps, c'est pour y plonger la tête, et pour sucer à longs traits le sang dont il vient d'ouvrir la source, qui tarit presque toujours avant que sa soif s'éteigne.

Le tigre est peut-être le seul de tous les animaux dont on ne puisse fléchir le naturel. Ni la force, ni la contrainte, ni la violence, ne peuvent le dompter. Il s'irrite des bons comme des mauvais traitements. La douce habitude, qui peut tout, ne peut rien sur cette nature de fer. Il déchire la main qui le nourrit comme celle qui le frappe, Il rugit à la vue de tout être vivant.

La peau du tigre est rayée de bandes noires, elle est assez estimée, surtout en Chine ; les mandarins militaires en couvrent leurs chaises dans les marches publiques.

LA PANTHÈRE, L'ONCE, LE LÉOPARD.

La panthère a la peau d'un fauve plus ou moins foncé sur le dos et sur les côtés du corps, et d'une couleur blanchâtre sous le ventre ; elle est marquée de taches noires en grands anneaux ; ces anneaux sont bien séparés les uns des autres sur les côtés du corps, évidés dans leur milieu, et la plupart ont une ou plusieurs taches au centre de la même couleur que le tour de l'anneau ; il n'y a que des taches pleines sur la tête, sur la poitrine, sur le ventre et sur les jambes.

L'once diffère de la panthère, en ce qu'il est bien plus petit, qu'il a la queue beaucoup plus longue, le poil plus long aussi et d'une couleur grise ou blanchâtre. Le léopard diffère de la panthère et de l'once, en ce qu'il a la robe beaucoup plus belle, d'un fauve vif et brillant avec des taches plus petites et la plupart disposées par groupes.

La panthère a l'air féroce, l'œil inquiet, le regard cruel, les mouvements brusques et le cri semblable à celui d'un dogue en colère. Elle a la langue rude et très-rouge, des dents fortes et pointues, les ongles aigus et durs.

L'once s'apprivoise et se dresse même pour la chasse. Privé d'un odorat aussi fin que le chien, il ne suit pas les bêtes à la piste ; il ne fait pour ainsi dire que s'élancer et se jeter sur le gibier. Il saute si légèrement qu'il franchit aisément un fossé. Souvent il grimpe sur les arbres pour attendre les animaux au passage et se laisser tomber dessus. Cette manière d'attraper la proie est commune à la panthère, au léopard et à l'once.

Le léopard a les mêmes mœurs et le même naturel que la panthère. Ces animaux n'habitent que l'Afrique et les climats les plus chauds de l'Asie ; ils ne sont jamais répandus dans les pays du Nord, ni même dans les régions tempérées. Ils se plaisent en général dans les forêts touffues, et fréquentent souvent les bords des fleuves et les environs des habitations isolées, où ils cherchent à surprendre les animaux domestiques et les bêtes sauvages qui viennent se désaltérer. Leurs peaux sont toutes précieuses et font de très-belles fourrures. La plus belle et la plus chère est celle du léopard.

LE JAGUAR.

Le jaguar ressemble à l'once par la grandeur du corps, par la forme de la plupart des taches dont sa robe est semée et même par le naturel. Il est moins fier et moins féroce que le léopard et la panthère. Il a le fond du poil d'un beau fauve comme le léopard, et non pas gris comme l'once ; il a la queue plus courte que l'un et l'autre, le poil plus long que la panthère et plus court que l'once ; il l'a crêpé lorsqu'il est jeune, et lisse lorsqu'il devient adulte.

Le jaguar vit de proie comme le tigre, mais on le met plus facilement en fuite, et même, lorsqu'il est repu, il perd tout courage et toute vivacité. Il se ressent en tout de l'indolence du climat ; il n'est léger, agile, alerte, que quand la faim le presse.

Les sauvages, naturellement poltrons, redoutent sa rencontre ; ils prétendent qu'il a pour eux un goût de préférence ; que quand il les trouve endormis avec des Européens, il respecte ceux-ci et ne se jette que sur eux.

Le jaguar se trouve au Brésil, au Paraguay, au Mexique, dans toutes les contrées méridionales de l'Amérique.

LE COUGUAR.

Le couguar a la taille aussi longue, mais moins étouffée que le jaguar. Il est plus levretté, plus effilé et plus haut sur ses jambes. Il a la tête petite, la queue longue, le poil court et de couleur presque uniforme d'un roux vif, mêlé de quelques teintes noirâtres. Il a le menton blanchâtre, ainsi que la gorge et toutes les parties inférieures du corps.

Quoique plus faible, il est aussi féroce, et peut-être plus cruel que le jaguar. Il paraît être encore plus acharné sur sa proie. Il la dévore sans la dépecer ; dès qu'il l'a saisie, il l'entame, la suce, la mange de suite, et ne la quitte pas qu'il ne soit pleinement rassasié.

On le trouve au Brésil, au Paraguay.

L'ÉLÉPHANT.

L'éléphant est, si nous voulons ne nous pas compter, l'être le plus considérable de ce monde ; il surpasse tous les animaux terrestres en grandeur, et il approche de l'homme par l'intelligence, autant au moins que la matière peut approcher de l'esprit. L'éléphant, le chien, le castor et le singe sont, de tous les êtres animés, ceux dont l'instinct est le plus admirable. Mais l'éléphant leur est supérieur à tous et réunit leurs qualités les plus éminentes. Au moyen de sa trompe, qui lui sert de bras et de main, et avec laquelle il peut enlever et saisir les plus petites choses comme les plus grandes, les porter à sa bouche, les poser sur son dos, les tenir embrassées ou les lancer au loin, il a le même moyen d'adresse que le singe, et en même temps il a la docilité du chien.

Il est, comme lui, susceptible de reconnaissance et capable d'un fort attachement. Il s'accoutume aisément à l'homme, se soumet moins par la force que par les bons traitements, le sert avec zèle, avec fidélité, avec intelligence. Enfin l'éléphant, comme le castor, aime la société de ses semblables ; il s'en fait entendre. On voit souvent les éléphants se rassembler, se disperser, agir de concert, et, s'ils n'édifient rien, s'ils ne travaillent pas en commun, ce n'est peut-être que faute d'assez d'espace et de tranquillité ; car les hommes s'étant beaucoup multipliés dans les terres qu'habite l'éléphant, il vit dans l'inquiétude et n'est nulle part paisible possesseur d'un espace assez grand, assez libre, pour s'y établir à demeure.

Chaque être, dans la nature, a son prix réel et sa valeur relative : si on veut juger au juste de l'un et de l'autre dans l'éléphant, il faut lui accorder au moins l'intelligence du castor, l'adresse du singe, le sentiment du chien, et y ajouter ensuite les avantages particuliers, uniques, de la force, de la grandeur et de la longue durée de la vie.

Il ne faut pas oublier ses armes ou ses défenses, avec lesquelles il peut percer et vaincre le lion : il faut se représenter que sous ses pas il ébranle la

terre, que de sa main il arrache les arbres, que d'un coup de son corps il fait brèche dans un mur ; que, terrible par sa force, il est encore invincible par la seule résistance de sa masse, par l'épaisseur du cuir qui le couvre ; qu'il peut porter sur son dos une tour armée en guerre et chargée de plusieurs hommes ; que seul il fait mouvoir des machines et transporte des fardeaux que six chevaux ne pourraient remuer ; qu'à cette force prodigieuse, il joint encore le courage, la prudence, le sang-froid, l'obéissance exacte ; qu'il conserve de la modération, même dans sa colère la plus vive ; qu'il ne méconnaît pas ses amis ; qu'il n'attaque jamais que ceux qui l'ont offensé ; qu'il se souvient des bienfaits aussi longtemps que des injures ; que, n'ayant nul goût pour la chair, et ne se nourrissant que de végétaux, il n'est pas né l'ennemi des autres animaux ; qu'enfin il est aimé de tous, puisque tous le respectent et n'ont nulle raison de le craindre.

Aussi les hommes ont-ils eu dans tous les temps pour ce grand, pour ce premier animal, une espèce de vénération. Dans l'état sauvage, l'éléphant n'est ni sanguinaire, ni féroce : il est d'un naturel doux, et jamais il ne fait abus de ses armes ou de sa force ; il ne les emploie, il ne les exerce que pour se défendre lui-même ou pour protéger ses semblables. Il a les mœurs sociales, on le voit rarement errant ou solitaire. Il marche ordinairement de compagnie ; le plus âgé conduit, la troupe, le second d'âge la fait aller et marche le dernier ; les jeunes et les faibles sont au milieu des autres. Les mères portent leurs petits et les tiennent embrassés de leur trompe. Ils ne gardent cet ordre que dans les marches périlleuses, lorsqu'ils vont paître sur des terres cultivées. Ils se promènent ou voyagent avec moins de précaution dans les forêts et dans les solitudes, sans cependant se séparer absolument ni même s'écarter assez loin pour être hors de portée des secours et des avertissements. Il y en a néanmoins quelques-uns qui s'égarent ou qui traînent après les autres, et ce sont les seuls que les chasseurs osent attaquer ; car il faudrait une petite armée pour assaillir la troupe entière. Il serait même dangereux de leur faire la moindre injure ; ils vont droit à l'offenseur ; et quoique la masse de leur corps soit très-pesante, leur pas est si grand, qu'ils atteignent aisément l'homme le plus léger à la course ; ils le percent de leurs défenses ou le saisissent avec la trompe, le lancent comme une pierre, et achèvent de le tuer en le foulant aux pieds.

Ces animaux aiment le bord des fleuves, les profondes vallées, les lieux ombragés et les terrains humides ; ils ne peuvent se passer d'eau ; ils en remplissent souvent leur trompe, soit pour la porter à leur bouche, ou

seulement pour se rafraîchir le nez et s'amuser en la répandant à flots ou l'aspergeant à la ronde.

Leurs aliments ordinaires sont des racines, des herbes, des feuilles et du bois tendre ; ils mangent aussi des fruits et des grains. Lorsque l'un d'entre eux trouve quelque part un pâturage abondant, il appelle les autres et les invite à venir manger avec lui. Comme il leur faut une grande quantité de fourrage, ils changent souvent de lieu ; ils font un dégât considérable.

L'éléphant une fois tombé dans des fosses profondes d'où il ne peut sortir ; une fois pris et dompté, devient le plus doux, le plus obéissant de tous les animaux. Il s'attache à celui qui le soigne, le caresse, le prévient et semble deviner tout ce qui peut lui plaire. En peu de temps, il arrive à comprendre les signes et même à entendre l'expression des sons ; il distingue le ton impératif, celui de la colère ou de la satisfaction, et agit en conséquence. Il ne se trompe point à la parole de son maître, il reçoit ses ordres avec attention, les exécute avec prudence, avec empressement, sans précipitation.

On trouve des éléphants en Asie, au Sénégal, au Congo, sur les côtes orientales de l'Afrique. Ces animaux libres vivent deux cents ans.

L'éléphant a les yeux très-petits, relativement au volume de son corps, mais ils sont brillants et spirituels ; et ce qui les distingue de ceux de tous les autres animaux, c'est l'expression pathétique du sentiment. Il les tourne lentement et avec douceur vers son maître ; il a pour lui le regard de l'amitié, celui de l'attention lorsqu'il parle, le coup d'œil de l'intelligence quand il a écouté, celui de la pénétration lorsqu'il veut le prévenir ; il semble réfléchir, délibérer, penser. Il a l'ouïe très-bonne. Ses oreilles sont très-grandes et ordinairement pendantes, son odorat est exquis, et il aime les parfums et les fleurs odorantes. A l'égard du sens du toucher, il ne l'a, pour ainsi dire, que dans sa trompe ; mais il est aussi délicat, aussi distinct dans cette espèce de main que dans celle de l'homme.

Cette trompe, composée de membranes, de nerfs, de muscles, est en même temps un membre capable de mouvement et un organe de sentiment. L'animal peut non-seulement la remuer, la fléchir, mais il peut la raccourcir, l'allonger, la courber et la tourner en tous sens. L'extrémité de la trompe est terminée par un rebord qui s'allonge par le dessus en forme de doigt. C'est par le moyen de ce rebord et de cette espèce de doigt que l'éléphant fait tout ce que nous faisons avec la main.

L'éléphant est en même temps un miracle d'intelligence et un monstre de matière. Il a le corps très-épais et sans aucune souplesse, le cou court et presque inflexible, la tête petite et difforme, les oreilles excessives, et le nez encore beaucoup plus excessif, les yeux trop petits ainsi que la gueule ; les jambes massives, droites et roides, le pied trop court, la peau dure, épaisse et calleuse. Toutes ces difformités paraissent d'autant plus, que toutes sont modelées en grand. Ses défenses, qui deviennent avec l'âge d'un poids énorme, forment deux longs leviers qui fatiguent prodigieusement la tête et la tirent en bas.

Il résulte pour l'animal bien des inconvénients de cette conformation bizarre ; mais, malgré l'énormité de sa masse et la disproportion de sa forme, il n'en est pas moins supérieur par l'intelligence à tous les autres animaux.

LE TAPIR.

Le tapir est l'animal le plus grand de l'Amérique, de ce nouveau monde où la culture vivante semble s'être rapetissée, ou plutôt n'avoir pas eu le temps de parvenir à ses plus hautes dimensions. Au lieu des masses colossales que produit la terre antique de l'Asie, nous ne trouvons dans ces terres nouvelles que des sujets modelés en petit, des tapirs, des lamas, des vigognes, tous vingt fois plus petits que ceux qu'on doit leur comparer dans l'ancien continent ; et non-seulement la matière est ici prodigieusement épargnée, mais les formes mêmes sont imparfaites et paraissent avoir été négligées ou manquées. Les animaux de l'Amérique méridionale, qui seuls appartiennent en propre à ce nouveau continent, sont presque tous sans défenses, sans cornes et sans queue.

Le tapir est de la grandeur d'une petite vache ou d'un zèbre ; il a les jambes courtes, le corps arqué comme celui du cochon ; la tête grosse et longue, avec une espèce de trompe. Comme le rhinocéros, c'est un animal triste et ténébreux, qui ne sort que la nuit, qui ne se plaît que dans les eaux où il habite plus souvent que sur la terre. Il vit de plantes et de racines, quoiqu'il ait la gueule armée de vingt dents incisives et tranchantes, il n'est pas carnassier et ne se sert point de ses armes contre les animaux, il est d'un naturel doux.

Les tapirs fuient le voisinage des lieux habités et demeurent aux environs des marécages et des rivières, qu'ils traversent souvent pendant le jour et pendant la nuit. La femelle se fait suivre par son petit et l'accoutume de bonne heure à entrer dans l'eau, où il plonge et joue devant sa mère, qui semble lui donner des leçons. Lorsqu'elle est à terre, elle s'en fait constamment accompagner ou suivre ; et si le petit reste en arrière, elle retourne de temps en temps sa trompe, dans laquelle est placé l'organe de l'odorat, pour sentir s'il suit ou s'il est trop éloigné, et dans ce cas, elle l'appelle et l'attend pour se remettre en marche.

L'HIPPOPOTAME.

L'hippopotame a été célébré dans l'antiquité, les livres saints en font mention, et sa figure est gravée sur les obélisques d'Égypte, sur les médailles romaines.

L'hippopotame est plus grand que le plus grand cheval, et a une force prodigieuse de corps. Avec ses dents formidables et ses armes puissantes, il pourrait se rendre redoutable à tous les animaux ; mais il est naturellement doux et d'ailleurs lent à courir. Il nage plus vite qu'il ne court, il chasse le poisson et en fait sa proie. Il se plaît dans l'eau et y séjourne aussi volontiers que sur terre. Il mange des cannes à sucre, des joncs, du millet, du riz, des racines. Il en consomme et détruit une grande quantité.

Il fuit ordinairement lorsqu'on le chasse ; sa ressource, lorsqu'il est en danger, est de se jeter à l'eau ; mais, si l'on vient à le blesser, il s'irrite, et, se retournant avec fureur, se lance contre les barques, les saisit avec les dents, en enlève souvent les pièces, et quelquefois les submerge en passant dessous et les levant avec son dos.

L'hippopotame, que les Égyptiens appelaient cheval de mer, cheval du Nil, ne se trouve aujourd'hui que dans le climat qui s'étend du Sénégal à l'Éthiopie, et de là jusqu'au Cap de Bonne-Espérance.

La peau de l'hippopotame est extrêmement dure, les balles de fusil glissent dessus et les flèches rebondissent. Il a la vie fort dure, et ne se rend pas facilement.

LE RHINOCÉROS.

Après l'éléphant, le rhinocéros est le plus puissant des quadrupèdes. Il a au moins douze pieds de longueur et six à sept pieds de hauteur. Il approche donc de l'éléphant par le volume et par la masse ; mais il en diffère beaucoup par les facultés naturelles et par l'intelligence, n'ayant reçu de la nature que ce qu'elle accorde assez communément à tous les quadrupèdes. Il ne leur est guère supérieur que par la force, la grandeur et l'arme offensive qu'il porte sur le nez, et qui n'appartient qu'à lui. Cette arme est une corne très-dure, solide dans toute sa longueur, et placée plus avantageusement que les cornes des animaux ruminants, puisqu'elle peut défendre toutes les parties antérieures du museau, et préserver d'insulte le mufle, la bouche et la face.

Le corps et les membres du rhinocéros sont recouverts d'une enveloppe impénétrable, et cet animal ne craint ni la griffe du tigre, ni l'ongle du lion, ni le fer, ni le feu du chasseur. En prenant sa peau avec la main dans les plis, on croirait toucher une planche de bois d'un demi-pouce d'épaisseur. Le rhinocéros, sans être ni féroce ni carnassier, ni même extrêmement farouche, est cependant intraitable. On en trouve en Asie, en Afrique, au Bengale, à Siam, à Java, et jusqu'au Cap de Bonne-Espérance.

Sans pouvoir devenir utile comme l'éléphant, le rhinocéros est aussi nuisible par la consommation, et surtout par le prodigieux dégât qu'il fait dans les campagnes. Les Indiens et les nègres trouvent sa chair excellente. Sa peau fait le cuir le meilleur et le plus dur. qu'il y ait au monde, et non-seulement sa corne, mais toutes les autres parties de son corps sont estimées comme des antidotes contre le poison.

Le rhinocéros se nourrit d'herbes grossières, de chardons, d'arbrisseaux épineux, et il préfère ces aliments agrestes à la douce pâture des plus belles prairies. N'ayant nul goût pour la chair, il n'inquiète pas les petits animaux. Il ne craint pas les grands et vit en paix avec tous, et même avec le tigre, qui souvent l'accompagne sans oser l'attaquer.

Les rhinocéros ne se rassemblent pas en troupes et ne marchent pas en nombre comme les éléphants ; ils sont plus solitaires, plus sauvages, et peut-être plus difficiles à chasser et à vaincre. Ils n'attaquent pas les hommes, à moins qu'ils ne soient provoqués ; mais alors ils prennent de la fureur et sont très-redoutables. L'acier de Damas, les sabres du Japon, n'entament pas leur peau ; les javelots et les lances ne peuvent la percer, elle résiste même aux balles de fusil ; celles de plomb s'aplatissent sur ce cuir, et les lingots de fer ne le pénètrent pas en entier. Les seuls endroits

absolument pénétrables dans ce corps cuirassé sont le ventre, les yeux et le tour des oreilles.

LE CHAMEAU ET LE DROMADAIRE.

Ces deux noms, dromadaire et chameau, ne désignent pas deux espèces différentes, mais indiquent seulement deux races distinctes. L'unique caractère sensible par lequel ces deux races diffèrent, consiste en ce que le chameau porte deux bosses, et que le dromadaire n'en a qu'une. Le dromadaire est aussi plus petit et moins fort que le chameau. Il est beaucoup plus commun qu'aucune autre bête de somme en Arabie, et se trouve de même en grande quantité dans toutes les parties septentrionales de l'Afrique et de l'Inde.

Le dromadaire occupe donc des terres immenses, et le chameau, qui ne se trouve que dans quelques endroits du Levant, est borné à un petit terrain. Cet animal, quoique naturel aux pays chauds, craint cependant les climats où la chaleur est excessive. Son espèce finit où commence celle de l'éléphant, et elle ne peut subsister ni sous le ciel brûlant de la zone torride, ni dans les climats doux de notre zone tempérée. Il paraît être originaire d'Arabie, et c'est le pays auquel il est le plus conforme.

L'Arabie est le pays du monde le plus aride, et l'eau y est excessivement rare : le chameau est le plus sobre des animaux, et peut passer plusieurs jours sans boire. Le terrain est presque partout sec et sablonneux ; le chameau a les pieds faits pour marcher dans les sables. L'herbe et les pâturages manquant à cette terre, le bœuf y manque aussi, et le chameau remplace cette bête de somme. La vraie patrie des animaux est la terre à laquelle ils ressemblent, c'est-à-dire à laquelle leur nature paraît s'être entièrement conformée.

Les Arabes regardent le chameau comme un présent du ciel, un animal sacré, sans le secours duquel ils ne pourraient ni subsister, ni commercer, ni voyager. Le lait du chameau fait leur nourriture ordinaire ; ils en mangent aussi la chair, surtout celle des jeunes, qui est très-bonne à leur goût ; le poil de ces animaux, qui est fin et moelleux, et qui se renouvelle tous les ans par une mue complète, leur sert à faire les étoffes dont ils se vêtissent et se meublent. Avec leurs chameaux, non-seulement ils ne manquent de rien,

mais même ils ne craignent rien. Ils peuvent mettre en un seul jour cinquante lieues de désert entre eux et leurs ennemis.

Qu'on se figure un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides, sur lesquelles l'œil s'étend et le regard se perd sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant ; une terre morte où le voyageur isolé, dénué, perdu, voit partout l'espace comme son tombeau.

Cependant l'Arabe, à l'aide du chameau, a su franchir et s'approprier ces lagunes de la nature. En Turquie, en Perse, en Arabie, en Égypte, le transport des marchandises se fait par le moyen des chameaux.

Le chameau est plus anciennement, plus complètement et plus laborieusement esclave qu'aucun des autres animaux domestiques. Il l'est plus anciennement, parce qu'il habite les climats où les hommes se sont le plus anciennement policés. Il l'est plus complètement, parce que dans les autres espèces d'animaux domestiques, telles que celles du cheval, du chien, du bœuf, on trouve encore des individus dans leur état de nature, des animaux de ces mêmes espèces qui sont sauvages ; au lieu que dans le chameau l'espèce entière est esclave ; on ne le trouve nulle part dans sa condition primitive d'indépendance et de liberté. Enfin il est plus laborieusement esclave qu'aucun autre, parce qu'on ne l'a jamais nourri ni pour le faste, ni pour l'amusement, ni pour l'usage de la table ; que l'on n'en a jamais fait qu'une bête de somme, qu'on ne s'est même pas donné la peine d'atteler ni de faire tirer, mais dont on a regardé le corps comme une voiture vivante qu'on pouvait tenir chargée et surchargée.

Aussi porte-t-il les empreintes de la servitude et les stigmates de la douleur.

LE BUFFLE, L'AUROCHS, LE BISON, LE ZÉBU.

Le buffle, animal domestique en Europe, est le même que le buffle domestique ou sauvage aux Indes et en Afrique. Le zébu n'est qu'une variété dans l'espèce du bœuf. Le bison d'Amérique paraît originaire du bison d'Europe. L'aurochs est le même animal que notre taureau commun dans son état naturel et sauvage, et le bison ne diffère de l'aurochs que par des variétés accidentelles, et par conséquent il est aussi bien que lui de la même espèce que le bœuf domestique.

La bosse des bisons n'est qu'un caractère accidentel et variable qui ne les empêche pas d'être de la même espèce que notre bœuf. La longueur du poil, la forme des cornes, ne sont que des variétés également accidentelles qui ne divisent pas l'unité de l'espèce.

Le race de l'aurochs occupe les zones froides et tempérées. La race du bison remplit aujourd'hui toutes les provinces méridionales. Dans le continent entier des grandes Indes, dans les îles des mers orientales et méridionales, dans toute l'Afrique, on ne trouve, pour ainsi dire, que des bœufs à bosse. Ces bœufs sont plus légers à la course, plus propres à suppléer au service du cheval, et en même temps ils ont un naturel moins brut et moins lourd que nos bœufs.

Il faut donc distinguer seulement le buffle et le bœuf. Ces deux animaux, quoique ressemblants, quoique domestiques souvent sous le même toit et nourris dans les mêmes pâturages, ont toujours refusé de s'unir. Leur nature est plus éloignée que celle de l'âne et du cheval ; elle paraît même antipathique.

Le buffle est d'un naturel plus dur et moins traitable que le bœuf ; il obéit plus difficilement, il est plus violent, il a des fantaisies plus brusques et plus fréquentes ; toutes ses habitudes sont grossières, son regard est farouche, il porte mal sa tête, sa voix est un mugissement épouvantable. Il a le corps plus gros et plus court que le bœuf, la peau plus épaisse, la chair noire et dure, les cornes moins rondes. Les Nègres en Guinée, et les Indiens au Malabar, s'exercent à le chasser, trouvent sa chair bonne et tirent un grand profit de sa peau et de ses cornes qui sont meilleures que celles du bœuf.

LE LAMA.

Les lamas font la richesse des Indiens. Leur chair est bonne à manger, leur poil est une laine fine, d'un excellent usage, et pendant leur vie ils servent constamment à transporter toutes les denrées. Ils font des voyages assez longs dans des pays impraticables pour tous les autres animaux. Leur démarche est grave et ferme, leur pas assuré ; ils descendent des ravins et gravissent des rochers où les hommes mêmes ne peuvent les suivre.

Ordinairement ils marchent quatre ou cinq jours de suite, après quoi ils demandent du repos. Quand ils veulent s'arrêter, ils plient les genoux avec la plus grande précaution et baissent le corps, afin d'empêcher leur charge

de tomber ou de se déranger, et dès qu'ils entendent le coup de sifflet de leur conducteur, ils se relèvent et se remettent en marche. Ils broutent chemin faisant et partout où ils trouvent de l'herbe ; mais jamais ils ne mangent la nuit, quand même ils auraient jeûné pendant le jour. Ils emploient ce temps à ruminer.

Ils dorment appuyés sur la poitrine, les pieds repliés sous le ventre, et ruminent ainsi dans cette situation. Lorsqu'on les excède de travail et qu'ils succombent une fois sous le faix, il n'y a nul moyen de les faire relever ; on les frappe inutilement ; si on continue de les maltraiter, ils se désespèrent et se tuent en battant la terre à droite et à gauche avec leur tête. Ils ne se défendent ni des pieds ni des dents, et n'ont, pour ainsi dire, d'autres armes que celles de l'indignation ; ils crachent à la face de ceux qui les insultent.

Le lama est haut d'environ quatre pieds, et son corps, y compris le cou et la tête, en a cinq ou six de longueur. Cet animal a la tête bien faite, les yeux grands, le museau un peu allongé, les lèvres épaisses. Il porte les oreilles en avant, les dresse et les remue avec facilité. — Les lamas varient pour la couleur.

LES CHEVROTAINS, LE MUSC.

Les chevrotains ressemblent en petit au cerf par la figure du museau, par la légèreté du corps, la courte queue et la forme des jambes ; mais ils en diffèrent prodigieusement par la taille, les plus grands chevrotains n'étant tout au plus que de la grandeur du lièvre. D'ailleurs ils n'ont point de bois sur la tête. Les uns sont absolument sans cornes, et ceux qui en portent les ont creuses, annelées et assez semblables à celles des gazelles. Leur petit pied fourchu ressemble aussi beaucoup plus à celui de la gazelle qu'à celui du cerf, et ils s'éloignent également des cerfs et des gazelles, en ce qu'ils n'ont point de larmiers ou d'enfoncements au-dessous des yeux ; par là ils se rapprochent des chèvres.

Le musc est de la grandeur d'un petit chevreuil ou d'une gazelle ; mais sa tête est sans cornes et sans bois. Ce qui le distingue de tous les animaux, c'est une espèce de bourse qu'il porte sous le ventre, et dans laquelle se filtre la liqueur ou plutôt l'humeur grasse du musc.

L'ÉLAN, LE RENNE.

L'élan et le renne sont deux animaux différents, cependant nous les réunissons, parce qu'il est impossible de faire l'histoire de l'un sans emprunter beaucoup à celle de l'autre. L'élan et le renne ne se trouvent tous deux que dans les pays du Nord : l'élan en deçà et le renne au delà du cercle polaire, en Europe et en Asie ; on les retrouve en Amérique, à de moindres latitudes, parce que le froid y est plus grand qu'en Europe. Le renne n'en craint pas la rigueur, même la plus excessive ; on en voit au Spitzberg, il est commun au Groënland et dans la Laponie.

L'élan ne s'approche pas si près du pôle ; il habite en Norwége, en Suède, en Pologne, en Russie et dans les provinces de Sibérie ; on le retrouve, sous le nom de caribou, dans toute la partie septentrionale de l'Amérique.

On peut prendre des idées assez justes de la forme de l'élan et de celle du renne, en les comparant tous deux avec le cerf. L'élan est plus grand, plus gros, plus élevé sur ses jambes ; il a le cou plus court, le poil plus long, le bois beaucoup plus large et plus massif que le cerf. Le renne est plus bas, plus trapu, il a les jambes plus courtes, plus grosses, les pieds bien plus larges, le poil très-fourni, le bois beaucoup plus long et divisé en un grand nombre de rameaux, au lieu que celui de l'élan n'est, pour ainsi dire, que découpé et chevillé sur la tranche.

Ces animaux ne vont pas par bonds et par sauts, comme le chevreuil ou le cerf ; leur marche est une espèce de trot, mais si prompt et si aisé, qu'ils font dans le même temps presque le même chemin qu'eux, sans se fatiguer autant.

Le renne se tient sur les montagnes ; l'élan n'habite que les terres basses et les forêts humides. Tous deux se mettent en troupe, comme le cerf, et vont de compagnie ; tous deux peuvent s'apprivoiser, mais le renne beaucoup plus que l'élan.

En Laponie, on se sert du renne comme du cheval pour tirer des traîneaux, des voitures. La femelle donne du lait plus substantiel et plus nourrissant que celui de la vache. La chair de cet animal est très-bonne à manger. Son poil fait une excellente fourrure, et sa peau devient un très-bon cuir. Ainsi le renne donne tout ce que nous tirons du cheval, du bœuf et de la brebis.

Les plus riches Lapons ont des troupeaux de quatre ou cinq cents rennes ; les pauvres en ont dix ou douze. On les mène au pâturage, on les ramène à

l'étable, ou bien on les enferme dans des parcs pendant la nuit, pour les mettre à l'abri des insultes des loups.

LA GIRAFE.

La girafe a la peau tigrée comme celle de la panthère, et son cou est excessivement long. Elle a la tête et les oreilles petites, les pieds larges, les jambes longues, de hauteur inégale ; celles de devant sont beaucoup plus élevées que celles de derrière, qui sont fort courtes et semblent ramener à terre la croupe de l'animal ; sur la tête, près des oreilles, il y a deux éminences semblables à deux petites cornes droites ; au reste, elle a la bouche comme un cerf, les dents petites et blanches, les yeux brillants ; la queue courte et garnie de poils noirs à son extrémité.

C'est un animal si doux qu'on peut le conduire partout où l'on veut avec une petite corde passée autour de la tête. La girafe peut atteindre avec sa tête à seize ou dix-sept pieds de hauteur, dans sa situation naturelle, c'est-à-dire posée sur ses quatre pieds. A cause de la disproportion de ses jambes, elle ne peut pas courir vite. Par ses qualités, par ses habitudes physiques et parla forme de son corps, elle approche plus de la figure et de la nature du chameau que de celle d'aucun autre animal. Elle est du nombre des ruminants, et elle manque comme eux de dents incisives à la mâchoire supérieure.

Les girafes se nourrissent des feuilles et des fruits des arbres que, par la conformité de leur corps et la longueur de leur cou, elles saisissent avec plus de facilité que l'herbe qui est sous leurs pieds et à laquelle elles ne peuvent atteindre qu'en pliant les genoux.

Leur chair, surtout celle des jeunes, est assez bonne à manger, et leurs os sont remplis d'une moelle que les Hottentots trouvent exquise. Leur cuir est très-épais ; les Africains s'en servent à différents usages.

On trouve les girafes dans les parties méridionales de l'Afrique et de l'Asie. Elles vont en petites troupes de cinq ou six et quelquefois de dix ou douze. Quand elles se reposent, elles se couchent sur le ventre.

LES GAZELLES.

Il y a plusieurs espèces ou plutôt plusieurs variétés dans les animaux qu'on appelle gazelles. Le premier de tous est la gazelle commune, qui se trouve en Syrie, en Mésopotamie et dans les autres provinces du Levant, aussi bien qu'en Barbarie et dans toutes les parties septentrionales de l'Afrique. Les cornes de cette gazelle ont environ un pied de longueur ; elles portent des anneaux entiers à leur base, et ensuite des demi-anneaux jusqu'à une petite distance de leur extrémité, qui est lisse et pointue.

Les gazelles, en général, ressemblent beaucoup au chevreuil par la forme du corps, par la légèreté des mouvements, la grandeur et la vivacité des yeux ; elles en diffèrent par la nature des cornes. Les cornes des gazelles sont creuses et permanentes comme celles de la chèvre. Les gazelles ont, comme le chevreuil, des larmiers ou enfoncements au-devant de chaque œil ; elles lui ressemblent encore par la qualité du poil.

Les gazelles paraissent donc être des animaux intermédiaires entre le chevreuil et la chèvre.

LE BOUQUETIN, LE CHAMOIS.

Le bouquetin diffère du chamois par la longueur, la grosseur et la forme des cornes ; il est aussi beaucoup plus grand de corps, et il est plus vigoureux et plus fort. Ces animaux ont d'ailleurs les mêmes habitudes, les mêmes mœurs et la même patrie. Seulement le bouquetin, comme plus agile et plus fort, s'élève jusqu'au sommet des plus hautes montagnes, au lieu que le chamois n'en habite que le second étage. Ni l'un ni l'autre ne se trouvent dans les plaines. Tous deux se fraient des chemins dans les neiges ; tous deux franchissent les précipices en bondissant de rocher en rocher ; tous deux sont couverts d'une peau ferme et solide et vêtus en hiver d'une double fourrure, d'un poil extérieur assez rude et d'un poil intérieur plus fin et plus fourni ; tous deux ont une raie noire sur le dos ; ils ont aussi la queue à peu près de la même grandeur.

Lorsque l'on prend les bouquetins et les chamois jeunes, ils s'appriivoisent aisément, s'accoutument à la domesticité, vont comme les chèvres en troupeaux, prennent les mêmes mœurs et reviennent comme elles à l'étable. On trouve le bouquetin et le chamois dans les lieux escarpés des plus hautes montagnes des Alpes, des Pyrénées, de la Grèce.

LE ZÈBRE.

Le zèbre est peut-être de tous les animaux quadrupèdes le mieux fait et le plus élégamment vêtu. Il a la figure et les grâces du cheval, la légèreté du cerf et la robe rayée de rubans noirs et blancs, disposés alternativement avec tant de régularité et de symétrie, qu'il semble que la nature ait employé la règle et le compas pour le peindre. De loin cet animal paraît comme s'il était environné partout de bandelettes qu'on aurait pris plaisir et employé beaucoup d'art à disposer régulièrement sur toutes les parties de son corps ; elles en suivent les contours et en marquent si avantageusement la forme, qu'elles en dessinent les muscles en s'élargissant plus ou moins sur les parties plus ou moins charnues et plus ou moins arrondies.

Le zèbre est en général plus petit que le cheval et plus grand que l'âne. Ce bel animal qui, tant par la variété de ses couleurs que par l'élégance de sa figure, est si supérieur à l'âne, paraît néanmoins lui tenir d'assez près pour l'espèce.

LES TATOUS.

Les tatous, au lieu de poil, sont couverts comme les tortues, les écrevisses et les autres crustacés, d'une croûte ou d'un têt solide ; les pangolins sont armés d'écaillés assez semblables à celles des poissons ; les porcs-épics portent des espèces de plumes piquantes et sans barbe, mais dont le tuyau est semblable à celui des plumes des oiseaux ; ainsi, dans la classe seule des quadrupèdes, la nature varie et nous rappelle les oiseaux, les poissons à écailles et les crustacés.

Il existe donc parmi les animaux quadrupèdes et vivipares plusieurs espèces d'animaux qui ne sont pas couverts de poils. Les tatous font à eux seuls un genre entier, dans lequel on peut compter plusieurs espèces distinctes. Dans toutes, l'animal est revêtu d'un têt semblable, pour la substance, à celle des os. Ce têt couvre la tête, le cou, le dos, les flancs, la croupe et la queue jusqu'à l'extrémité ; les seules parties sur lesquelles ce têt ne s'étend pas sont la gorge, la poitrine et le ventre. La peau de ces animaux, même dans les endroits où elle est le plus souple, tend donc à devenir osseuse. Le têt qui recouvre toutes les parties supérieures n'est pas d'une seule pièce, comme celui de la tortue ; il est partagé en plusieurs

bandes sur le corps, lesquelles sont attachées les unes aux autres par autant de membranes qui permettent un peu de mouvement et de jeu dans cette armure.



LE FOURMILIER.

Il existe dans l'Amérique méridionale plusieurs animaux à long museau, à gueule étroite et sans aucune dent, à langue longue et ronde, qu'ils insinuent dans les fourmilières et qu'ils retirent pour avaler les fourmis dont ils font leur principale nourriture.

LE SARIGUE.

Le sarigue est un animal d'Amérique, qu'il est aisé de distinguer de tous les autres par un caractère singulier. La femelle a sous le ventre une ample cavité dans laquelle elle reçoit et allaite ses petits. Cette cavité est formée par deux peaux qui composent une poche velue à l'extérieur, et moins garnie de poils à l'intérieur. Cette poche renferme les mamelles ; les petits y entrent pour les sucer, et prennent si bien l'habitude de s'y cacher, qu'ils s'y réfugient, quoique déjà grands, lorsqu'ils sont épouvantés.

LES CHAUVES-SOURIS.

Quoique tout soit également parfait en soi, puisque tout est sorti des mains du Créateur, il est cependant, relativement à nous, des êtres accomplis, et d'autres qui semblent être imparfaits ou difformes. Un animal, qui, comme la chauve-souris, est à demi quadrupède, à demi volatile, et qui n'est en tout ni l'un ni l'autre, est, pour ainsi dire, un être monstre, il n'est qu'imparfaitement quadrupède, et il est encore plus imparfaitement oiseau.

Un quadrupède doit avoir quatre pieds, un oiseau a des plumes et des ailes. Dans la chauve-souris, les pieds de devant ne sont ni des pieds ni des ailes, quoiqu'elle s'en serve pour voler, et qu'elle puisse aussi s'en servir pour se traîner.

Ce sont, en effet, des extrémités difformes dont les os sont monstrueusement allongés et réunis par une membrane qui n'est couverte ni de plumes, ni même de poils, comme le reste du corps ; ce sont des espèces d'ailerons, ou, si l'on veut, des pattes ailées où l'on ne voit que l'ongle d'un pouce court, et dont les quatre autres doigts très-longs ne peuvent agir qu'ensemble.

Dans quelques espèces, le nez est à peine visible, les yeux sont enfoncés tout près de la conque de l'oreille, et se confondent avec les joues ; dans d'autres, les oreilles sont aussi longues que le corps, et le nez recouvert par une espèce de crête ; la plupart ont la tête surmontée par quatre oreillons ; toutes ont les yeux petits, obscurs et couverts, le nez ou plutôt les naseaux informes, la gueule fendue de l'une à l'autre oreille ; toutes aussi cherchent à se cacher, fuient la lumière, n'habitent que les lieux ténébreux, n'en sortent que la nuit, y rentrent au point du jour, pour demeurer collées contre les murs.

Leur mouvement dans l'air est moins un vol qu'une espèce de voltigement incertain, qu'elles semblent n'exécuter que par effort et d'une manière gauche. Elles ne s'élèvent de terre qu'avec peine ; elles ne volent jamais à une grande hauteur : elles ne peuvent qu'imparfaitement précipiter, ralentir, ou même diriger leur vol ; il n'est ni très-rapide, ni bien direct ; il se fait par des vibrations brusques dans une direction oblique et tortueuse. Elles ne laissent pas que de saisir en passant les moucheron, les cousins, et surtout les papillons qui ne volent que la nuit ; elles les avalent, pour ainsi dire, tout entiers.

Les chauves-souris sont de vrais quadrupèdes ; elles n'ont rien de commun que le vol avec les oiseaux. Elles demeurent engourdis pendant l'hiver : les unes se recouvrent de leurs ailes comme d'un manteau, s'accrochent à la voûte de leur souterrain par les pieds de derrière, et restent ainsi suspendues ; les autres se collent contre les murs ou se recèlent dans des trous. Elles sont toujours en nombre pour se défendre du froid. Toutes passent l'hiver sans bouger, sans manger, ne se réveillent qu'au printemps. Elles supportent plus aisément la diète que le froid.

Il y a plusieurs espèces de chauves-souris. Il y a l'oreillard, qui a de grandes oreilles ; la noctule, la sérotine, la roussette, le vampire, qui suce le sang des hommes et des animaux durant leur sommeil, sans leur causer assez de douleur pour les éveiller. Il y en a quelques autres qui, quoique différentes, se ressemblent par la conformation.

LES PHOQUES.

En général, les phoques ont la tête ronde, le museau large comme la loutre, les yeux grands et placés haut ; peu ou point d'oreilles externes, seulement deux trous auditifs aux côtés de la tête, des moustaches autour de la gueule, des dents assez semblables à celles du loup, la langue fourchue ou plutôt échancrée à la pointe, le cou bien dessiné ; le corps, les mains et les pieds couverts d'un poil court et assez rude ; point de bras ni d'avant-bras apparents, mais deux mains ou plutôt deux membranes, deux peaux renfermant cinq doigts et terminés par cinq ongles ; deux pieds sans jambes, tout pareils aux mains, seulement plus larges et tournés en arrière comme pour se réunir à une queue très-courte qu'ils accompagnent des deux côtés ; le corps allongé comme celui d'un poisson, mais renflé vers la poitrine,

étroit à la partie du ventre, sans hanches, sans croupe et sans cuisses au dehors ; animal d'autant plus étrange qu'il paraît fictif, et qu'il est le modèle sur lequel l'imagination des poètes enfanta les tritons, les syrènes et les dieux de la mer à tête humaine, à corps de quadrupède, à queue de poisson.

Le phoque règne en effet dans cet empire muet par sa voix, par sa figure, par son intelligence, par les facultés, en un mot, qui lui sont communes avec les habitants de la terre, si supérieures à celles des poissons, qu'ils semblent être non-seulement d'un autre ordre, mais d'un monde différent. Aussi cet amphibie, quoique d'une nature très-éloignée de celle de nos animaux domestiques, est cependant susceptible d'une sorte d'éducation.

On le nourrit en le tenant souvent dans l'eau ; on lui apprend à saluer de la tête et de la voix ; il s'accoutume à celle de son maître ; il vient lorsqu'il s'entend appeler, et donne plusieurs autres signes d'intelligence et de docilité.

Il a les sens aussi bons qu'aucun des quadrupèdes ; par conséquent, le sentiment aussi vif et l'intelligence aussi prompte. Il a aussi de la force et des armes : son corps est ferme et grand, ses dents tranchantes, ses ongles aigus. D'ailleurs il a des avantages particuliers, uniques, sur tous ceux qu'on voudrait lui comparer : il ne craint ni le froid ni le chaud ; il vit indifféremment d'herbe, de chair ou de poisson. Il habite également l'eau, la terre et la glace. Il est, avec le morse, le seul des quadrupèdes qui mérite le nom d'amphibie, le seul qui puisse se passer de respirer, et auquel l'élément de l'eau soit aussi convenable, aussi propre que celui de l'air.

Mais ces avantages, qui sont très-grands, sont balancés par des imperfections qui sont plus grandes. Le veau marin est manchot, ou plutôt estropié des quatre membres ; ses bras, ses cuisses et ses jambes sont presque entièrement enfermés dans son corps ; il ne sort au dehors que les mains et les pieds, lesquels sont des espèces d'instruments faits pour nager et non pour marcher.

Les phoques vivent en société, ou du moins en grand nombre dans les mêmes lieux. Leur climat naturel est le Nord, quoiqu'ils puissent vivre aussi dans les zones tempérées et même dans les climats chauds ; car on en trouve quelques-uns sur les rivages de presque toutes les mers de l'Europe et dans les mers méridionales de l'Afrique et de l'Amérique.

LE LAMANTIN.

Dans le règne animal, c'est ici que finissent les peuples de la terre et que commencent les peuples de la mer. Le lamantin, qui n'est plus quadrupède, n'est pas entièrement cétacé ; il retient des premiers deux mains, mais les jambes de derrière sont nulles et n'existent plus. Au lieu de deux pieds courts, d'une queue étroite, encore plus courte, que les morses portent à leur arrière dans une direction horizontale, les lamantins ont seulement une grosse queue qui s'élargit en éventail.

C'est un animal fort doux ; il remonte les fleuves et mange les herbes du rivage, auxquelles il peut atteindre sans sortir de l'eau ; il nage à la surface. Pour le prendre, on tâche de s'en approcher sur une nacelle ou un radeau, et on lui lance une grosse flèche, attachée à un très-long cordeau. Dès qu'il se sent frappé, il s'enfuit et emporte avec lui la flèche et le cordeau, à l'extrémité duquel on a soin d'attacher un gros morceau de liège ou de bois léger, pour servir de renseignement. Lorsque l'animal a perdu par cette blessure son sang et ses forces, il gagne la terre ; alors on reprend l'extrémité du cordeau et on tire peu à peu l'animal vers le bord.



LES OISEAUX



LES espèces dans les oiseaux sont non-seulement en beaucoup plus grand nombre que dans les animaux quadrupèdes, mais elles sont aussi sujettes à beaucoup plus de variétés.

Les oiseaux voyagent avec tant de facilité de provinces en provinces, et se transportent en si peu de temps de climats en climats, qu'à l'exception de quelques espèces d'oiseaux pesants et sédentaires, il est à croire que les autres peuvent passer d'un continent à l'autre, de sorte qu'il est bien difficile de reconnaître les oiseaux propres et naturels à chaque continent.

Le quadrupède est forcé de subir les lois du climat sous lequel il est né ; l'oiseau s'y soustrait et en devient indépendant ; il n'obéit qu'à la saison ; et cette saison qui lui convient se trouvant successivement la même dans les différents climats, il les parcourt aussi successivement, en sorte que pour savoir son histoire entière, il faudrait le suivre partout.

L'homme a moins d'influence sur les oiseaux que sur les quadrupèdes, parce que leur nature est plus éloignée, et qu'ils sont moins susceptibles des sentiments d'attachement et d'obéissance. Les oiseaux que nous appelons domestiques ne sont que prisonniers ; ils ne nous rendent aucun service pendant leur vie : ce sont des victimes que nous multiplions sans peine et que nous immolons sans regret et avec fruit.

LES OISEAUX DE PROIE

On pourrait dire, absolument parlant, que presque tous les oiseaux vivent de proie, puisque presque tous recherchent et prennent les insectes, les vers et les autres petits animaux vivants ; mais on n'entend ici par oiseaux de proie que ceux qui se nourrissent de chair et font la guerre aux autres oiseaux ; et, en les comparant aux quadrupèdes carnassiers, on trouve qu'il y en a proportionnellement beaucoup moins. Étant moins puissants et moins forts, ils font beaucoup moins de dégât sur la terre ; mais en revanche il existe une grande tribu d'oiseaux qui font une prodigieuse déprédation sur les eaux.

Les oiseaux de proie ont le vol très-élevé, l'aile et la jambe fortes, la vue très-perçante, la tête grosse, la langue charnue, l'estomac simple et membraneux. Ils habitent de préférence les lieux solitaires, les montagnes désertes, et font communément leur nid dans les trous des rochers ou sur les plus hauts arbres. Ils ne se réunissent jamais les uns avec les autres, et mènent, comme les voleurs, une vie errante et solitaire.

L'AIGLE.

L'aigle a plusieurs convenances physiques et morales avec le lion : il a la force, et par conséquent l'empire sur les autres oiseaux, comme le lion sur les quadrupèdes ; il a la magnanimité, dédaignant également les petits animaux et méprisant leurs insultes. Ce n'est qu'après avoir été longtemps provoqué par les cris importuns de la corneille ou de la pie, que l'aigle se détermine à les punir de mort. D'ailleurs, il ne veut d'autre bien que celui qu'il conquiert, d'autre proie que celle qu'il prend lui-même. Il a la tempérance, ne mangeant presque jamais son gibier en entier, et laissant comme le lion les débris et les restes aux autres animaux.

, le Cnard sauvage, le



Quelque affamé qu'il soit, il ne se jette jamais sur les cadavres. Il est encore solitaire comme le lion, habitant d'un désert dont il défend l'entrée et l'usage de la chasse à tous les autres oiseaux. Il a de plus les yeux étincelants, et à peu près de la même couleur que ceux du lion, les ongles de la même forme, le cri également effrayant.

Nés tous deux pour le combat et la proie, ils sont également ennemis de toute société, également féroces, également fiers et difficiles à réduire. On ne peut les apprivoiser qu'en les prenant tout petits. L'aigle a le bec et les ongles crochus et formidables ; sa figure répond à son naturel. Indépendamment de ces armes, il a le corps robuste et compacte, les jambes et les ailes très-fortes, les os fermes, la chair dure, les plumes dures, l'attitude fière et droite, les mouvements brusques et le vol très-rapide.

C'est de tous les oiseaux celui qui s'élève le plus haut ; et c'est par cette raison que les anciens ont appelé l'aigle l'oiseau céleste, et qu'ils le regardaient dans les augures comme le messenger de Jupiter. Lorsqu'il a saisi sa proie, il rabat son vol et la pose à terre avant de l'emporter. Quoiqu'il ait l'aile très-forte, comme il a peu de souplesse dans les jambes, il a quelque peine à s'élever de terre, surtout lorsqu'il est chargé. Il emporte aisément les

oies, les grues ; il enlève aussi les lièvres et même les petits agneaux, les chevreaux. Lorsqu'il attaque les faons et les veaux, c'est pour se rassasier, sur le lieu, de leur sang et de leur chair, et en emporter ensuite les lambeaux dans son aire, placée ordinairement entre deux rochers, dans un lieu sec et inaccessible.

LES VAUTOURS.

L'on a donné aux aigles le premier rang parmi les oiseaux de proie, non parce qu'ils sont plus forts et plus grands que les vautours, mais parce qu'ils sont plus généreux, c'est-à-dire moins bassement cruels ; leurs mœurs sont plus fières, leurs démarches plus hardies, leur courage plus noble, ayant au moins autant de goût pour la guerre que d'appétit pour la proie. Les vautours, au contraire, n'ont que l'instinct de la basse gourmandise et de la voracité ; ils ne combattent guère les vivants que quand ils ne peuvent s'assouvir sur les morts.

L'aigle attaque ses ennemis ou ses victimes corps à corps ; seul il les poursuit, les combat, les saisit ; les vautours, au contraire, pour peu qu'ils prévoient de la résistance, se réunissent en troupe, comme de lâches assassins, et sont plutôt des voleurs que des guerriers, des oiseaux de carnage que des oiseaux de proie ; car, dans ce genre, il n'y a qu'eux qui se mettent en nombre, et plusieurs contre un ; il n'y a qu'eux qui s'acharnent sur les cadavres, au point de les déchiqueter jusqu'aux os ; la corruption, l'infection les attire au lieu de les repousser.

Les éperviers, les faucons, et jusqu'aux plus petits oiseaux, montrent plus de courage ; car ils chassent seuls, et presque tous dédaignent la chair morte et refusent celle qui est corrompue. Dans les oiseaux comparés aux quadrupèdes, le vautour semble réunir la force et la cruauté du tigre, avec la lâcheté et la gourmandise du chacal.

On doit donc d'abord distinguer les vautours des aigles par cette différence de naturel, et on les reconnaîtra ensuite à la simple inspection ; ils ont les yeux à fleur de tête, la tête nue, le cou aussi presque nu, couvert d'un simple duvet, ou mal garni de quelques crins épars, tandis que l'aigle a toutes ses parties bien couvertes de plumes.

On distinguera même les vautours de loin, en ce qu'ils sont presque les seuls oiseaux de proie qui volent en nombre, et aussi parce qu'ils ont le vol

pesant. Ils ont même beaucoup de peine à s'élever de terre, étant obligés de s'essayer et de s'efforcer à trois ou quatre reprises, avant de pouvoir prendre leur plein essor.

LE MILAN ET LES BUSES

Les milans et les buses, oiseaux immondes et lâches, doivent suivre les vautours, auxquels ils ressemblent par le naturel et les mœurs. Ils sont beaucoup plus communs, plus incommodes que les vautours ; ils fréquentent plus souvent et de plus près les lieux habités. Ils font leur nid dans des endroits plus accessibles ; ils restent rarement dans les déserts ; ils préfèrent les plaines et les collines fertiles aux montagnes stériles. Comme toute proie leur est bonne, que toute nourriture leur convient, et que plus la terre produit de végétaux, plus elle est en même temps peuplée d'insectes, de reptiles, d'oiseaux et de petits animaux, ils établissent ordinairement leur domicile au pied des montagnes, dans les terres les plus vivantes, les plus abondantes en gibier, en volaille, en poisson.

Sans être courageux, ils ne sont pas timides ; ils ont une sorte de stupidité féroce qui leur donne l'air de l'audace tranquille et semble leur ôter la connaissance du danger. On les approche, on les tue bien plus aisément que les aigles et les vautours.

Le milan a la queue fourchue et le vol bien plus aisé que les buses ; aussi passe-t-il sa vie dans l'air. Il ne se repose presque jamais, et parcourt chaque jour des espaces immenses. Ce grand mouvement n'est point un exercice de chasse ni de poursuite de proie, ni même de découverte, car il ne chasse pas ; mais il semble que le vol soit son état naturel, sa situation favorite. L'on ne peut s'empêcher d'admirer la manière dont il l'exécute : ses ailes longues et étroites paraissent immobiles ; c'est la queue qui semble diriger toutes ses évolutions, et elle agit sans cesse ; il s'élève sans efforts, il s'abaisse comme s'il glissait sur un plan incliné : il semble plutôt nager que voler ; il précipite sa course, il la ralentit, s'arrête et reste comme suspendu ou fixé à la même place pendant des heures entières, sans qu'on puisse s'apercevoir d'aucun mouvement dans ses ailes.

La vue du milan est aussi perçante que son vol est rapide ; il se tient souvent à une si grande hauteur, qu'il échappe à nos yeux ; c'est de là qu'il

visse et découvre sa proie ou sa pâture, et se laisse tomber sur tout ce qu'il peut dévorer ou enlever sans résistance.

La buse ne saisit pas sa proie au vol ; elle reste souvent plusieurs heures de suite perchée sur le même arbre, et de là se jette sur le petit gibier qui passe à sa portée.

LA BONDRÉE.

La bondrée diffère peu de la buse : ses ailes, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent au delà des trois quarts de la queue ; lorsqu'elle ouvre le bec, elle montre une bouche très-large et de couleur jaune ; les jambes et les pieds sont de la même couleur, et les ongles, qui ne sont pas très-crochus, sont forts et noirâtres. Le sommet de la tête paraît large et aplati ; il est d'un gris cendré.

Les bondrées, ainsi que les buses, composent leur nid avec des bûchettes, et le tapissent de laine à l'intérieur. On trouve souvent dans l'estomac de ces oiseaux, qui est fort large, des grenouilles et des lézards entiers. La femelle est, dans cette espèce, comme dans toutes celles des grands oiseaux de proie, plus grosse que le mâle.

La bondrée se tient ordinairement sur les arbres en plaine, pour épier sa proie. Elle prend les mulots, les grenouilles, les chenilles et les autres insectes. Elle ne vole guère que d'arbre en arbre et de buisson en buisson, toujours bas et sans s'élever comme le milan.

L'ÉPERVIER.

L'épervier reste toute l'année dans notre pays, l'espèce en est assez nombreuse ; le volume du corps de l'épervier est à peu près le même que celui du corps d'une pie. La femelle est beaucoup plus grosse que le mâle ; elle fait son nid sur les arbres les plus élevés des forêts. L'épervier est assez docile, on l'apprivoise aisément, et on peut le dresser pour la chasse des perdreaux et des cailles. Il fait une prodigieuse destruction des pinsons et des autres petits oiseaux qui se mettent en troupe pendant l'hiver.

L'AUTOUR.

L'autour est un bel oiseau, beaucoup plus grand que l'épervier, auquel il ressemble néanmoins par les habitudes naturelles et par un caractère qui leur est commun, et qui dans les oiseaux de proie n'appartient qu'à eux : c'est d'avoir les ailes courtes. L'autour mange les souris, les mulots ; il plume les oiseaux fort proprement, et ensuite les dépèce avant de les manger, au lieu qu'il avale les souris tout entières.

LE GERFAUT.

Le gerfaut, tant par sa figure que par le naturel, était autrefois regardé comme le premier de tous les oiseaux de la fauconnerie ; il les surpasse en grandeur, il est de la taille de l'autour. Les oiseaux de chasse noble étaient les gerfauts, les faucons, les sacres, les laniers, les hobereaux, les émerillons, et les crécerelles, ayant tous les ailes presque aussi longues que la queue.

Le gerfaut est, après l'aigle, le plus puissant, le plus vif, le plus courageux, de tous les oiseaux de proie. Il attaque les plus grands oiseaux, et tue les lièvres en se laissant tomber à plomb dessus.

LE FAUCON.

Le faucon est peut-être l'oiseau dont le courage est le plus franc, le plus grand, relativement à ses forces ; il fond sans détour et perpendiculairement sur sa proie, au lieu que l'autour et la plupart des autres arrivent de côté : aussi prend-on l'autour avec des filets, dans lesquels le faucon ne s'empêtré jamais. Il tombe à plomb sur l'oiseau victime, exposé au milieu de l'enceinte des filets, le tue, le mange sur le lieu s'il est gros, ou l'emporte, s'il n'est pas trop lourd.

S'il y a quelque faisanderie dans son voisinage, il choisit cette proie de préférence : on le voit tout à coup fondre sur un troupeau de faisans comme s'il tombait des nues, parce qu'il arrive de si haut, et en si peu de temps, que son apparition est toujours imprévue et souvent inopinée. On le voit fréquemment attaquer le milan, soit pour exercer son courage, soit pour lui enlever une proie ; mais il lui fait plutôt la honte que la guerre ; il le traite comme un lâche, le chasse, le frappe avec dédain et ne le met point à mort,

parce que le milan se défend mal, et parce que probablement sa chair répugne au faucon encore plus que sa lâcheté ne lui déplaît.

LE HOBEREAU.

Le hobereau est bien plus petit que le faucon, et en diffère aussi par les habitudes naturelles. Le faucon est plus fier, plus vif, plus courageux ; il attaque des oiseaux beaucoup plus gros que lui. Le hobereau est plus lâche, car il ne prend que les alouettes et les cailles ; il fréquente les plaines voisines des bois, et surtout celles où les alouettes abondent ; il en détruit un très-grand nombre, et elles connaissent si bien ce mortel ennemi, qu'elles ne l'aperçoivent jamais sans le plus grand effroi, et qu'elles se précipitent du haut des airs pour se cacher sous l'herbe ou dans les buissons. C'est la seule manière dont elles puissent échapper ; car, quoique l'alouette s'élève beaucoup, le hobereau vole encore plus haut qu'elle. Il demeure et niche dans les forêts, où il se perche sur les arbres les plus élevés. On a donné le nom de hobereau aux petits seigneurs qui tyrannisaient leurs paysans.

L'ÉMERILLON.

L'émerillon était un oiseau dont on se servait dans la fauconnerie et que l'on dressait au vol pour la chasse. Cet oiseau est, à l'exception des pies-grièches, le plus petit de tous les oiseaux de proie, n'étant que de la grandeur d'une grosse grive.

L'émerillon vole bas, quoique très-vite et très-légèrement ; il fréquente les bois et les buissons pour y saisir les petits oiseaux, et chasse seul sans être accompagné de sa femelle, qui niche dans les forêts et produit cinq ou six petits.

LES PIES-GRIÈCHES.

Ces oiseaux, quoique petits, quoique délicats de corps et de membres, doivent néanmoins, par leur courage, par leur large bec, fort et crochu, et par leur appétit pour la chair, être mis au nombre des oiseaux de proie, même des plus fiers et des plus sanguinaires. On est toujours étonné de voir

l'intrépidité avec laquelle une petite pie-grièche combat contre les pies, les corneilles, les crécerelles, tous oiseaux beaucoup plus grands et plus forts qu'elle. Non-seulement elle combat pour se défendre, mais souvent elle attaque, et toujours avec avantage. Rien clans la nature ne peint mieux la puissance et les droits du courage que de voir ce petit oiseau, qui n'est guère plus gros qu'une alouette, voler de pair avec les éperviers, les faucons et tous les autres tyrans de l'air, sans les redouter, et chasser dans leur domaine, sans crainte d'en être puni.

LES OISEAUX DE PROIE NOCTURNES.

Les yeux de ces oiseaux sont d'une sensibilité si grande, qu'ils paraissent être éblouis par la clarté du jour, et entièrement offusqués par les rayons du soleil ; il leur faut une lumière plus douce, telle que celle de l'aurore naissante ou du crépuscule tombant : c'est alors qu'ils sortent de leurs retraites pour chasser ou plutôt pour chercher leur proie, et ils font cette quête avec grand avantage ; car ils trouvent dans ce temps les autres oiseaux et les petits animaux endormis, ou près de l'être.

Les nuits où la lune brille sont pour eux les beaux jours de plaisir, les jours d'abondance, pendant lesquels ils chassent plusieurs heures de suite, et se pourvoient d'amples provisions. Les nuits où la lune fait défaut sont beaucoup moins heureuses, ils n'ont guère qu'une heure le matin et une heure le soir pour chercher leur subsistance ; car il ne faut pas croire que la vue de ces oiseaux puisse se passer de toute lumière. Dès que la nuit est bien close, ils cessent de voir, et ne diffèrent pas à cet égard des autres animaux.

La vue des oiseaux nocturnes est si fort offusquée pendant le jour, qu'ils sont obligés de se tenir dans le même lieu sans bouger, et que, quand on les force à en sortir, ils ne peuvent faire que de très-petites courses, des vols courts et lents, de peur de se heurter. Les autres oiseaux qui s'aperçoivent de leur crainte ou de la gêne de leur situation, viennent à l'envi les insulter : les mésanges, les pinsons, les rouges-gorges, les merles, les geais, les grives, arrivent à la file. L'oiseau de nuit, perché sur une branche, immobile, étonné, entend leurs mouvements, leurs cris qui redoublent sans cesse, parce qu'il n'y répond que par des gestes bas, en tournant sa tête, ses yeux et son corps, d'un air ridicule ; il se laisse même assaillir et frapper

sans se défendre ; les plus petits, les plus faibles de ses ennemis sont les plus ardents à le tourmenter, les plus opiniâtres à le huer.

On peut diviser en deux genres principaux les oiseaux de proie nocturnes : le genre du hibou et celui de la chouette, qui contiennent chacun plusieurs espèces différentes : le caractère distinctif de ces deux genres, c'est que tous les hiboux ont deux aigrettes de plumes en forme d'oreilles, de chaque côté de la tête, tandis que les chouettes ont la tête arrondie, sans aigrettes et sans aucune plume proéminente.

LE GRAND-DUC.

Le duc est l'aigle de la nuit et le roi de cette tribu d'oiseaux qui craignent la lumière du jour, et ne volent que quand elle s'éteint. On distingue aisément le grand-duc à sa grosse figure, à son énorme tête, aux larges et profondes cavernes de ses oreilles, aux deux aigrettes qui surmontent sa tête, à son bec court, noir et crochu, à ses grands yeux fixes et transparents ; à ses larges prunelles noires et environnées d'un cercle de couleur orangée, à son, cri effrayant, qu'il fait retentir dans le silence de la nuit, lorsque tous les autres animaux se taisent ; et c'est alors qu'il les éveille, les inquiète, les poursuit et les enlève, ou les met à mort pour les dépecer et les emporter dans les cavernes qui lui servent de retraite. Aussi n'habite-t-il que les rochers ou les vieilles tours abandonnées et situées au-dessus des montagnes. Il descend rarement dans les plaines et ne se perche pas volontiers sur les arbres, mais sur les églises écartées et sur les vieux châteaux.

Sa chasse la plus ordinaire sont les jeunes lièvres, les lapins, les taupes, les mulots, les souris, qu'il avale tout entiers ; il mange aussi les serpents, les lézards, les grenouilles, les crapauds.

LE HIBOU.

Le hibou a, comme le grand-duc, les oreilles fort ouvertes et surmontées d'une aigrette composée de six plumes tournées en avant ; mais ces aigrettes sont plus courtes que celles du grand-duc. Elles paraissent proportionnées à sa taille. Il a le dessus de la tête, du cou, du dos et des ailes rayé de gris, de roux et de brun ; la poitrine et le ventre sont roux, avec des

bandes brunes, irrégulières et étroites ; le bec est court et noirâtre ; les yeux sont d'un beau jaune ; les pieds sont couverts de plumes rousses. L'espèce en est commune et beaucoup plus nombreuse dans nos climats que celle du grand-duc. Il habite ordinairement dans les anciens bâtiments ruinés, dans les cavernes des rochers, dans le creux des vieux arbres, dans les forêts en montagne. Lorsque d'autres oiseaux l'attaquent, il se sert très-bien et des griffes et du bec ; il se retourne aussi sur le dos pour se défendre, quand il est assailli par un ennemi trop fort.

LE CHAT-HUANT.

On reconnaît le chat-huant d'abord à ses yeux bleuâtres, et ensuite à la beauté et à la variété distincte de son plumage, et enfin à son cri par lequel il semble hâler ou appeler à haute voix. On ne trouve guère les chats-huants ailleurs que dans les bois.

L'EFFRAIE OU FRESAIE.

L'effraie, qu'on appelle communément la chouette des clochers, effraye en effet par ses soufflements, ses cris âcres et lugubres, et sa voix entrecoupée qu'elle fait souvent retentir dans le silence de la nuit. Elle est, pour ainsi dire, domestique, et habite au milieu des villes les mieux peuplées : les tours, les clochers, les toits des églises et des autres bâtiments élevés lui servent de retraite pendant le jour, et elle en sort à l'heure du crépuscule. Elle pousse, en volant et en se reposant, différents sons aigres, tous si désagréables, que cela, joint à l'idée du voisinage des cimetières et des églises, et encore à l'obscurité de la nuit, inspire de l'horreur et de la crainte aux enfants, aux femmes, et même aux hommes soumis aux mêmes préjugés et qui croient aux revenants, aux sorciers, aux augures, ils regardent l'effraie comme l'oiseau funèbre, comme le messenger de la mort ; ils croient que, quand elle se fixe sur une maison et qu'elle y fait retentir sa voix, c'est pour appeler quelqu'un au cimetière.

On la distingue aisément des autres chouettes par la beauté de son plumage. Elle a le dessus du corps jaune, ondé de gris et de brun, et taché de points blancs ; le dessous du corps blanc, marqué de points noirs ; les yeux environnés très-régulièrement d'un cercle de plumes blanches.

LA CHOUETTE.

La chouette n'approche pas aussi souvent de nos habitations que l'effraie ; elle se tient plus volontiers dans les carrières, dans les rochers, dans les bâtiments ruinés et éloignés des lieux habités. Il semble qu'elle préfère les pays de montagnes et qu'elle cherche les précipices escarpés et les endroits solitaires. Cependant on ne la trouve pas dans les bois, et elle ne se loge pas dans les arbres creux. Elle a, comme l'effraie, l'iris des yeux jaune, environné de même d'un grand cercle de petites plumes blanches.

OISEAUX D'UN VOL PESANT

Des oiseaux les plus légers et qui percent les nues, nous passons aux plus pesants qui ne peuvent quitter la terre. La comparaison est la voie de toutes nos connaissances, et le contraste étant ce qu'il y a de plus frappant dans la comparaison ; nous ne saisissons jamais mieux que par l'opposition les points principaux de la nature des êtres que nous considérons. De même ce n'est que par un coup d'œil ferme sur les extrêmes que nous pouvons juger les milieux.

En descendant par degrés et même par nuances presque insensibles des oiseaux aériens les plus légers, les mieux volants, aux oiseaux les plus pesants, les moins agiles, et qui, dénués des instruments nécessaires à l'exercice du vol, ne peuvent ni s'élever ni se soutenir dans l'air, nous trouverons que cette extrémité inférieure du faisceau se divise en deux branches, dont l'une contient les oiseaux terrestres qui ne peuvent quitter la terre, et l'autre se projette de côté sur les autres oiseaux aquatiques, auxquels l'usage ou plutôt le séjour de la terre et de l'air sont également interdits, et qui ne peuvent s'élever au-dessus de la surface de l'eau, qui paraît être leur élément particulier. Ce sont là les deux extrêmes de la chaîne que nous avons raison de considérer d'abord avant de vouloir saisir les milieux.

L'AUTRUCHE.

L'autruche est un oiseau très-anciennement connu. L'autruche passe pour être le plus grand des oiseaux, mais elle est privée, par sa grandeur même, de la principale prérogative des oiseaux, je veux dire de la puissance de voler. Cet oiseau, qui est très-lourd, à vrai dire, n'a point d'ailes, puisque les plumes qui sortent de ses ailerons sont toutes effilées, décomposées, et que leurs barbes sont de longues soies détachées les unes des autres, et ne peuvent faire corps ensemble pour frapper l'air avec avantage. Celles de la queue sont de la même structure, et ne peuvent, par conséquent, opposer à l'air une résistance convenable. Toutes les plumes de l'autruche sont de la même espèce, toutes ont pour barbes des filets détachés sans consistance, sans adhérence réciproque ; en un mot, toutes sont inutiles pour voler ou pour diriger le vol.

Aussi l'autruche est attachée à la terre comme par une double chaîne : son excessive pesanteur et la conformation de ses ailes ; et elle est condamnée à en parcourir laborieusement la surface, comme les quadrupèdes, sans pouvoir jamais s'élever dans l'air. Aussi a-t-elle, soit au dedans, soit au dehors, beaucoup de traits de ressemblance avec ces animaux. Les œufs de l'autruche sont très-durs, très-pesants et très-gros. L'autruche est un oiseau propre et particulier à l'Afrique, aux îles voisines de ce continent et à la partie de l'Asie qui confine à l'Afrique. Ces régions, qui sont le pays natal du chameau, du rhinocéros, de l'éléphant et de plusieurs autres grands animaux, devaient aussi être la patrie de l'autruche, qui est l'éléphant des oiseaux. Les autruches habitent par préférence les lieux les plus solitaires, les plus arides ; elles se réunissent dans ces déserts en troupes nombreuses, qui de loin ressemblent à des escadrons de cavalerie. Elles fuient l'homme, qui sait le profit qu'il peut en tirer, qui va les chercher dans leurs retraites les plus sauvages, se nourrit de leur sang, de leur graisse, de leur chair et se pare de leurs plumes.

LE COQ, LA POULE.

Le coq est un oiseau pesant, dont la démarche est grave et lente, et qui, ayant les ailes fort courtes, ne vole que rarement, et quelquefois avec des cris qui expriment l'effort. Il chante indifféremment la nuit et le jour, mais non pas régulièrement à certaines heures. Il gratte la terre pour chercher sa nourriture, il avale autant de petits cailloux que de grains, et n'en digère que

mieux. Il boit en prenant de l'eau dans son bec, et levant la tête chaque fois pour l'avaler. Il dort le plus souvent un pied en l'air, et en cachant sa tête sous l'aile du même côté.

Son corps, dans sa situation naturelle, se soutient droit et ferme, le cou s'élève verticalement ; le front est orné d'une crête rouge et charnue, et le dessous du bec d'une double membrane de même couleur et de même nature ; ce n'est cependant ni de la chair ni des membranes, mais une substance particulière et qui ne ressemble à aucune autre.

Dans les coqs et dans les poules, les narines sont placées de part et d'autre du bec supérieur, et les oreilles de chaque côté de la tête, avec une peau blanche au-dessous de chaque oreille ; les pieds ont ordinairement quatre doigts, quelquefois cinq, mais toujours trois en avant et le reste en arrière. Les plumes sortent deux à deux de chaque tuyau. La queue, dans les races des gallinacés qui en ont une, est composée de quatorze grandes plumes, qui se partagent en deux plans égaux ; ce qui distingue le coq c'est que les deux plumes du milieu sont beaucoup plus longues que les autres, et se recourbent en arc ; que les plumes du cou sont longues et étroites, et que leurs pieds sont armés d'éperons.

Un bon coq est celui qui a du feu dans les yeux, de la fierté dans la démarche, de la liberté dans ses mouvements, et toutes les proportions qui annoncent la force. Les bonnes poules ont l'œil éveillé, la crête flottante et rouge, et n'ont pas d'éperons. Les proportions de leurs corps sont en général plus légères que celles du coq, cependant elles ont les plumes plus larges et les jambes plus basses. Les fermières donnent la préférence aux poules noires.

La mère poule qui montre tant d'ardeur, tant d'assiduité pour couvrir, ne se refroidit pas lorsque ses poussins sont éclos ; son attachement, fortifié par la vue de ces petits êtres qui lui doivent la naissance, s'accroît encore tous les jours par les nouveaux soins qu'exige leur faiblesse ; sans cesse occupée d'eux, elle ne cherche de la nourriture que pour eux ; si elle n'en trouve point, elle gratte la terre avec ses ongles pour lui arracher les aliments qu'elle recèle dans son sein, et elle s'en prive en leur faveur : elle les rappelle lorsqu'ils s'égarent, les met sous ses ailes à l'abri des intempéries, et les couve une seconde fois. Elle se livre à ces tendres soins avec tant d'ardeur et de souci, que sa constitution en est sensiblement altérée, et qu'il est facile de distinguer de toute autre poule une mère qui mène ses petits, soit à ses plumes hérissées et à ses ailes traînantes, soit au

son enroué de sa voix et à ses différentes inflexions, toutes expressives, et ayant toutes une forte empreinte de sollicitude et d'affection maternelle.

Mais si elle s'oublie elle-même pour conserver ses petits, elle s'expose à tout pour les défendre : paraît-il un épervier dans l'air, cette mère si faible, si timide, et qui, en toute autre circonstance, chercherait son salut dans la fuite, devient intrépide par tendresse : elle s'élance au-devant de la serre redoutable, et par ses cris redoublés, ses battements d'ailes et son audace, elle impose souvent à l'oiseau carnassier, qui, rebuté d'une résistance imprévue, s'éloigne et va chercher une proie plus facile.

Elle paraît avoir toutes les qualités du bon cœur ; mais ce qui ne fait pas tant d'honneur à son instinct, c'est que si, par hasard, on lui a donné à couvrir des œufs d'un oiseau de rivière, son affection n'est pas moindre pour ces étrangers qu'elle ne le serait pour ses propres poussins : elle ne voit pas qu'elle n'est que leur nourrice ou leur bonne, et non pas leur mère ; et lorsqu'ils vont, guidés par la nature, s'ébattre ou se plonger dans la rivière voisine, c'est un spectacle singulier de voir la surprise, les inquiétudes, les transes de cette pauvre nourrice, qui se croit encore mère, et qui, pressée du désir de les suivre au milieu des eaux, mais retenue par une répugnance invincible pour cet élément, s'agite incertaine sur le rivage, tremble et se désole, voyant toute sa couvée dans un péril évident, sans oser lui donner de secours.

LE DINDON.

Le dindon est l'oiseau le plus remarquable de la basse-cour, soit par la grandeur de sa taille, soit par la forme de sa tête, soit par certaines habitudes naturelles qui ne lui sont communes qu'avec un petit nombre d'autres espèces. Sa tête manque de la parure ordinaire aux oiseaux, car elle est presque entièrement dénuée de plumes, et seulement recouverte, ainsi qu'une partie du cou, d'une peau bleuâtre, chargée de mamelons rouges dans la partie antérieure du cou, et de mamelons blanchâtres sur la partie postérieure de la tête, avec quelques petits poils noirs clair-semés entre les mamelons, et de petites plumes plus rares au haut du cou, et qui deviennent plus fréquentes dans la partie inférieure. De la base du bec descend sur le cou une espèce de barbillon charnu, rouge et flottant. Sur la base du bec supérieur s'élève une caroncule charnue de forme conique ; cette caroncule

n'a guère plus d'un pouce de hauteur dans son état de contraction ou de repos, c'est-à-dire lorsque le dindon, ne voyant autour de lui que des objets auxquels il est accoutumé, se promène tranquillement en prenant sa pâture : mais si quelque objet étranger se présente inopinément, cet oiseau, qui n'a rien dans son port ordinaire que d'humble et de simple, se rengorge tout à coup avec fierté ; sa tête et son cou se gonflent ; la caroncule conique se déploie, s'allonge, et descend deux ou trois pouces plus bas que le bec, qu'elle recouvre entièrement ; toutes ces parties charnues se colorent d'un rouge plus vif ; en même temps les plumes du cou et du dos se hérissent, et la queue se relève en éventail, tandis que les ailes s'abaissent en se déployant jusqu' à traîner par terre. Il fait ainsi la roue, et jette de temps en temps un cri perçant.

La mère mène les jeunes dindonneaux avec la même sollicitude que la poule mène ses poussins ; elle les réchauffe sous ses ailes avec la même affection, elle les défend avec le même courage. Il semble que sa tendresse pour ses petits rende sa vue plus perçante : elle découvre l'oiseau de proie à une distance prodigieuse, et lorsqu'il est encore invisible à tous les autres yeux. Dès qu'elle l'a aperçu, elle jette un cri d'effroi qui répand la consternation dans toute la couvée ; chaque dindonneau se réfugie dans les buissons ou se tapit dans l'herbe, et la mère les y retient en répétant le même cri d'effroi autant de temps que l'ennemi est à portée. Mais le voit-elle prendre son vol d'un autre côté, elle les en avertit aussitôt par un autre cri bien différent du premier, et qui est pour tous le signal de sortir du lieu où ils se sont cachés, et de se rassembler autour d'elle.

LA PINTADE.

Le plumage de la pintade, sans avoir des couleurs riches et éclatantes, est cependant très-distingué : c'est un fonds gris, bleuâtre, plus ou moins foncé, sur lequel sont semées assez régulièrement des taches blanches plus ou moins rondes, représentant assez bien des perles. C'est pourquoi quelques modernes ont donné à cet oiseau le nom de poule perlée. La pintade a les ailes courtes et la queue pendante, ce qui, joint à la disposition de ses plumes, la fait paraître bossue. La grosseur est à peu près celle de la poule commune, mais elle a la forme de la perdrix. Le cri de la pintade est

aigre et perçant. C'est un oiseau vif, inquiet, qui n'aime point à se tenir en place.

LE COQ DE BRUYÈRE.

Les coqs de bruyère ont un beau plumage noir lustré. Leurs sourcils couleur de feu représentent des espèces de flammes au-dessus de leurs yeux ; leur chair est délicate. Cet oiseau gratte la terre comme tous les frugivores ; il a le bec fort et tranchant, la langue pointue ; les pieds sont aussi très-forts et garnis de plumes par-devant. Le coq de bruyère vit de feuilles, de sommités des jeunes arbres et de plantes tendres.

LA GÉLINOTTE.

Les gélinottes ont les ailes courtes, et par conséquent le vol pesant ; ce n'est qu'avec beaucoup d'efforts et de bruit qu'elles prennent leur volée ; en récompense elles courent très-vite. Elles ont les sourcils rouges et les pieds garnis de plumes par devant ; leur chair est excellente. La chasse s'en fait en deux temps de l'année : au printemps et en automne. On les attire avec des appeaux qui imitent leur cri.

LE PAON.

Le paon est le roi des oiseaux pour la beauté. Il n'en est point sur qui la nature ait versé ses trésors avec plus de profusion : la taille grande, le port imposant, la démarche fière, la figure noble, les proportions du corps élégantes et sveltes, tout ce qui annonce un être de distinction lui a été donné. Une aigrette mobile et légère, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête et l'élève sans la charger. Son incomparable plumage semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre et frais des plus belles fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets pétillants des pierreries, tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel. Non-seulement la nature a réuni sur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel et de la terre pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence, elle les a même encore assorties, nuancées, fondues de son inimitable pinceau, et en a fait

un tableau unique, où elles tirent de leur mélange, avec des nuances plus sombres et de leurs oppositions entre elles, un nouveau lustre et des effets de lumière si sublimes, que notre art ne peut ni les imiter ni les décrire.

Tel paraît à nos yeux le plumage du paon lorsqu'il se promène paisible et seul dans un beau jour de printemps ; mais si les secrètes influences de la saison le tirent de son repos, alors toutes ses beautés se multiplient, ses yeux s'animent et prennent de l'expression, son aigrette s'agite sur sa tête et annonce l'émotion intérieure ; les longues plumes de sa queue déploient, en se relevant, leurs richesses éblouissantes : sa tête et son cou, se renversant noblement en arrière, se dessinent avec grâce sur ce fond radieux, où la lumière du soleil se joue en mille manières, se perd et se reproduit sans cesse et semble prendre un nouvel éclat plus doux et plus moelleux, de nouvelles couleurs plus variées et plus harmonieuses. Chaque mouvement de l'oiseau produit des milliers de nuances nouvelles, des gerbes de reflets ondoyants et fugitifs sans cesse remplacés par d'autres reflets et d'autres nuances toujours diverses et toujours admirables.

Ces plumes brillantes, qui surpassent en éclat les plus belles fleurs, se flétrissent aussi comme elles et tombent chaque année. Le paon, comme s'il sentait la honte de sa perte, craint de se faire voir dans cet état humiliant et cherche les retraites les plus sombres pour s'y cacher à tous les yeux, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps, lui rendant sa parure accoutumée, le ramène sur la scène pour y jouir des hommages dus à sa beauté.

Quoique naturalisé en Europe, le paon n'en est pas originaire ; ce sont les Indes orientales, c'est le climat qui produit le saphir, le rubis, la topaze qui doit être regardé comme son pays natal.

LE FAISAN.

Le faisan est de la grosseur du coq ordinaire, et peut en quelque sorte le disputer au paon pour la beauté ; il a le port aussi noble, la démarche aussi fière et le plumage presque aussi distingué ; mais il n'a pas, comme le paon, la faculté d'étaler son beau plumage, ni de relever les longues plumes de sa queue. En général, il paraît modelé sur des proportions moins légères et moins élégantes. Ce qu'il y a de plus remarquable dans sa physionomie, ce sont deux pièces de couleur écarlate, au milieu desquelles sont placés les

yeux, et deux bouquets de plumes d'un vert doré qui s'élèvent de chaque côté au-dessus des oreilles.

Les faisans se plaisent dans les bois en plaine. Pendant la nuit, ils se perchent au haut des arbres, ils y dorment la tête sous l'aile ; leur cri est entre celui du paon et celui de la pintade ; leur naturel est très-farouche.

l'Aubereche



LA PERDRIX.

La perdrix grise diffère à bien des égards de la perdrix rouge ; elle est d'un naturel plus doux. Les perdrix grises ont aussi l'instinct plus social entre elles ; car chaque famille vit toujours réunie en une seule bande, qu'on appelle volée ou compagnie, jusqu'à ce que, devenues grandes, elles se divisent pour s'unir plus étroitement deux à deux.

Ces oiseaux se plaisent dans les pays à blé, et surtout dans ceux où les terres sont bien cultivées, sans doute parce qu'elles y trouvent une nourriture plus abondante, soit en grains, soit en insectes. Elles aiment la pleine campagne et ne se réfugient dans les taillis et les vignes que

lorsqu'elles sont poursuivies par le chasseur ; mais jamais elles ne s'enfoncent dans les forêts.

Lorsque les perdrix sont une fois appariées, elles ne se quittent plus et vivent dans une union et une fidélité à toute épreuve. Elles font leur nid sans beaucoup de soins et d'apprêts, avec un peu d'herbe et un peu de paille. La femelle se charge seule de couvrir ; pendant ce temps, le mâle se tient ordinairement à portée du nid, attentif à sa femelle, et toujours prêt à l'accompagner lorsqu'elle se lève pour aller chercher de la nourriture. Au bout du temps marqué, lorsque la saison est favorable et que la couvée va bien, les petits percent leur coquille assez facilement, et courent au moment même qu'ils éclosent.

Le mâle partage avec la mère le soin d'élever les petits ; ils les mènent en commun, les appellent sans cesse, leur montrent la nourriture qui leur convient, et leur apprennent à se la procurer en grattant la terre avec leurs ongles. Il n'est pas rare de les trouver accroupis l'un auprès de l'autre, et couvrant de leurs ailes leurs poussins, dont les têtes sortent de tous côtés avec des yeux fort vifs. Dans ce cas, le père et la mère se déterminent difficilement à partir ; mais enfin si un chien s'empporte et qu'il les approche de trop près, c'est toujours le mâle qui part le premier, en poussant des cris ; il ne manque guère de se poser à trente ou quarante pas ; quelquefois même il fuit pesamment en traînant l'aile, comme pour attirer l'ennemi, par l'espérance d'une proie facile, et fuyant toujours assez pour n'être point pris, mais pas assez pour décourager le chasseur, il l'écarte de plus en plus de la couvée. D'autre côté, la femelle, qui part un instant après le mâle, s'éloigne beaucoup plus et toujours dans une autre direction. A peine s'est-elle abattue qu'elle revient sur-le-champ en courant le long des sillons, et s'approche de ses petits, qui se sont blottis, chacun de son côté, dans les herbes et dans les feuilles ; elle les rassemble promptement, et avant que le chien, qui s'est emporté après le mâle, ait eu le temps de revenir, elle les a déjà emmenés fort loin, sans que le chasseur ait entendu le moindre bruit.

La première nourriture des perdreaux sont les œufs de fourmis, les petits insectes qu'ils trouvent sur la terre et les herbes. C'est en se rappelant qu'ils se réunissent. Le mâle se distingue de la femelle par un éperon obtus qu'il a à chaque pied, et par une marque noire, en forme de fer à cheval, qu'il a sous le ventre, et que la femelle n'a pas.

Les perdrix rouges se tiennent sur les montagnes qui produisent beaucoup de bruyère et de broussailles. Pendant l'hiver, elles se recèlent

sous des abris de rochers bien exposés, et se répandent peu ; le reste de l'année elles se tiennent dans les broussailles, s'y font chercher longtemps par les chasseurs, et partent difficilement. Elles vivent de grains, d'herbes, de limaces, de chenilles, d'oeufs de fourmis et d'autres insectes. Elles volent pesamment et avec effort ; on peut les reconnaître sans les voir au bruit qu'elles font avec leurs ailes en prenant leur volée. Leur instinct est de plonger dans les précipices lorsqu'on les surprend sur les montagnes, et de regagner le sommet lorsqu'on va à la remise. Dans les plaines, elles filent droit et avec roideur ; lorsqu'elles sont suivies de près et poussées vivement, elles se réfugient dans les bois. Quoique nées, quoique élevées ensemble, les perdrix rouges se tiennent plus éloignées les unes des autres ; elles ne partent point ensemble, ne vont pas toutes du même côté et ne se rappellent pas ensuite avec le même empressement.

Par suite de leur naturel sauvage, les perdrix que l'on tâche de multiplier dans les parcs, et que l'on élève à peu près comme les faisans, sont encore plus difficiles à élever et exigent beaucoup de soins.

LA CAILLE.

Les perdrix et les cailles ont beaucoup de rapport entre elles : les unes et les autres sont des oiseaux à ailes et à queue courtes, et courant fort vite, à bec de gallinacés, à plumage gris moucheté de brun et quelquefois tout blanc ; du reste, se nourrissant, construisant leur nid, couvant leurs œufs, menant leurs petits à peu près de la même manière mais, quelque nombreux que soient ces rapports, ils se trouvent balancés par un nombre presque égal de dissemblances. Les cailles sont constamment plus petites que les perdrix.

L'inclination de voyager et de changer de climat dans certaines saisons de l'année est l'une des affections les plus fortes de l'instinct des cailles. On en voit des troupes nombreuses traverser les mers et aborder dans le même pays.

OISEAUX D'UN VOL RAPIDE

LE PIGEON.

Il était aisé de rendre domestique des oiseaux pesants, tels que les coqs, les dindons et les paons, mais ceux qui sont légers et dont le vol est rapide demandaient plus d'art pour être subjugués. Il faut des tours, des bâtiments élevés, faits exprès, bien enduits au dehors, et garnis en dedans de nombreuses cellules, pour attirer, retenir et loger les pigeons. Ce sont des captifs volontaires, des hôtes fugitifs qui ne se tiennent dans le logement qu'on leur offre qu'autant qu'ils s'y plaisent, autant qu'ils y trouvent la nourriture abondante, le gîte agréable, et toutes les commodités et toutes les aisances nécessaires à la vie. Il y en a même qui préfèrent constamment les trous poudreux des vieilles murailles aux plus commodes colombiers.

Après le pigeon de nos colombiers, qui n'est qu'à demi domestique, se présentent les pigeons de volière, qui le sont entièrement, et dont nous avons prodigieusement favorisé la propagation des variétés, les mélanges et la multiplication des races.

On donne le nom de bisets ou de fuyards à tous les pigeons qui vont prendre leur vie à la campagne et qu'on met dans de grands colombiers. Ceux qu'on appelle pigeons domestiques ne se tiennent que dans de petits colombiers ou volières. Il y a les pigeons culbutants et les pigeons tournants ; les pigeons appelés grosses-gorges, les pigeons pattus, les pigeons-paons qui élèvent et étalent leur large queue comme le dindon ou le paon, le pigeon-cravate ou à gorge frisée, et beaucoup d'autres. Tous ont de certaines qualités qui leur sont communes : l'amour de la société, l'attachement à leurs semblables, la douceur des mœurs, la fidélité réciproque, la propreté, le soin de soi-même, qui suppose l'envie de plaire ; l'art de se donner des grâces, qui le suppose encore plus, les caresses tendres, les mouvements doux ; le mâle aimant assez pour les partager et même se charger des soins maternels.

LE RAMIER.

Comme cet oiseau est beaucoup plus gros que le uyard, on pourrait croire que nos grands pigeons de volière et particulièrement les gros pattus viennent originairement des ramiers. Les ramiers arrivent dans nos provinces au printemps et partent en automne. Il reste des ramiers pendant l'hiver dans la plupart de nos provinces. Ils perchent comme les bisets ;

mais ils n'établissent pas comme eux leurs nids dans des trous d'arbres, ils les placent à leur sommet et les construisent assez légèrement avec des bûchettes. Ils ont un roucoulement plus fort que celui des pigeons. Ils se nourrissent de fruits sauvages, de glands, de fâines, de fraises et de grains de toute espèce. Leur chair est excellente.

LA TOURTERELLE.

La tourterelle aime, peut-être plus qu'aucun autre oiseau, la fraîcheur en été et la chaleur en hiver ; elle arrive dans notre climat fort tard au printemps, et le quitte dès la fin du mois d'août. Toutes les tourterelles se réunissent en troupes, arrivent, partent et voyagent ensemble ; elles ne séjournent ici que quatre ou cinq mois ; pendant ce temps, elles élèvent leurs petits au point de pouvoir les emmener avec elles. Ce sont les bois les plus sombres et les plus frais qu'elles préfèrent pour s'y établir. Il y a deux variétés de tourterelles : la première est la tourterelle commune, la seconde s'appelle tourterelle à collier, parce qu'elle porte sur le cou une sorte de collier noir. En général, on peut dire que les pigeons, les ramiers et les tourterelles se ressemblent encore plus par l'instinct et les habitudes naturelles que par la figure. Ils mangent et boivent de même sans relever la tête. Dans tous, la voix est plutôt un gros murmure ou un gémissement plaintif, qu'un chant articulé.

LE CORBEAU.

Le corbeau a été fameux dans tous les temps ; mais sa réputation est encore plus mauvaise qu'elle n'est étendue. On l'a toujours regardé comme le dernier des oiseaux de proie. Les voiries infectes, les charognes pourries sont, dit-on, le fond de sa nourriture ; s'il s'assouvit d'une chair vivante, c'est celle des animaux faibles ou utiles.

Le plumage du corbeau est lugubre, son cri plus lugubre encore ; partout on le met au nombre des oiseaux sinistres, qui n'ont le pressentiment de l'avenir que pour annoncer des malheurs. Les corbeaux, lorsqu'ils se posent à terre, marchent et ne sautent point. Ils ont comme les oiseaux de proie les ailes longues et fortes et le vol très-élevé.

LA CORNEILLE.

Quoique la corneille diffère à beaucoup d'égards du grand corbeau, surtout par la grosseur, il faut avouer cependant qu'elle a beaucoup de rapports avec lui. Les corneilles passent l'été dans les grandes forêts, d'où elles ne sortent de temps en temps que pour chercher leur subsistance et celle de leur couvée. Elles se dispersent tous les matins, et la nuit se retirent sur les grands arbres qu'elles paraissent avoir adoptés, et qui sont des espèces de rendez-vous, des points de ralliement.

LA PIE.

La pie a le bec, les pieds, les yeux et la forme totale des corneilles, mais elle a la queue plus longue et du blanc dans son plumage. Elle vit comme elles de toutes sortes de fruits, allant sur les charognes, faisant sa proie des œufs et des petits des oiseaux faibles.

La pie s'accoutume aisément à la vue de l'homme ; elle devient bientôt familière dans la maison et finit par se rendre la maîtresse en imposant même aux chats.

La pie jase et apprend à contrefaire la voix des autres animaux et la parole de l'homme. Margot est le nom qu'on a coutume de lui donner, parce que c'est celui qu'elle prononce le plus volontiers ou le plus facilement. Elle fait son nid au haut des plus grands arbres, ou du moins sur de hauts buissons et n'oublie rien pour le rendre solide et sûr ; elle le fortifie extérieurement avec des bûchettes flexibles et du mortier de terre gâchée, et elle le recouvre en entier d'une enveloppe à claire-voie, d'une espèce d'abatis de petites branches épineuses et bien entrelacées ; elle n'y laisse d'ouverture que dans le côté le mieux défendu, le moins accessible, et seulement ce qu'il en faut pour qu'elle puisse entrer et sortir. Sa prévoyance industrielle ne se borne pas à la sûreté, elle s'étend encore à la commodité, car elle garnit le fond du nid d'une espèce de matelas, pour que ses petits soient plus mollement et plus chaudement.

LE GEAI.

Le geai a les ailes émaillées de différentes nuances de bleu ; il a sur le front un toupet de petites plumes noires, bleues et blanches. En général, toutes ses plumes sont singulièrement douces et soyeuses au toucher, et il sait, en relevant celles de sa tête, se faire une huppe qu'il rabaisse à son gré. Le mâle se distingue de la femelle par la grosseur de la tête et par la vivacité des couleurs.

Les geais sont fort pétulants de leur nature ; ils ont les sensations vives, les mouvements brusques. Leur cri ordinaire est très-désagréable, et ils le font entendre souvent ; s'ils aperçoivent dans le bois quelque animal de rapine, ils jettent un certain cri très-perçant, comme pour s'appeler les uns les autres, et on les voit en peu de temps rassemblés en force, se croyant en état d'imposer par le nombre, ou du moins par le bruit. Les geais nichent dans les bois, et loin des lieux habités.

L'OISEAU DE PARADIS.

L'oiseau de paradis est très-léger, et il a une quantité considérable de plumes ; car outre celles qu'ont ordinairement les oiseaux, il en a beaucoup d'autres et de très-longues, qui prennent naissance de chaque côté dans les flancs entre l'aile et la cuisse, et qui, se prolongeant bien au delà de la queue véritable, et se confondant avec elle, lui font une espèce de fausse queue. Ces plumes sont très-légères en elles-mêmes, et forment, par leur réunion, un tout encore plus léger.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans l'oiseau de paradis, ce sont les deux longs filets qui naissent au-dessus de la queue véritable, et qui s'étendent plus d'un pied au delà de la fausse queue formée par les plumes subalaires. La tête et la gorge sont couvertes d'une espèce de velours formé par de petites plumes droites, courtes, fermes et serrées ; toutes ces plumes sont de diverses couleurs, et ces couleurs sont changeantes et donnent différents reflets. Ce bel oiseau n'est pas fort répandu, on ne le trouve guère que dans l'Asie.

L'ÉTOURNEAU.

Il est peu d'oiseaux aussi généralement connus que celui-ci, surtout dans nos climats tempérés ; car, outre qu'il passe toute l'année dans le canton qui

l'a vu naître, sans jamais voyager au loin, la facilité qu'on trouve à le priver et à lui donner une sorte d'éducation fait qu'on en nourrit beaucoup en cage, et qu'on est dans le cas de les voir souvent et de fort près : en sorte qu'on a des occasions sans nombre d'observer leurs habitudes et d'étudier leurs mœurs.

Les merles sont de tous les oiseaux ceux avec qui l'étourneau a le plus de rapport. Les étourneaux se rassemblent en troupes très-nombreuses. C'est surtout le soir que les étourneaux se réunissent comme pour se mettre en force et se garantir des dangers de la nuit : ils la passent ordinairement tout entière, ainsi rassemblés, dans les roseaux où ils se jettent vers la fin du jour avec grand fracas. Ils jasant beaucoup le soir et le matin avant de se séparer. Ils suivent volontiers les bœufs et autre gros bétail paissant dans les prairies, attirés par les insectes qui voltigent autour d'eux et par ceux qui fourmillent dans leur fiente.

LE LORIOT.

Le loriot est un oiseau très-peu sédentaire, qui change continuellement de contrée, et semble ne s'arrêter dans les nôtres que pour accomplir la loi imposée par la nature à tous les êtres vivants, de transmettre à une génération nouvelle l'existence qu'ils ont reçue d'une génération précédente. Les loriots font leur nid sur des arbres élevés et le façonnent avec une singulière industrie, l'attachant à la bifurcation d'une petite branche avec de longs brins de chanvre, tapissant l'intérieur de mousse, de lichen et le rendant doux et moelleux. On a vu le père et la mère s'élancer courageusement sur ceux qui leur enlevaient leur couvée, et, ce qui est encore plus rare, on a vu la mère, prise avec le nid, continuer de couvrir en cage, et mourir sur ses œufs.

LES GRIVES.

La famille des grives a beaucoup de rapports avec celle des merles, mais pas assez néanmoins pour qu'on doive les confondre toutes deux sous une même dénomination. On a appelé grives, ceux de ces oiseaux dont le plumage est grivelé, on appelle merles ceux dont le plumage est uniforme. Il y a plusieurs espèces de grives vivant dans notre climat.

Les grives sont des oiseaux tristes, mélancoliques, et, comme c'est l'ordinaire, d'autant plus amoureux de leur liberté. L'inégalité d'un vol oblique et tortueux est presque le seul moyen qu'ils aient pour échapper au plomb du chasseur et à la serre de l'oiseau carnassier ; s'ils peuvent gagner un arbre touffu, ils s'y tiennent immobiles de peur, et on ne les fait partir que difficilement. Lorsque les grives paraissent en Europe vers le commencement de l'automne, elles viennent des climats septentrionaux.

La grive ordinaire de notre contrée arrive généralement chaque année à peu près au] temps des vendanges, et semble être attirée par la maturité des raisins. Lors de la migration, la troupe perd toujours quelques traîneurs qui ne peuvent suivre et qui s'arrêtent dans les forêts qui se trouvent sur leur passage. C'est par cette raison qu'il reste toujours quelques grives dans nos bois, où elles font leur nid sur les pommiers et les poiriers sauvages et même dans les buissons.

LE MERLE.

Le merle est encore plus noir que le corbeau ; il est d'un noir plus décidé, plus pur, moins altéré par des reflets. Excepté le bec, le tour des yeux, le talon et la plante du pied, qu'il a plus ou moins jaunes, il est noir partout et dans tous les aspects. La femelle, au contraire, n'a point de noir décidé dans tout son plumage, mais différentes nuances de brun mêlées de roux et de gris ; son bec ne jaunit que rarement ; elle ne chante pas non plus comme le mâle. Les merles ne se tiennent pas loin des lieux habités, et nous les apprivoisons aisément. Au reste, ils passent communément pour être très-fins, parce qu'ayant la vue perçante, ils découvrent les chasseurs de fort loin et se laissent approcher difficilement.

LE MOINEAU.

On en élève à part à cause de leur chant, non pas de leur chant naturel, mais à cause de la facilité qu'ils ont de le perfectionner, de retenir quelques airs, d'imiter différents bruits et différents sons d'instruments.

Il y a de nombreuses variétés de moineaux. Dans quelque contrée que le moineau habite, on ne le trouve jamais dans les lieux déserts, ni même dans ceux qui sont éloignés du séjour de l'homme. Les moineaux sont comme les

rats, attachés à nos habitations ; ils ne se plaisent ni dans les bois ni dans les vastes campagnes ; on a même remarqué qu'il y en a plus dans les villes que dans les villages, et qu'on n'en voit point dans les hameaux et dans les fermes qui sont au milieu des forêts. Ils suivent la société pour vivre à ses dépens. Comme ils sont paresseux et gourmands, c'est sur des provisions toutes faites, c'est-à-dire sur le bien d'autrui, qu'ils prennent leur subsistance. Nos granges, nos greniers, nos basses-cours, nos colombiers, tous les lieux, en un mot, où nous rassemblons ou distribuons des grains, sont les lieux qu'ils fréquentent de préférence ; et comme ils sont aussi voraces que nombreux, ils ne laissent pas de faire plus de tort que leur espèce ne vaut ; car leur plume ne sert à rien, leur voix blesse l'oreille, leur familiarité est incommode, leur pétulance grossière est à charge. Ce sont de ces gens que l'on trouve partout et dont on n'a que faire. Et ce qui les rendra éternellement incommodes, c'est non-seulement leur trop nombreuse multiplication, mais encore leur défiance, leur finesse, leurs ruses et leur opiniâtreté à ne pas désespérer les lieux qui leur conviennent. Ils sont fins, peu craintifs, difficiles à tromper ; ils reconnaissent aisément les pièges qu'on leur tend : ils impatientent ceux qui veulent se donner la peine de les prendre.

Leur nid est composé de foin au dehors et de plumes au dedans. Si vous le détruisez, en vingt-quatre heures ils en font un autre. Il faut à peu près vingt livres de blé par an pour nourrir un couple de moineaux. Que l'on juge par leur nombre de la déprédation que ces oiseaux font. Ils suivent le laboureur dans le temps des semailles, les moissonneurs pendant le temps de la récolte, les batteurs dans les granges, la fermière lorsqu'elle jette le grain à ses volailles. Ces oiseaux nichent ordinairement sous les tuiles, dans les chéneaux, dans les trous de muraille, ou dans les pots qu'on leur offre. Néanmoins, il y en a quelques-uns qui font leur nid dans les arbres.

LE SERIN.

Si le rossignol est le chanteur des bois, le serin est le musicien de la chambre ; le premier tient tout de la nature ; le second participe à nos arts. Avec moins de force d'organe, moins d'étendue dans la voix, moins de variété dans les sons, le serin a plus d'oreille, plus de facilité d'imitation, plus de mémoire.. Il est plus sociable, plus doux, plus familier ; il est

capable de reconnaissance et même d'attachement ; ses caresses sont aimables, ses petits dépités innocents, et sa colère ne blesse ni n'offense. Ses habitudes naturelles le rapprochent encore de nous ; il se nourrit de grains comme nos autres oiseaux domestiques. On l'élève avec plaisir, parce qu'on l'instruit avec succès ; il quitte la mélodie de son chant naturel pour se prêter à l'harmonie de nos voix et de nos instruments ; il applaudit, il accompagne et nous rend au delà de ce qu'on peut lui donner.

Le serin chante en tout temps ; il nous récrée dans les jours les plus sombres, il contribue même à notre bonheur, car il fait l'amusement de toutes les jeunes personnes, les délices des recluses. C'est dans le climat heureux des Hespérides que cet oiseau charmant semble avoir pris naissance. La couleur des serins varie suivant les différentes températures ; elle varie par la diversité des aliments, et surtout par les assortiments des différentes races.

LA LINOTTE.

Il est peu d'oiseaux aussi communs que la linotte ; mais il en est peut-être encore moins qui réunissent autant de qualités : ramage agréable, couleurs distinguées, naturel docile et susceptible d'attachement ; tout lui a été donné, tout ce qui peut attirer l'attention de l'homme et contribuer à ses plaisirs. Il était difficile, avec cela, que cet oiseau conservât sa liberté ; mais il était encore plus difficile, qu'au sein de la servitude où nous l'avons réduit, il conservât ses avantages naturels dans toute leur pureté. En effet, la belle couleur rouge dont la nature a décoré sa tête et sa poitrine, et qui, dans l'état de liberté, brille d'un éclat durable, s'efface par degrés et s'éteint bientôt dans nos cages et nos volières.

La linotte fait souvent son nid dans les vignes : quelquefois elle le pose à terre ; mais plus fréquemment elle l'attache entre deux perches ou au cep même ; elle le fait aussi sur les genévriers, les groseilliers, les noisetiers, dans les jeunes taillis. Le chant de la linotte s'annonce par une espèce de prélude ; les femelles ne chantent ni n'apprennent à chanter.

On nourrit les linottes avec la graine de lin, on y ajoute le chènevis, le millet, les graines de rave, de chou, de pavot, de plantain, de poirée, de temps en temps du massepain, du mouron, quelques épis de blé, tout cela varié avec intelligence.

LE PINSON.

Cet oiseau a beaucoup de force dans le bec ; il sait très-bien s'en servir pour se faire craindre des autres petits oiseaux. Les pinsons ne s'en vont pas tous en automne ; il y en a un assez bon nombre qui restent l'hiver avec nous. Le pinson est un oiseau très-vif, on le voit toujours en mouvement ; et cela, joint à la gaieté de son chant, a donné lieu sans doute à la façon de parler proverbiale : Gai comme un pinson. Il commence à chanter de fort bonne heure, au printemps, et plusieurs jours avant le rossignol ; il finit vers le solstice d'été. On distingue dans son chant un prélude, un roulement, une finale. Quelques personnes trouvent son ramage trop fort, trop mordant ; mais il n'est trop fort que parce que nous l'entendons de trop près : la nature a fait les pinsons pour être les chantres des bois ; allons donc dans les bois pour juger leur chant, et surtout pour en jouir.

Ces oiseaux font un nid bien rond et solidement tissu. Ils posent ce nid sur les arbres ou les arbustes les plus touffus ; ils le font quelquefois jusque dans nos jardins, sur les arbres fruitiers ; mais ils le cachent avec tant de soin, que souvent on a de la peine à l'apercevoir, quoiqu'on en soit fort près. Les pères et les mères nourrissent leurs petits de chenilles et d'insectes ; ils en mangent eux-mêmes : mais ils vivent plus communément de petites graines.

LE PINSON D'ARDENNES.

Les pinsons d'Ardennes ne nichent point dans nos pays ; ils y passent d'année à autre, en très-grandes troupes. Le temps de leur passage est l'automne et l'hiver : souvent ils s'en retournent au bout de huit ou dix jours ; quelquefois ils restent jusqu'au printemps. Pendant leur séjour, ils vont avec les pinsons ordinaires, et se retirent comme eux dans les feuillages.

La chair des pinsons d'Ardennes, quoique un peu amère, est fort bonne à manger. Leur plumage est plus varié, plus agréable, plus velouté que le plumage du pinson ordinaire. Mais il s'en faut beaucoup qu'ils chantent aussi bien.

LE CHARDONNET.

Beauté du plumage, douceur de la voix, finesse de l'instinct, adresse singulière, docilité à l'épreuve, ce charmant petit oiseau réunit tout, et il ne lui manque que d'être rare et de venir d'un pays éloigné pour être estimé ce qu'il vaut.

Le rouge cramoisi, le noir velouté, le blanc, le jaune doré, sont les principales couleurs qu'on voit briller sur son plumage, et le mélange bien entendu de teintes plus douces ou plus sombres leur donne encore plus d'éclat ; tous les yeux en ont été frappés également, et plusieurs des noms qu'il porte en différentes langues sont relatifs à ces belles couleurs.

Les mâles ont un ramage très-agréable et très-connu : ils commencent à le faire entendre vers les premiers jours du mois de mars, et ils continuent pendant la belle saison ; ils le conservent même l'hiver, quand ils sont dans un endroit où ils ont la température du printemps. Les chardonnerets sont, avec les pinsons, ceux qui savent le mieux construire leur nid, en rendre le tissu plus solide, lui donner une forme plus arrondie et plus élégante. Les matériaux qu'ils y emploient sont, pour le dehors, la mousse fine, les lichens, les joncs, les petites racines, la bourre des chardons, tout cela entrelacé avec beaucoup d'art ; et, pour l'intérieur, l'herbe sèche, le crin, la laine et le duvet.

L'automne, les chardonnerets commencent à se rassembler : on en prend beaucoup en cette saison parmi les oiseaux de passage.

L'ORTOLAN.

La délicatesse de la chair des ortolans, ou plutôt de leur graisse, a contribué à leur célébrité plus que la beauté de leur ramage ; cependant, lorsqu'on les tient en cage, ils chantent au printemps. Ces oiseaux ne sont pas toujours gras quand on les prend : pour les engraisser, on les met dans une chambre parfaitement obscure ; on l'éclairé avec des lanternes entretenues sans interruption ; on les laisse courir dans cette chambre, où l'on a soin de répandre une quantité suffisante d'avoine et de millet. Avec ce régime, ils engraisseraient extraordinairement et finiraient par en mourir, si l'on ne prévenait cet accident en les tuant à propos. Lorsque le moment a été bien choisi, ce sont de petits pelotons de graisse, et d'une graisse délicate, appétissante, exquise ; mais elle pèche par son abondance même,

et l'on ne peut en manger beaucoup. La nature, toujours sage, semble avoir mis le dégoût à côté de l'excès.

LE BOUVREUIL.

La nature a bien traité cet oiseau, car elle lui a donné un beau plumage et une belle voix. Lorsque l'homme daigne se charger de son éducation, lorsqu'il veut bien lui donner des leçons de goût, lui faire entendre avec méthode des sons plus beaux, plus moelleux, mieux filés, l'oiseau docile non-seulement les imite avec justesse, mais quelquefois les perfectionne et surpasse son maître, sans oublier pour cela son ramage naturel. Il apprend aussi à parler sans beaucoup de peine, et à donner à ses petites phrases un accent pénétrant, une expression intéressante. Au reste, le bouvreuil est très-capable d'attachement personnel, et même d'un attachement très-fort et très-durable.

Les bouvreuils passent la belle saison dans les bois ou sur les montagnes ; ils y font leur nid sur les buissons. Le nid est de mousse en dehors, et de matières plus mollettes en dedans.

LES FOURMILIERS.

Dans les terres basses, humides du continent de l'Amérique méridionale, les reptiles et les insectes semblent dominer par le nombre sur toutes les autres espèces vivantes. Il y a, dans la Guyane et au Brésil, des fourmis en si grand nombre, qu'il faut se figurer des aires de quelques toises de largeur sur plusieurs pieds de hauteur ; et des monceaux immenses, accumulés par les fourmis, sont aussi remplis, aussi peuplés que nos petites fourmilières.

Les fourmiliers sont des oiseaux de la Guyane qui ne ressemblent à aucun de ceux de l'Europe, et qui se nourrissent principalement de fourmis. L'on distingue plusieurs espèces dans ces oiseaux mangeurs de fourmis, et, quoique différentes entre elles, on les trouve assez souvent réunies.

LES GOBE-MOUCHES.

Au-dessous du dernier ordre de la grande classe des oiseaux carnassiers, la nature a établi un petit genre d'oiseaux chasseurs plus innocents et plus utiles, et qu'elle a rendus très-nombreux, ce sont tous ces oiseaux qui ne vivent pas de chair, mais qui se nourrissent de mouches, de moucherons et d'autres insectes volants, sans toucher ni aux fruits ni aux graines. On les a nommés gobe-mouches, moucherolles et tyrans. C'est un des genres d'oiseaux les plus nombreux en espèces. Des rapports de ressemblance et des formes communes caractérisent toutes ces espèces.

L'ALOUETTE.

Les Grecs connaissaient, comme nous, deux espèces d'alouettes : l'une qui avait une huppe sur la tête, l'autre qui n'en avait point.

Lorsque l'alouette est libre, elle commence à chanter dès les premiers jours du printemps ; elle continue pendant toute la belle saison : le matin et le soir sont les temps de la journée où elle se fait le plus entendre, et le milieu du jour celui où on l'entend le moins. Elle est du petit nombre des oiseaux qui chantent en volant : plus elle s'élève, plus elle force la voix, et souvent elle la force à un tel point, que, quoiqu'elle se soutienne au haut des airs et à perte de vue, on l'entend encore distinctement. La nourriture la plus ordinaire des jeunes alouettes sont les vers, les chenilles, les œufs de fourmis et même de sauterelles.

LE ROSSIGNOL.

Il n'est point d'homme bien organisé à qui ce nom ne rappelle quelqu'une de ces belles nuits de printemps ou le ciel étant serein, l'air calme, toute la nature en silence, et pour ainsi dire attentive, il a écouté avec ravissement le ramage de ce chanfre des forêts. Le rossignol charme toujours, et ne se répète jamais, du moins jamais servilement. S'il redit quelque passage, ce passage est embelli par de nouveaux agréments.

Se prépare-t-il à chanter l'hymne de la nature, il commence par un prélude timide, par des tons faibles, presque indécis, comme s'il voulait essayer son instrument et intéresser ceux qui l'écoutent : mais ensuite, prenant de l'assurance, il s'anime par degrés, s'échauffe et bientôt déploie dans leur plénitude toutes les ressources de son incomparable organe :

coups de gosier éclatants ; batteries vives et légères ; fusées de chant, où la netteté est égale à la volubilité ; murmure intérieur et sourd qui n'est point appréciable à l'oreille, mais très-propre à augmenter l'éclat des tons appréciables ; roulades précipitées, brillantes et rapides, articulées avec force et même avec une dureté de bon goût : accents plaintifs, cadencés avec mollesse : sons filés sans art, mais enflés avec âme ; sons enchanteurs et pénétrants ; vrais soupirs de volupté, qui semblent sortir du cœur et qui causent à tout ce qui est sensible une émotion si douce, une langueur si touchante.

Les différentes phases du chant du rossignol sont entremêlées de silence, de ces silences qui, dans tout genre de mélodie, concourent si puissamment aux grands effets : on jouit des beaux sons que l'on vient d'entendre, et qui retentissent encore dans l'oreille, on en jouit mieux, parce que la jouissance est plus intime, plus recueillie, et n'est point troublée par des sensations nouvelles. Bientôt on attend, on désire une autre reprise ; on espère que ce sera celle qui plaît : si on est trompé, la beauté du morceau que l'on entend ne permet pas de regretter celui qui n'est que différé, et l'on conserve l'intérêt de l'espérance pour les reprises qui suivront. Passé le mois de juin, le rossignol ne chante plus.

LA FAUVETTE.

Le triste hiver, saison de mort, est le temps du sommeil ou plutôt de la torpeur de la nature : les insectes sans vie, les reptiles sans mouvement, les végétaux sans verdure et sans accroissement, tous les habitants de l'air détruits ou relégués, ceux des eaux renfermés dans des prisons de glace, et la plupart des animaux terrestres confinés dans les cavernes, les antres, les terriers ; tout nous présente les images de la langueur et de la dépopulation. Mais le retour des oiseaux au printemps est le premier signal et la douce annonce du réveil de la nature vivante ; et les feuillages renaissants, et les bocages revêtus de leur nouvelle parure, sembleraient moins frais et moins touchants sans les nouveaux hôtes qui viennent les animer.

De ces hôtes des bois, les fauvettes sont les plus nombreuses comme les plus aimables : vives, agiles, légères et sans cesse dans l'agitation, tous leurs mouvements ont un air d'allégresse ; tous leurs accents, le ton de la joie. Ces jolis oiseaux arrivent au moment où les arbres développent leurs

feuilles, et commencent à laisser épanouir leurs fleurs. Ils se dispersent dans toute l'étendue de nos campagnes. Les uns viennent habiter nos jardins, d'autres préfèrent les avenues et les bosquets. Plusieurs espèces s'enfoncent dans les grands bois, et quelques-unes se cachent au milieu des roseaux. Ainsi, les fauvettes remplissent tous les lieux de la terre, et les animent par les mouvements et les accents de leur tendre gaieté.

La nature, en donnant aux fauvettes tant de qualités aimables, a oublié de parer leur plumage. Il est obscur et terne. Le nid est composé d'herbes sèches, de brins de chanvre et d'un peu de crin en dedans. Presque toutes les fauvettes partent en même temps au milieu de l'automne, lorsque les premiers froids viennent détruire les insectes et flétrir les petits fruits dont elles vivent.

LE ROUGE-GORGE.

Ce petit oiseau passe tout l'été dans nos bois, et ne vient à l'entour des habitations qu'à son départ en automne et à son retour au printemps ; mais dans le dernier passage, il ne fait que paraître, et il se hâte d'entrer dans les forêts, pour y retrouver, sous le feuillage qui vient de naître, sa chère solitude. Il place son nid près de terre, sur les racines des jeunes arbres, ou sur des herbes assez fortes pour le soutenir. Il le construit de mousse entremêlée de crin et de feuilles de chêne, avec un lit de plume au dedans.

LA LAVANDIÈRE.

La grande queue de la lavandière semble agrandir son corps, l'oiseau l'épanouit et l'étalé en volant ; il s'appuie sur cette longue et large rame qui lui sert pour se balancer, pour pirouetter, s'élancer, rebrousser et se jouer dans le vague de l'air. Lorsqu'il est posé, il donne incessamment à cette même queue un balancement assez vif de bas en haut par reprises de cinq ou six secousses.

Ces oiseaux courent légèrement à petits pas, très-prestes, sur la grève des rivages ; ils entrent même, au moyen de leurs longues jambes, à la profondeur de quelques lignes dans l'eau : mais plus souvent on les voit voltiger sur les écluses des moulins, et se poser sur les pierres ; ils y viennent, pour ainsi dire, battre la lessive avec les laveuses, tournant tout le

jour à l'entour de ces femmes, s'en approchant familièrement, recueillant les miettes que parfois elles leur jettent, et semblant imiter, du battement de leur queue, celui qu'elles font pour battre leur linge, habitude qui a fait donner à cet oiseau le nom de lavandière.

Le blanc et le noir, jetés par masses et par grandes taches, partagent le plumage de la lavandière : le ventre est blanc et noir, la queue blanche et noire. Les plumes des ailes sont noirâtres et bordées de gris blanc.

LES BERGERONNETTES OU BERGERETTES.

L'espèce d'affection que les bergeronnettes marquent pour les troupeaux ; leur habitude à les suivre dans la prairie ; leur manière de voltiger, de se promener au milieu du bétail paissant, de s'y mêler sans crainte, leur air de familiarité avec le berger, qu'elles précèdent, qu'elles accompagnent sans défiance et sans danger, qu'elles avertissent même du loup ou de l'oiseau de proie, leur ont fait donner un nom approprié, pour ainsi dire, à cette vie pastorale.

Compagne d'hommes innocents et paisibles, la bergeronnette semble avoir pour notre espèce ce penchant qui rapprocherait de nous la plupart des animaux, s'ils n'étaient repoussés par notre barbarie, et écartés par la crainte de devenir nos victimes. Dans la bergeronnette, l'affection est plus forte que la peur ; il n'est point d'oiseau libre dans les champs qui se montre aussi privé, qui fuie moins et moins loin, qui soit aussi confiant, qui se laisse approcher de plus près, qui revienne plus tôt à portée des armes du chasseur, qu'elle n'a pas l'air de redouter, puisqu'elle ne sait pas même fuir. Les mouches sont sa pâture pendant la belle saison. La bergeronnette jaune est la plus constamment sédentaire ; la grise est moins commune dans la mauvaise saison.

LE ROITELET.

Le roitelet est l'oiseau le plus petit de tous. Il est si petit, qu'il passe à travers les mailles des filets ordinaires, qu'il s'échappe facilement de toutes les cages ; il ne faut, pour le laisser passer, qu'une issue presque invisible. Lorsqu'il vient dans nos jardins, il se glisse subtilement dans les charmilles,

et on le perd bientôt de vue, la plus petite feuille suffisant à le cacher. Son cri est aigu et perçant.

Les plus petits insectes font la nourriture ordinaire des roitelets. Ces petits oiseaux se plaisent sur les chênes, les ormes, les sapins, dans les buissons. Ils ont beaucoup d'activité et d'agilité ; ils sont dans un mouvement presque continu, voltigeant sans cesse de branche en branche, grimpant sur les arbres, se tenant indifféremment dans toutes les situations et souvent les pieds en haut, furetant dans toutes les gerçures de l'écorce, en tirant le petit gibier qui leur convient, ou le guettant à sa sortie.

LES MÉSANGES.

Tous les oiseaux de cette famille sont faibles en apparence, parce qu'ils sont très-petits ; mais ils sont vifs, agissants, courageux : on les voit sans cesse en mouvement, sans cesse ils voltigent d'arbre en arbre, sautent de branche en branche, grimpent sur l'écorce ; ils gravissent contre les murailles ; ils s'accrochent, se suspendent de toutes les manières, souvent même la tête en bas. La plupart des mésanges d'Europe se trouvent dans nos climats en toute saison.

L'OISEAU - OUCHE.

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme, et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres, les métaux polis par notre art, ne sont pas comparables à ce bijou de la nature ; elle l'a placé, dans l'ordre des oiseaux, au-dernier degré de l'échelle de grandeur ; son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche. Elle l'a comblé de tous les dons qu'elle ne fait que partager aux autres oiseaux : légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze, brillent sur ses habits ; il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants : il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs ; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat ; il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent. C'est dans les contrées les plus chaudes du nouveau monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches.

LE COLIBRI.

La nature, en prodiguant tant de beautés à l'oiseau-mouche, n'a pas oublié le colibri, son voisin et son proche parent ; elle l'a produit dans le même climat, et formé sur le même modèle. Aussi brillant, aussi léger que l'oiseau-mouche, et vivant comme lui sur les fleurs, le colibri est paré de même de tout ce que les plus riches couleurs ont d'éclatant, de moelleux, de suave ; et ce que nous avons dit de la beauté de l'oiseau-mouche, de sa vivacité, de son vol bourdonnant et rapide, de sa constance à visiter les fleurs, doit s'appliquer également au colibri. Un même instinct anime ces deux charmants oiseaux ; et, comme ils se ressemblent presque en tout, souvent on les a confondus sous un même nom.

LE PERROQUET.

Les animaux que l'homme a le plus admirés sont ceux qui lui ont paru participer à sa nature ; il s'est émerveillé toutes les fois qu'il en a vu quelques-uns faire ou contrefaire des actions humaines ; le singe, par la ressemblance des formes extérieures, et le perroquet, par l'imitation de la parole, lui ont paru des êtres privilégiés, intermédiaires entre l'homme et la brute. Faux jugement produit par la première apparence, mais bientôt détruit par l'examen et la réflexion.

L'usage de la main, la marche à deux pieds, la ressemblance, quoique grossière, de la face, ont fait donner au singe le nom d'homme sauvage. Que serait-ce si, par une combinaison de nature aussi possible que toute autre, le singe eût eu la voix du perroquet, et comme lui la faculté de la parole ! Le singe parlant eût rendu muette d'étonnement l'espèce humaine entière, et pourtant le singe n'en aurait pas moins été une bête.

La faculté de l'imitation de la parole ou de nos gestes ne donne aucune prééminence aux animaux qui sont doués de cette apparence de talent naturel. Le singe qui gesticule, le perroquet qui répète nos mots, n'en sont pas plus en état de croître en intelligence et de perfectionner leur espèce, ce talent se borne, dans le perroquet, à le rendre plus intéressant pour nous, mais ne suppose en lui aucune supériorité sur les autres oiseaux. L'imitation de la parole chez lui est machinale. Toute imitation communiquée aux animaux par l'art et par les soins de l'homme reste dans l'individu. Le

perroquet le mieux instruit ne transmettra pas le talent de la parole à ses petits.

Nous pouvons donc ennoblir tous les êtres en nous approchant d'eux ; mais nous n'apprendrons jamais aux animaux à se perfectionner d'eux-mêmes. Chaque individu peut emprunter de nous sans que l'espèce en profite.

Les espèces des perroquets sont très-diversifiées et très-multipliées. Ce furent les seuls animaux que Colomb trouva dans la première île du nouveau monde où il aborda ; et les terres d'Amérique en nourrissent une si grande multitude, que, pour exprimer leur incroyable variété, aussi bien que le brillant de leurs couleurs et toute leur beauté, il faudrait quitter la plume et prendre le pinceau.

Les plus grands perroquets de l'ancien continent sont les kakatoès. Ces perroquets apprennent difficilement à parler, il y a même des espèces qui ne parlent jamais ; mais on en est dédommagé par la facilité de leur éducation. On les apprivoise tous aisément. Il y a le kakatoès à huppe blanche, le kakatoès à huppe jaune, le hakatoès à huppe rouge.

Le perroquet-jacot est l'espèce que l'on apporte le plus communément en Europe, et qui s'y fait le plus aimer, tant par la douceur de ses mœurs que par son talent et sa docilité, en quoi il égale au moins le perroquet vert, sans avoir ses cris désagréables. Tout son corps est d'un beau gris de perle et d'ardoise, une queue d'un rouge de vermillon termine et relève ce plumage lustré, moiré.

Non-seulement cet oiseau a la facilité d'imiter la voix de l'homme, il semble encore en avoir le désir ; il le manifeste par son attention à écouter, par l'effort qu'il fait pour répéter, et cet effort se réitère à chaque instant, car il gazouille sans cesse quelques-unes des syllabes qu'il vient d'entendre, et il recherche à prendre le dessus de toutes les voix qui frappent son oreille, en faisant éclater la sienne. Souvent on est étonné de lui entendre répéter des mots ou des sons qu'on n'avait pas pris la peine de lui apprendre, et qu'on ne le soupçonnait même pas d'avoir écoutés. Il semble se faire des tâches et chercher à retenir sa leçon chaque jour ; il en est occupé jusque dans le sommeil et jase même en rêvant.

Les loris ne sont guère distingués des autres oiseaux de ce genre que par leur plumage, dont la couleur dominante est un rouge plus ou moins foncé.

Les perruches sont aussi de couleurs différentes, et il y en a de fort petites.

LE COUCOU.

Dès le temps d'Aristote, on disait communément que jamais personne n'avait vu la couvée du coucou. On savait dès lors que cet oiseau pond comme les autres, mais qu'il ne fait point de nid ; on savait qu'il dépose ses œufs dans les nids des autres oiseaux, plus petits ou plus grands, qu'il mange souvent les œufs qu'il y trouve, et qu'il laisse à l'étrangère le soin de couvrir, nourrir, élever sa géniture. On savait enfin que les coucous commencent à paraître et à se faire entendre dès les premiers jours du printemps.

Le peuple disait donc, il y a plus de deux mille ans, ce qu'il dit encore aujourd'hui, la principale singularité de son histoire est cette habitude bien constatée de pondre dans le nid d'autrui, et de ne pondre qu'un seul œuf dans chaque nid. Cette singularité semble tenir à une autre et pouvoir s'expliquer par elle ; c'est que leur mue est plus tardive, plus complète que celle de la plupart des oiseaux ; la femelle du coucou, n'ayant presque pas de plumes au retour du printemps, a moins de ressources et moins de zèle pour la nidification et l'éducation des petits, et le mâle ayant aussi l'instinct de manger les œufs des oiseaux, elle doit cacher soigneusement le sien et ne pas retourner à l'endroit où elle l'a déposé, de peur de le lui indiquer.

Tout le monde connaît le chant du coucou, du moins son chant le plus ordinaire ; il est si bien articulé et répété si souvent que, dans presque toutes les langues, il a influé sur la dénomination de l'oiseau.

A leur arrivée dans notre pays, les coucous semblent moins fuir les lieux habités ; le reste du temps, ils voltigent dans les bois, les prés et partout où ils trouvent des nids pour y pondre et en manger les œufs, des insectes et des fruits pour se nourrir.

L'HIRONDELLE.

L'hirondelle préfère, malgré ses inconvénients, la société de l'homme à toute autre société. Elle niche dans nos cheminées et jusque dans l'intérieur de nos maisons, surtout de celles où il y a peu de mouvement et de bruit. Lorsque les maisons sont bien closes, lorsque les cheminées sont fermées par le haut à cause des pluies et des neiges, elle se réfugie sous les avant-toits, sous les corniches et y construit son nid. Jamais elle ne l'établit volontairement loin de l'homme ; et, toutes les fois qu'un voyageur égaré

aperçoit dans l'air quelques-uns de ces oiseaux, il peut les regarder comme des oiseaux de bon augure, qui lui annoncent infailliblement quelque habitation prochaine.

Les hirondelles arrivent dans nos climats vers le commencement du printemps et se réunissent pour partir en automne. L'homme doit accueillir, bien traiter un oiseau qui lui annonce la belle saison et qui d'ailleurs lui rend des services réels. Ce sont les hirondelles qui nous délivrent du fléau des cousins, des charançons et de plusieurs autres insectes destructeurs de nos potagers, de nos moissons, de nos forêts.

Elles construisent chaque année un nouveau nid et rétablissent au-dessus de celui de l'année précédente ; il y en a ainsi jusqu'à trois et quatre les uns sur les autres maçonnés de terre gâchée, avec de la paille et du crin. Cependant les mêmes nids placés à nos fenêtres servent souvent plusieurs années de suite, probablement aux mêmes couples. Elles portent le mortier avec leur petit bec et leurs petites pattes. Souvent on voit un assez grand nombre de ces oiseaux qui travaillent au même nid, se plaisant à s'entr'aider les uns les autres.

LE MARTINET.

Les oiseaux de cette espèce sont de véritables hirondelles, car non-seulement ils ont les principaux attributs qui caractérisent ce genre, mais ils les ont à l'excès : leur cou, leur bec et leurs pieds sont plus courts, leur tête et leur gosier plus larges, leurs ailes plus longues ; ils ont le vol plus élevé, plus rapide que ces oiseaux, qui volent déjà si légèrement. Ils volent par nécessité, car d'eux-mêmes ils ne se posent jamais à terre, et, lorsqu'ils y tombent par quelque accident, ils ne peuvent plus se relever, à moins que, se trouvant sur une élévation, ils ne puissent mettre en jeu leurs longues ailes. Si tout le terrain était uni et sans aucune inégalité, les plus légers des oiseaux deviendraient plus pesants que les reptiles. La terre n'est donc pour eux qu'un vaste écueil, S'agiter avec effort dans le vague de l'air, ou rester blottis dans leur trou, voilà leur vie. Lorsqu'ils ont adopté un de ces trous, ils y reviennent tous les ans, et savent bien le reconnaître. On les soupçonne de s'emparer quelquefois des nids des moineaux. Les martinets sont de tous les oiseaux de passage ceux qui, dans notre pays, arrivent les derniers et s'en vont les premiers.

LES PICS, LE PIC-VERT.

De tous les oiseaux que la nature force à vivre de la grande ou de la petite chasse, il n'en est aucun dont elle ait rendu la vie plus laborieuse, plus dure que celle du pic : elle l'a condamné au travail, et, pour ainsi dire, à la galère perpétuelle, tandis que les autres ont pour moyens d'existence la course, le vol, l'embuscade, l'attaque, exercices libres où le courage et l'adresse prévalent. Le pic, assujéti à une tâche pénible, ne peut trouver sa nourriture qu'en perçant les écorces et la fibre dure des arbres qui la recèlent. Occupé sans relâche à ce travail de nécessité, il ne connaît ni délassement ni repos. Ses mouvements sont brusques ; il a l'air inquiet, les traits et la physionomie rudes, le naturel sauvage et farouche ; il fuit toute société, même celle de son semblable.

Il a reçu de la nature des organes et des instruments appropriés à cette destinée. Quatre doigts épais, nerveux, tournés deux en avant, deux en arrière, tous armés de gros ongles arqués, lui servent à s'attacher fortement et à grimper en tout sens autour du tronc des arbres. Son bec tranchant, droit, en forme de coin, carré à sa base, cannelé dans sa longueur, aplati et taillé verticalement à sa pointe comme un ciseau, est l'instrument avec lequel il perce l'écorce et entame profondément le bois des arbres où les insectes ont déposé leurs œufs.

Le genre du pic est très-nombreux en espèces qui varient pour les couleurs, et diffèrent par la grandeur.

Le pic-vert est le plus connu des pics et le plus commun dans nos bois. Il arrive au printemps et fait retentir les forêts de cris aigus et durs que l'on entend de loin, et qu'il jette surtout en volant par élans et par bonds. Il plonge, se relève et trace en l'air des arcs ondulés, ce qui n'empêche pas qu'il ne s'y soutienne assez longtemps ; et, quoiqu'il ne s'élève qu'à une petite hauteur, il franchit d'assez grands intervalles de terres découvertes pour passer d'une forêt à l'autre.

Le pic-vert se tient à terre plus souvent que les autres pics, surtout près des fourmilières. Il attend les fourmis au passage, couchant sa longue langue dans le petit sentier qu'elles ont coutume de tracer et de suivre à la file. Lorsqu'il sent sa langue couverte de ces insectes, il la retire pour les avaler. Habituellement il grimpe contre les arbres, qu'il attaque et qu'il frappe à coups de bec redoublés. Il sait alors se dérober au chasseur en tournant autour de la branche, et se tenant sur la face opposée. On dit

qu'après quelques coups de bec il va de l'autre côté de l'arbre pour voir s'il l'a percé : c'est bien plutôt pour recueillir sur l'écorce les insectes qu'il a réveillés et mis en mouvement ; et, ce qui paraît encore plus certain, c'est que le son rendu par la partie du bois qu'il frappe, semble lui faire connaître les endroits creux où se nichent les vers qu'il recherche, ou bien une cavité dans laquelle il puisse se loger lui-même et disposer son nid.

C'est au creux d'un arbre vermoulu qu'il le place, à quinze ou vingt pieds au-dessus de la terre. Le mâle et la femelle travaillent incessamment et tour à tour à percer la partie vive de l'arbre, jusqu'à ce qu'il rencontre le centre carié ; ils le vident, le creusent, et rendent quelquefois leur trou si oblique et si profond, que la lumière du jour ne peut y arriver.

LE TORCOU.

Cet oiseau se reconnaît au premier coup d'œil par une habitude qui n'appartient qu'à lui, c'est de tordre et de tourner le cou de côté et en arrière, la tête renversée vers le dos, et les yeux à demi fermés pendant tout le temps que dure ce mouvement. L'espèce du torcou n'est nombreuse nulle part, et chaque individu vit solitairement et voyage de même. Un arbre isolé au milieu d'une large haie est celui que le torcou préfère ; il semble le choisir pour se percher plus solitairement. Il prend sa nourriture à terre, et ne grimpe pas contre les arbres comme les pics, quoiqu'il ait le bec et les pieds conformés comme eux.

LE MARTIN-PÊCHEUR.

Le martin-pêcheur a un plumage peint de bleu, de vert et relevé de pourpre. Ces brillantes couleurs sont unies et fondues dans leurs reflets sur tout le corps, sur les ailes et sur le cou. Son bec jaunâtre est long et pointu, il est solitaire et triste. Il habite les rivages de la mer, remonte aussi les rivières et se tient sur leurs bords. C'est le plus bel oiseau de nos climats ; et il n'y en a aucun en Europe qu'on puisse comparer au martin-pêcheur pour la netteté, la richesse et l'éclat des couleurs ; elles ont les nuances de l'arc-en-ciel, le brillant de l'émail, le lustre de la soie ; tout le milieu du dos, avec le dessus de la queue, est d'un bleu clair et brillant qui, aux rayons du soleil, a le jeu du saphir ; sur les ailes le vert se mêle au bleu.

Il semble que le martin-pêcheur se soit échappé de ces climats où le soleil verse, avec les flots d'une lumière plus pure, tous les trésors des plus riches couleurs. En effet, si l'espèce de notre martin-pêcheur n'appartient pas précisément aux climats de l'orient et du midi, le genre entier de ces beaux oiseaux en est originaire ; car, pour une seule espèce que nous avons en Europe, l'Afrique et l'Asie nous en offrent plus de vingt. Le martin-pêcheur s'est habitué à notre température et même au froid. On le voit en hiver, le long des ruisseaux, plonger sous la glace, et en sortir en rapportant sa proie. Son vol est rapide et filé ; il suit ordinairement les contours des ruisseaux en rasant la surface de l'eau. Il fait retentir les rivages de son cri perçant. Il part de loin et se tient, prêt à plonger, sur une branche, une pierre ou une élévation au bord de l'eau.

OISEAUX AQUATIQUES

Les oiseaux aquatiques sont les seuls qui réunissent à la jouissance de l'air et de la terre la possession de la mer. De nombreuses espèces, toutes très-multipliées, en peuplent les rivages et les plaines ; ils voguent sur les flots avec autant d'aisance et plus de sécurité qu'ils ne volent dans leur élément naturel ; partout ils y trouvent une subsistance abondante, une proie qui ne peut les fuir ; et, pour la saisir, les uns fendent les ondes et s'y plongent, d'autres ne font que les effleurer en rasant leur surface par un vol rapide. Tous s'établissent sur cet élément mobile, comme dans un domicile fixe, semblent s'y jouer avec les vagues, lutter contre les vents et s'exposer aux tempêtes, sans les redouter ni subir de naufrage.

La vie de l'oiseau aquatique est plus paisible et moins pénible que celle de la plupart des autres oiseaux. Nous devons diviser en deux grandes familles la nombreuse tribu des oiseaux aquatiques ; car, à côté de ceux qui sont navigateurs et à pieds palmés, la nature a placé les oiseaux de rivage et à pieds divisés. Les mers les plus abondantes en poissons attirent et fixent, pour ainsi dire, sur leurs bords, des peuplades innombrables de ces oiseaux pêcheurs.

LA CIGOGNE.

On vient de voir qu'entre les oiseaux terrestres qui peuplent les campagnes, et les oiseaux navigateurs à pieds palmés, qui reposent sur les eaux, on trouve la grande tribu des oiseaux de rivage, dont le pied sans membranes ne pouvant avoir un appui sur les eaux, doit encore porter sur la terre, et dont le long bec, enté sur un long cou, s'étend en avant pour chercher la pâture sous l'élément liquide.

Dans les nombreuses familles de ce peuple amphibie des rivages de la mer et des fleuves, celle de la cigogne, plus connue, plus célébrée qu'aucune autre, se présente la première. Elle est composée de deux espèces, qui ne diffèrent que par la couleur. La cigogne noire cherche les lieux déserts, se perche dans les bois, fréquente les marécages écartés, et niche dans l'épaisseur des forêts. La cigogne blanche choisit, au contraire, nos habitations pour domicile ; elle s'établit sur les tours, sur les cheminées et les combles des édifices : amie de l'homme, elle en partage le séjour et même le domaine, elle pêche dans nos rivières, chasse jusque dans nos jardins, et ne s'effraie nullement du tumulte des villes.

La cigogne a le vol puissant et soutenu : elle porte en volant la tête raide en avant et les pattes étendues en arrière comme pour lui servir de gouvernail. Ses ailes sont amples. Elle s'élève fort haut et fait de très-longes voyages même dans les saisons orageuses.

Dans l'attitude du repos, la cigogne se tient sur un pied, le cou replié, la tête en arrière et couchée sur l'épaule ; elle guette les mouvements de quelques reptiles, qu'elle fixe d'un œil perçant : les grenouilles, les lézards, les couleuvres et les petits poissons sont la proie qu'elle va cherchant dans les marais, ou sur les bords des eaux ou dans les vallées humides. Elle marche comme la grue, en jetant le pied en avant par grands pas mesurés. Chez les anciens, c'était un crime de donner la mort à la cigogne, ennemie des espèces nuisibles.

LA GRUE.

De tous les oiseaux voyageurs, c'est la grue qui entreprend et exécute les courses les plus lointaines et les plus hardies. Originaires du Nord, elle visite les régions tempérées et s'avance dans celles du Midi. En automne, elle vient s'abattre sur nos plaines marécageuses et nos terres ensemencées.

Les grues portent leur vol très-haut et se mettent en ordre pour voyager ; elles forment un triangle à peu près isocèle, comme pour fendre l'air plus aisément. Quand le vent se renforce et menace de les rompre, elles se resserrent en cercle. Leur passage se fait le plus souvent dans la nuit ; mais leur voix éclatante avertit de leur marche. Dans ce vol de nuit, le chef fait entendre fréquemment une voix de réclame, pour avertir de la route qu'il tient ; elle est répétée par la troupe, où chacune répond, comme pour faire connaître qu'elle suit et garde sa ligne. Le vol de la grue est toujours soutenu.

A terre, les grues rassemblées établissent une garde pendant la nuit ; la troupe dort la tête cachée sous l'aile ; mais le chef veille la tête haute, et, si quelque objet le frappe, il en avertit par un cri.

LE HÉRON.

Le bonheur n'est pas également départi à tous les êtres sensibles. Si la nature s'indigne du partage injuste que la société fait du bonheur parmi les hommes, elle-même, dans sa marche rapide, paraît avoir négligé certains animaux. Le héron nous présente l'image d'une vie d'anxiété, d'indigence ; n'ayant que l'embuscade pour tout moyen d'industrie, il passe des heures, des jours entiers à la même place, immobile. Il paraît comme endormi, posé sur une pierre, le corps presque droit et sur un seul pied, le cou replié le long de la poitrine et du ventre. Il entre dans l'eau jusqu'au-dessus du genou, la tête entre les jambes, pour guetter au passage une grenouille, un poisson. Réduit à attendre que sa proie vienne s'offrir à lui, et n'ayant qu'un instant pour la saisir, il doit subir de longs jeûnes et quelquefois périr d'inanition. Ses longues jambes ne sont que des échasses inutiles à la course. Le héron ajoute encore au malheur de sa chétive vie le mal de la crainte et de la défiance ; il paraît s'inquiéter et s'alarmer de tout ; il fuit l'homme de très-loin.

LA BÉCASSE.

La bécasse est peut-être de tous les oiseaux de passage celui dont les chasseurs font le plus de cas, tant à cause de l'excellence de sa chair que de la facilité qu'ils trouvent à se saisir de ce bon oiseau, qui arrive dans nos

bois vers le milieu d'octobre, en même temps que les grives. Elle descend alors des hautes montagnes où elle habite pendant l'été, et d'où les premiers frimas déterminent son départ et nous l'amènent. Les bécasses arrivent la nuit et quelquefois le jour, par un temps sombre, toujours une à une ou deux ensemble, et jamais en troupe. Elles s'abattent dans les grandes haies, dans les taillis, dans les futaies, et préfèrent les bois où il y a beaucoup de terreau et de feuilles tombées ; elles s'y tiennent retirées et tapies tout le jour, et tellement cachées, qu'il faut des chiens pour les faire lever, et souvent elles partent sous les pieds du chasseur. Elles quittent les endroits fourrés et le fort du bois à l'entrée de la nuit, pour se répandre dans les clairières, en suivant les sentiers ; elles cherchent les terres molles et les petites mares où elles vont pour se laver le bec et les pieds qu'elles se sont remplis de terre en cherchant leur nourriture.

La bécasse bat des ailes avec bruit en partant ; elle file assez droit dans une futaie ; mais, dans les taillis, elle est obligée de faire souvent le crochet. Son vol, quoique rapide, n'est ni élevé, ni longtemps soutenu ; elle s'abat avec tant de promptitude, qu'elle semble tomber comme une masse. Peu d'instant après sa chute, elle court avec vitesse, et lorsqu'on croit la trouver où elle s'est abattue, elle a déjà piété et fui à une grande distance.

LA BÉCASSINE.

La bécassine est très-bien nommée, puisqu'en ne la considérant que par la figure, on pourrait la prendre pour une petite espèce de bécasse. En effet, la bécassine a, comme la bécasse, le bec très-long et le plumage madré de même. La bécassine ne fréquente pas les bois ; elle se tient dans les endroits marécageux des prairies, dans les herbages et les osiers qui bordent les rivières ; elle s'élève si haut en volant, qu'on l'entend encore lorsqu'on l'a perdue de vue. Les bécassines paraissent en automne. On les rencontre presque toujours seules, elles partent de loin d'un vol très-preste.

L'IBIS.

Des essaims de petits serpents venimeux, nous disent les premiers historiens, et sortis de la vase échauffée des marécages, et volant en grandes troupes, eussent causé la ruine de l'Égypte, si les ibis ne fussent venus à

leur rencontre pour les combattre et les détruire. N'y a-t-il pas toute apparence que ce service, aussi grand qu'inattendu, fut le fondement de la superstition qui supposa dans ces oiseaux tutélaires quelque chose de divin. Le fait est que les ibis ont un goût très-prononcé pour la chair des serpents, et une antipathie non moindre contre tous les reptiles auxquels ils font la plus cruelle guerre. Ces oiseaux posent leur nid sur les palmiers et le placent dans l'épaisseur des feuilles piquantes, pour le mettre à l'abri de l'assaut de leurs ennemis.

LE COURLIS.

Les noms composés des sons imitatifs de la voix, du chant, des cris des animaux, sont, pour ainsi dire, les noms de la nature. Le nom courlis est un mot imitatif de sa voix. Le bec du courlis est grêle, sillonné de rainures, également courbé dans toute sa longueur, et terminé en pointe ; il est faible et d'une substance tendre. Le courlis a le cou et les pieds longs, les jambes en partie nues. Il se nourrit de vers de terre, d'insectes, de menus coquillages qu'il ramasse sur les sables, dans les vases de la mer, ou sur les marais et dans les prairies humides. Il a la langue très-courte et cachée au fond du bec. Ces oiseaux courent très-vite et volent en troupes. Ils sont de passage en France, et s'arrêtent à peine dans nos provinces intérieures ; mais ils séjournent dans nos contrées maritimes, comme en Poitou, en Bretagne, le long des bords de la Loire, où ils nichent.

LE VANNEAU.

Le vanneau paraît avoir tiré son nom du bruit que font ses ailes en volant, qui est assez semblable au bruit d'un van qu'on agite pour purger le blé. Il donne en partant un ou deux coups de voix, et se fait aussi entendre par reprises dans son vol. Il a les ailes très-fortes, il s'en sert beaucoup, vole longtemps de suite et s'élève très-haut. Posé à terre, il s'élance, bondit et parcourt le terrain par petits vols coupés.

Cet oiseau est fort gai ; il est sans cesse en mouvement. Les vanneaux arrivent dans nos prairies en grandes troupes vers la fin de février. On les voit alors couvrir le matin les prairies marécageuses pour y chercher les vers qu'ils font sortir de terre en frappant du pied et débarrassant le trou des

boulettes ou chapelets que le ver a rejetés en se vidant. Le vanneau est un gibier estimé.

LES PLUVIERS.

Les pluviers paraissent en troupes nombreuses dans nos provinces de France, pendant les pluies d'automne, et c'est de leur arrivée dans la saison des pluies qu'on les a nommés pluviers. Ils fréquentent, comme les vanneaux, les fonds humides et les terres limoneuses, où ils cherchent des vers et des insectes. Ils vont à l'eau le matin pour se laver le bec et les pieds, qu'ils se sont remplis de terre en la fouillant ; et cette habitude leur est commune avec les bécasses, les vanneaux, les courlis et plusieurs autres oiseaux qui se nourrissent de vers. Rarement les pluviers se tiennent plus de vingt-quatre heures dans le même endroit ; à terre, ils courent beaucoup et très-vite.

L'HUITRIER.

Les oiseaux qui sont dispersés dans nos champs ou retirés sous l'ombrage de nos forêts, habitent les lieux les plus rians et les retraites les plus paisibles de la nature. Mais elle n'a pas fait à tous cette douce destinée ; elle en a confiné quelques-uns sur les rivages solitaires, sur la plage nue que les flots de la mer disputent à la terre, sur ces rochers contre lesquels ils viennent mugir et se briser, et sur les écueils isolés et battus de la vague bruyante. Dans ces lieux déserts et formidables pour tous les autres êtres, quelques oiseaux, tels que l'huître, savent trouver la subsistance, la sécurité, les plaisirs même. Celui-ci vit de vers marins, d'huîtres et autres coquillages qu'il ramasse dans les sables du rivage. Il se tient constamment sur les bancs, sur les récifs découverts à basse mer, sur les grèves où il suit le reflux, et ne se retire que sur les falaises, sans s'éloigner jamais des terres ou des rochers. On a aussi donné à cet huître ou mangeur d'huîtres le nom de pie de mer.

L'huître ne fait point de nid : il dépose ses œufs sur le sable nu, hors de la portée des eaux, sans aucune préparation préliminaire. La femelle ne le couve point assidûment, elle fait à cet égard ce que font presque tous les oiseaux des rivages de la mer, qui, laissant au soleil, pendant une partie du

jour, le soin d'échauffer leurs œufs, les quittent pour l'ordinaire à neuf ou dix heures du matin, et ne s'en rapprochent que vers les trois heures du soir, à moins qu'il ne survienne de la pluie.

LES RALES.

Ces oiseaux forment une assez grande famille, et leurs habitudes sont différentes de celles des autres oiseaux de rivage qui se tiennent sur les sables et les grèves : les râles n'habitent, au contraire, que les bords fangeux des étangs et des rivières, et surtout les terrains couverts de glaïeuls et autres grandes herbes de marais. Cette manière de vivre est habituelle et commune à toutes les espèces de râles d'eau ; le seul râle de terre habite les prairies. Dès que l'herbe est haute et jusqu'au temps de la récolte, il sort des endroits les plus touffus de l'herbage une voix rauque, un cri bref, aigre et sec, et lorsqu'on s'avance vers cette voix, elle s'éloigne et on l'entend venir de cinquante pas plus loin : c'est le râle de genêt qui jette ce cri qu'on prendrait pour le croassement d'un reptile. Le râle ne part qu'à la dernière extrémité et s'élève assez haut avant de filer ; il vole pesamment, et ne va jamais loin ; mais il sait suppléer par la rapidité de sa marche à la lenteur de son vol.

LA POULE D'EAU.

La poule d'eau va à l'eau sans cependant nager beaucoup. Cachée durant la plus grande partie du jour dans les roseaux ou sous les racines des aunes, des saules et des osiers, ce n'est que sur le soir qu'on la voit se promener sur l'eau ; elle fréquente moins les marécages et les marais que les rivières et les étangs. Son nid, posé tout au bord de l'eau, est construit d'un assez gros amas de débris de roseaux et de joncs entrelacés. Les poules d'eau quittent en Octobre les pays froids et les montagnes, et passent tout l'hiver dans nos provinces tempérées, où on les trouve près des sources et sur les eaux vives qui ne gèlent pas.

LES PLONGEONS.

Quoique beaucoup d'oiseaux aquatiques aient l'habitude de plonger même jusqu'au fond de l'eau en poursuivant leur proie, on a donné de préférence le nom de plongeon à une petite famille particulière de ces oiseaux plongeurs. Les plongeurs sont obligés, sur terre, de se tenir debout dans une situation droite et presque perpendiculaire, sans pouvoir maintenir l'équilibre dans leurs mouvements, au lieu qu'ils se meuvent dans l'eau d'une manière si preste et si prompte, qu'ils évitent la balle en plongeant à l'éclair du feu, au même instant que le coup part.

LE PÉLICAN.

Le pélican est remarquable surtout par le grand sac qu'il porte sous le bec et dans lequel il met en réserve l'ample provision du produit de sa pêche. On a représenté sous sa figure la tendresse paternelle se déchirant le sein pour nourrir de son sang sa famille languissante, mais cette fable ne doit point s'appliquer au pélican, qui vit dans l'abondance. Le pélican a les jambes basses et les ailes larges et étendues. Il se soutient aisément et longtemps en l'air ; il s'y balance avec légèreté, et ne change de place que pour tomber à plomb sur sa proie, qui ne peut échapper, car la violence du choc et la grande étendue des ailes qui frappent et couvrent la surface de l'eau la font bouillonner, tourner, et étourdissent en même temps le poisson qui, dès lors, ne peut fuir. C'est de cette manière que les pélicans pêchent lorsqu'ils sont seuls ; mais en troupes ils savent varier leurs manœuvres et agir de concert. On les voit se disposer en ligne et nager de compagnie en formant un grand cercle qu'ils resserrent peu à peu pour y renfermer le poisson et se partager la capture à leur aise.

Cet oiseau doit être un excellent nageur : il est parfaitement palmipède, ayant les quatre doigts réunis par une seule pièce de membrane.

LE CORMORAN.

Le nom de cormoran vient de corbeau marin ou corbeau de mer. Cependant il n'a rien de commun avec le corbeau que son plumage noir. Le cormoran est un assez grand oiseau à pieds palmés, aussi bon plongeur que nageur et grand destructeur de poisson. Il est à peu près de la grandeur de l'oie, mais d'une taille moins fournie, plutôt mince qu'épaisse et allongée

par une grande queue plus étalée que ne l'est communément celle des oiseaux d'eau. Le cormoran est d'une telle adresse à pêcher et d'une si grande voracité, que, quand il se jette sur un étang, il y fait seul plus de dégât qu'une troupe entière d'autres oiseaux pêcheurs.

LES HIRONDELLES DE MER.

On a donné le nom d'hirondelle de mer à une petite famille d'oiseaux pêcheurs qui ressemblent à nos hirondelles par leurs longues ailes et leur queue fourchue, et qui, par leur vol constant à la surface des eaux, représentent assez bien sur la plaine liquide les allures des hirondelles de terre dans nos campagnes et autour de nos habitations. Non moins agiles et aussi vagabondes, les hirondelles de mer rasent les eaux d'une aile rapide et enlèvent en volant les petits poissons qui sont à la surface. Elles font usage de leurs ailes longues et échancrées pour planer, cingler, plonger dans l'air, en élevant, rabaissant, coupant, croisant leur vol de mille et mille manières, suivant que le caprice, la gaieté ou l'aspect de la proie fugitive dirigent leurs mouvements. Ils ne la saisissent qu'au vol ou en se posant un instant sur l'eau.

LES GOELANDS ET LES MOUETTES.

Plusieurs naturalistes ont nommé goélands ce que d'autres ont appelé mouettes, et quelques-uns ont indifféremment appliqué ces deux noms à ces mêmes oiseaux. Il semble cependant que le nom de goéland désigne les plus grandes espèces de ce genre, et que celui de mouette ne doit être appliqué qu'aux plus petites espèces. Tous ces oiseaux, goélands et mouettes, sont également voraces et criards : on peut dire que ce sont les vautours de la mer ; ils la nettoient des cadavres de toute espèce qui flottent à sa surface ou qui sont rejetés sur les rivages : aussi lâches que gourmands, ils n'attaquent que les animaux faibles et ne s'acharnent que sur les corps morts. Leurs cris importuns, leur bec tranchant et recourbé en croc, présentent les images désagréables d'oiseaux sanguinaires et bassement cruels ; aussi les voit-on se battre avec acharnement entre eux pour la curée. Ils se tiennent en troupes sur les rivages de la mer, et souvent couvrent de leur multitude les écueils et les falaises.

LE CYGNE.

Le lion et le tigre sur la terre, l'aigle et le vautour dans les airs, ne règnent que par la guerre, ne dominent que par l'abus de la force et par la cruauté, au lieu que le cygne règne sur les eaux à tous les titres qui fondent un empire de paix : la grandeur, la majesté, la douceur avec des puissances, des forces, du courage et la volonté de n'en pas abuser et de ne les employer que pour la défense ; il sait combattre et vaincre sans jamais attaquer. Roi paisible des oiseaux de l'eau, il brave les tyrans de l'air, il attend l'aigle sans le provoquer, sans le craindre ; il repousse ses assauts en opposant à ses armes la résistance de ses plumes et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'égide, et souvent la victoire couronne ses efforts. Au reste, il n'a que ce fier ennemi, tous les oiseaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la nature.

Les grâces de la figure, la beauté de la forme, répondent dans le cygne à la douceur du naturel. Il plaît à tous les yeux, il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente ; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire. Nul ne le mérite mieux. La nature, en effet, n'a répandu sur aucun autant de ces grâces nobles et douces qui nous rappellent l'idée de ses plus charmants ouvrages : coupe de corps élégante, formes arrondies, gracieux contour, blancheur éclatante et pure, mouvements flexibles et ressentis, attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon. Tout dans le cygne respire l'enchantement que nous font éprouver les grâces et la beauté.

A sa noble aisance, à la facilité, la liberté de ses mouvements sur l'eau, on doit le reconnaître non-seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour l'art de la navigation. Son cou élevé et sa poitrine relevée et arrondie semblent, en effet, figurer la proue du navire fendant l'onde ; son large estomac en représente la carène ; son corps penché en avant pour cingler, se redresse à l'arrière et se relève en poupe ; la queue est un vrai gouvernail ; les pieds sont de larges rames, et ses grandes ailes demi-ouvertes au vent et doucement enflées sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à la fois. Fier de sa noblesse, jaloux de sa beauté, le cygne semble faire parade de tous ses avantages ; il a l'air de chercher à recueillir les suffrages, à captiver les regards, et les captive en effet. Le cygne nage très-vite, et libre et sauvage, a le vol très-haut et très-puissant. Il a une très-longue vie.

L'OIE.

Dans chaque genre les espèces premières ont emporté tous nos éloges et n'ont laissé aux espèces secondes que le mépris tiré de leur comparaison. L'oie par rapport au cygne est dans le même cas que l'âne vis-à-vis du cheval ; tous deux ne sont pas prisés à leur juste valeur. Éloignant donc pour un moment la trop noble image du cygne, nous trouverons que l'oie est encore dans le peuple de la basse-cour un habitant de distinction. Sa corpulence, son port droit, sa démarche grave, son plumage net et lustré, son naturel social et sa vigilance très-anciennement célébrée, tout concourt à nous présenter l'oie comme l'un des plus intéressants et même des plus utiles de nos animaux domestiques ; car, indépendamment de la bonne qualité de sa chair et de sa graisse, dont aucun autre oiseau n'est plus abondamment pourvu, l'oie nous fournit cette plume délicate sur laquelle la mollesse se plaît à reposer ; et cette autre plume, instrument de nos pensées, et avec laquelle nous écrivons ici son éloge.

L'oie s'accommode à la vie commune des volailles, et souffre d'être renfermée avec elles dans la même basse-cour, quoique cette manière de vivre soit peu convenable à sa nature ; car il faut, pour qu'elle se développe en entier et pour former de grands troupeaux d'oies, que leur habitation soit à portée des eaux et des rivages.

Le cri naturel de l'oie est une voix très-bruyante, c'est un son de trompette ou de clairon qu'elle fait entendre très-fréquemment et de très-loin ; mais elle a d'autres accents brefs qu'elle répète souvent, et lorsqu'on l'attaque ou l'effraie, le cou tendu, le bec béant, elle rend un sifflement qu'on peut comparer à celui de la couleuvre. Tout le monde sait qu'au Capitole les oies avertirent les Romains de l'assaut que tentaient les Gaulois, et que ce fut le salut de Rome. L'oie domestique est plus grosse que l'oie sauvage. Le vol des oies sauvages est toujours très-élevé ; le mouvement en est doux et ne s'annonce par aucun bruit, ni sifflement. Ce vol se fait dans un ordre admirable : la troupe se range sur deux lignes obliques formant un angle ; ou, si la bande est petite, elle ne forme qu'une seule ligne ; chacun y garde sa place. Le chef qui est à la pointe de l'angle et fend l'air le premier, va se reposer au dernier rang lorsqu'il est fatigué, et tour à tour les autres prennent la première place.

LE CANARD.

L'homme a fait une double conquête lorsqu'il s'est assujéti des animaux habitants à la fois et des airs et de l'eau. Une partie de l'espèce des canards est devenue captive sous notre main, mais la plus grande portion nous a échappé, nous échappera toujours et reste à la nature comme témoin de son indépendance. L'espèce du canard et celle de l'oie sont ainsi partagées en deux grandes tribus ou races distinctes, dont l'une, depuis longtemps privée, se propage dans nos basses-cours, en y formant une des plus nombreuses familles de nos volailles ; et l'autre, encore plus étendue, nous fuit constamment, se tient sur les eaux, ne fait pour ainsi dire que passer et repasser en hiver dans nos contrées.

C'est vers la fin d'octobre que paraissent en France les premiers canards ; leurs bandes, d'abord petites et peu fréquentes, sont suivies en novembre par d'autres plus nombreuses. On reconnaît ces oiseaux dans leur vol élevé aux lignes inclinées et aux triangles réguliers que leur troupe trace par sa disposition dans l'air ; et lorsqu'ils sont tous arrivés des régions du Nord, on les voit continuellement voler et se porter d'un étang, d'une rivière à une autre.

Le canard sauvage est très-défiant ; quand il se pose dans l'eau, il nage au large et se tient toujours éloigné du rivage. Pour élever des canards domestiques avec fruit et en former de grandes peuplades qui prospèrent, il faut, comme pour les oies, les établir dans un lieu voisin des eaux. Une remarque générale sur la famille entière des canards et des sarcelles, c'est que les mâles sont parés des plus belles couleurs, tandis que les femelles n'ont presque toutes que des robes unies, brunes ou grises.

LES SARCELLES.

La forme que la nature a le plus nuancée, variée, multipliée dans les oiseaux d'eau, est celle du canard. Après le grand nombre des espèces de ce genre qui existent, il se présente un genre subalterne presque aussi nombreux que celui des canards et qui ne semble fait que pour les représenter et les reproduire à nos yeux sous un plus petit modèle. Ce genre secondaire est celui des sarcelles, qu'on ne peut mieux désigner qu'en disant que ce sont des canards bien plus petits que les autres, mais qui, du reste, leur ressemblent non-seulement par les habitudes naturelles, par la

conformation et par toutes les proportions relatives de la forme, mais encore par l'ordonnance du plumage. On servait souvent des sarcelles à la table des Romains ; elles étaient assez estimées pour qu'on prît la peine de les multiplier en les élevant en domesticité comme les canards.





QUADRUPÈDES OVIPARES

REPTILES.



LES quadrupèdes ovipares, ainsi que l'indique leur nom, viennent d'un œuf ; c'est la propriété qui les distingue des vivipares. Au lieu d'étendre leurs pattes comme les vivipares, les ovipares les plient et les écartent de manière à être très-peu élevés au-dessus de la terre, sur laquelle ils paraissent devoir plutôt ramper que marcher, ce qui les a fait comprendre sous la dénomination générale de reptiles, que nous ne leur donnerons cependant pas, et qui ne doit appartenir qu'aux serpents et aux animaux qui, presque entièrement dépourvus de pieds, ne changent de place qu'en appliquant leur corps même à la terre.

LES TORTUES.

La nature a traité presque tous les animaux avec plus ou moins de faveur ; les uns ont reçu la beauté, les autres la force ; ceux-ci sont obligés de se creuser avec peine des retraites souterraines et profondes, ceux-là sont forcés de passer tristement leur vie sur la terre nue, et n'ont pour tout abri contre les froids rigoureux et les tempêtes les plus violentes, que quelques branches d'arbres et quelques roches avancées ; les tortues seules ont reçu en naissant une sorte de domicile durable. Cet asile, capable de résister aux

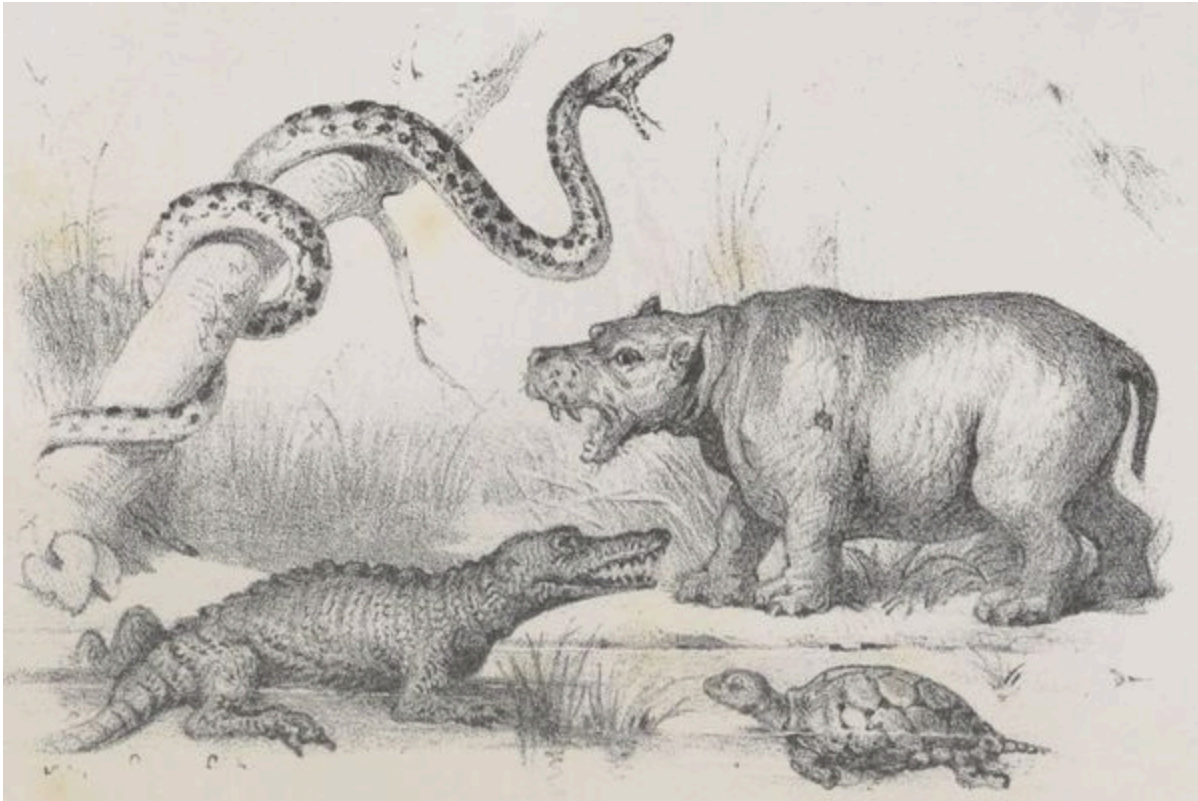
efforts de leurs ennemis, n'est pas même fixé à un certain espace ; elles le portent avec elles, et c'est avec toute vérité qu'on dit qu'elles traînent leur maison.

Les tortues retirent quand elles veulent leur tête, leurs pattes et leur queue sous l'enveloppe dure et osseuse qui les revêt par-dessus et par-dessous, et dont les ouvertures sont assez étroites pour que les serres des oiseaux voraces ou les dents des quadrupèdes carnassiers n'y pénétrant que difficilement. Demeurant immobiles dans cette position de défense, elles peuvent quelquefois recevoir sans crainte comme sans danger les attaques des animaux qui cherchent à en faire leur proie. Les coups qui les menacent ne tombent, pour ainsi dire, que sur la pierre ; elles sont alors aussi en sûreté sous leur bouclier naturel qu'elles pourraient l'être dans le creux profond et inaccessible d'une roche dure. Ce bouclier impénétrable qui les garantit, est composé de deux espèces de tables osseuses, plus ou moins arrondies et plus ou moins convexes. L'une est placée au-dessus et l'autre au-dessous du corps. Les côtés et l'épine du dos font partie de la supérieure, que l'on appelle carapace ; et l'inférieure se nomme plastron. Le plastron est toujours plus court que la carapace qui le déborde et le recouvre par devant et surtout par derrière. Il est aussi moins dur et souvent presque plat.

Il y a plusieurs espèces de tortues ; elles diffèrent toutes les unes des autres par leur grandeur et par d'autres caractères faciles à distinguer.

LES LÉZARDS, LE CROCODILE.

Le genre des lézards est le plus nombreux de ceux qui forment l'ordre des quadrupèdes ovipares. On en compte plus de cinquante espèces, toutes différentes par leurs habitudes naturelles et par des caractères extérieurs. On peut distinguer facilement les lézards des autres quadrupèdes ovipares, parce qu'ils ne sont pas couverts d'une carapace comme les tortues, et parce qu'ils ont une queue, tandis que les grenouilles, les raines et les crapauds n'en ont point. Leur corps est revêtu d'écaillés plus ou moins fortes. Leur grandeur varie depuis la longueur de deux ou trois pouces jusqu'à celle de vingt-six ou même trente pieds. La forme et la proportion de leur queue varie aussi.



Les pattes de derrière des lézards sont plus longues que celles de devant. Les uns ont cinq doigts à chaque pied, d'autres n'en ont que quatre ou même trois. Les habitudes de ces animaux sont aussi diversifiées par leur conformation extérieure : les uns passent leur vie dans l'eau ou sur les bords déserts des grands fleuves et des marais ; d'autres, bien loin de fuir les endroits habités, les choisissent de préférence pour leur demeure ; ceux-ci vivent au milieu des bois, ceux-là ont leurs côtés garnis de membranes en forme d'ailes, par le moyen desquelles ils franchissent avec facilité des espaces étendus.

Le caïman d'Amérique et le crocodile du Nil ne présentent aucune différence remarquable et paraissent être de la même espèce. La nature, en accordant à l'aigle les hautes régions de l'atmosphère, en donnant au lion pour son domaine les vastes déserts des contrées ardentes, a abandonné au crocodile les rivages des mers et des grands fleuves des zones torrides. Cet animal énorme, vivant sur les confins de la terre et des eaux, étend sa puissance sur les habitants des mers et sur ceux que la terre nourrit. S'il dévore les autres animaux, s'il attaque même quelquefois l'homme, ce n'est pas pour assouvir un appétit cruel, pour obéir à une soif de sang que rien ne

peut éteindre, mais uniquement pour satisfaire des besoins d'autant plus impérieux qu'il doit entretenir une masse plus considérable. Roi dans son domaine, comme l'aigle et le lion dans les leurs, il a, pour ainsi dire, leur noblesse, en même temps que leur puissance. La forme générale du crocodile est assez semblable, en grand, à celle des autres lézards.

Le lézard gris est le plus doux, le plus innocent et l'un des plus utiles des lézards. Ce joli petit animal, si commun, a une parure simple et élégante ; sa petite taille est svelte, son mouvement agile, sa course si prompte qu'il échappe à l'œil aussi rapidement que l'oiseau qui vole. Il aime à recevoir la chaleur du soleil ; il se pénètre avec délices de cette chaleur bienfaisante ; il marque son plaisir par de molles ondulations de sa queue déliée ; il fait briller ses yeux vifs et animés. Bien loin de s'enfuir à l'approche de l'homme, il paraît le regarder avec complaisance ; mais, au moindre bruit qui l'effraie, il s'élance, disparaît, se trouble, revient, tombe, se cache et se retire dans quelque asile, jusqu'à ce que sa crainte soit dissipée. Il se nourrit de mouches, de grillons, de sauterelles, de vers de terre, de presque tous les insectes qui détruisent nos fruits et nos grains.

La nature, en formant le lézard vert, paraît avoir suivi les mêmes proportions que pour le lézard gris ; mais elle a travaillé d'après un module plus considérable ; elle n'a fait qu'agrandir le lézard gris et le revêtir d'une parure plus belle. C'est dans les premiers jours du printemps que le lézard vert brille de tout son éclat, lorsque, ayant quitté sa vieille peau, il expose au soleil son corps émaillé des plus vives couleurs. Les rayons qui rejaillissent de dessus ses écailles, le dorent par reflets ondoyants ; elles étincellent du feu de l'émeraude ; l'œil, en le regardant, ne cesse d'être réjoui. Il s'arrête lorsqu'il voit l'homme ; on dirait qu'il l'observe avec complaisance, et qu'au milieu des forêts qu'il habite, il a une sorte de plaisir à faire briller à ses yeux ses couleurs dorées. Ainsi que les gris, les lézards verts, sans leur faire de mal, jouent avec les enfants.

LES GRENOUILLES.

C'est un grand malheur qu'une grande ressemblance avec des êtres ignobles ! Les grenouilles communes sont en apparence si conformes aux crapauds, qu'on ne peut aisément se représenter les unes sans penser aux autres. On est tenté de les comprendre toutes dans la disgrâce à laquelle les

crapauds ont été condamnés, et pourtant, si le crapaud n'avait jamais existé, si l'on n'avait jamais eu devant les yeux ce vilain objet de comparaison, qui enlaidit par sa ressemblance autant qu'il salit par son approche, la grenouille nous paraîtrait charmante ; nous la verrions comme un animal utile dont nous n'avons rien à craindre, qui, joignant à une forme svelte des membres déliés et souples, est paré des couleurs qui plaisent le plus à la vue, et présente des nuances d'autant plus vives qu'une humeur visqueuse enduit sa peau et lui sert de vernis.

Lorsque les grenouilles sont hors de l'eau, bien loin d'être bassement accroupies dans la fange comme les crapauds, elles ne vont que par sauts très-élevés ; leurs pattes de derrière, en se pliant et en se débandant ensuite, leur servent de ressort, et elles ont assez de force pour s'élancer souvent jusqu'à la hauteur de quelques pieds.

Le dessus du corps de la grenouille est d'un vert plus ou moins foncé, le dessous est blanc. Ces deux couleurs, qui s'accordent très-bien et forment un assortiment élégant, sont relevées par trois raies jaunes qui s'étendent le long du dos. A ces couleurs jaune, verte et blanche, se mêlent des taches noires.

Qu'est-ce qui pourrait donc faire regarder avec peine un être dont la taille est légère, le mouvement preste, l'attitude gracieuse ? Ne nous interdisons pas un plaisir de plus, et lorsque nous errons dans nos belles campagnes, ne soyons pas fâchés de voir les rives des ruisseaux embellies par les couleurs de ces animaux innocents, et animées par leurs sauts vifs et légers.

LA RAINE VERTE.

Il est aisé de distinguer des grenouilles la raine verte, ainsi que toutes les autres raines, par des espèces de petites plaques visqueuses qu'elle a sous les doigts et qui lui servent à s'attacher aux branches et aux feuilles des arbres. Tout ce que nous avons dit de la souplesse, de l'agilité de la grenouille, appartient encore davantage à la raine verte, et comme sa taille est toujours beaucoup plus petite que celle de la grenouille, elle joint plus de gentillesse à toutes les qualités de cette dernière. La couleur de dessus son corps est d'un beau vert, le dessous est blanc ; une raie jaune, légèrement bordée de violet, s'étend de chaque côté de la tête et du dos.

C'est au milieu des bois, c'est sur les branches des arbres que la raine verte passe presque toute la belle saison. On la trouve aussi dans les fossés et au milieu des prairies.

LE CRAPAUD.

Depuis longtemps l'opinion a flétri cet animal dégoûtant, dont l'approche révolte tous les sens. On le découvre toujours avec horreur. Beaucoup de gens ne se le représentent qu'en éprouvant une sorte de frémissement, et les personnes qui ont le tempérament faible et les nerfs délicats, ne peuvent s'en faire une idée sans croire sentir dans leurs veines le froid glacial qu'on dit accompagner l'attouchement du crapaud. Tout est vilain jusqu'à son nom. C'est bien réellement un être vicié dans toutes ses parties : s'il a des pattes, elles n'élèvent pas son corps disproportionné au-dessus de la fange qu'il habite. S'il a des yeux, ce n'est point, en quelque sorte, pour recevoir une lumière qu'il fuit. Mangeant des herbes puantes ou vénéneuses, caché dans la vase, tapi sous des tas de pierres, retiré dans des trous, sale dans son habitation, dégoûtant par ses habitudes, difforme dans son corps, obscur dans ses couleurs, infect par son haleine, ne se soulevant qu'avec peine, ouvrant, lorsqu'on l'attaque, une gueule hideuse, n'ayant pour toute résistance aux coups qui le frappent que l'inertie de la matière, que l'opiniâtreté d'un être stupide, n'employant d'autre arme qu'une liqueur fétide qu'il lance ; que paraît-il avoir de bon, si ce n'est de chercher à se dérober à tous les yeux, en fuyant la lumière du jour ?

Cet être ignoble occupe cependant une assez grande place dans le plan de la nature ; elle l'a répandu avec bien plus de profusion que beaucoup d'objets chéris de sa complaisance maternelle. On dirait qu'elle a voulu, par un frappant contraste, relever la beauté de ses autres ouvrages.

LES SERPENTS.

A la suite des nombreuses espèces de quadrupèdes et des oiseaux, se présente l'ordre des serpents ; ordre remarquable en ce que, au premier coup d'œil, les animaux qui le composent paraissent privés de tout moyen de se mouvoir et uniquement destinés à vivre sur la place où le hasard les fait naître. Peu d'animaux cependant ont les mouvements aussi prompts et

se transportent avec autant de vitesse que le serpent ; il égale presque, par sa rapidité, une flèche tirée par un bras vigoureux, lorsqu'il s'élance sur sa proie ou qu'il fuit devant son ennemi. Chacune de ses parties devient alors comme un ressort qui se débande avec violence ; il semble ne toucher à la terre que pour rejaillir. Souvent lorsqu'il ne change pas encore de place, mais est prêt à s'élancer ; lorsqu'il est agité par quelque affection vive, comme la colère ou la crainte, il n'appuie contre la terre que sa queue, qu'il replie en contours sinueux ; il redresse avec fierté sa tête, il relève avec vitesse le devant de son corps, et, le retenant dans une attitude droite et perpendiculaire, bien loin de paraître uniquement destiné à ramper, il offre l'image de la force, du courage et d'une sorte d'empire.

Malgré sa grande vitesse, privé de membres qui puissent le tenir élevé au-dessus du terrain, le nom de reptile paraît lui appartenir principalement, celui de serpent vient du mot latin *serpere*, qui désigne l'action de ramper.

Les espèces des serpents sont très-nombreuses, quelques-unes parviennent à une grandeur très-considérable ; elles ont plus de trente pieds et souvent même plus de quarante pieds de longueur. Toutes sont couvertes d'écaillés ou de tubercules écaillés, comme les lézards et les poissons. Entre les limites assignées par la nature à la longueur des serpents, c'est-à-dire depuis celle de quarante ou même de cinquante pieds jusqu'à celle de quelques pouces, on trouve presque tous les degrés intermédiaires occupés par quelque espèce ou quelque variété de ces reptiles. Mais si l'on ajoute à la variété des longueurs des serpents celle des couleurs éclatantes dont ils sont peints, depuis le blanc et le rouge le plus vif jusqu'au violet le plus foncé et même jusqu'au noir ; si l'on observe que ce grand nombre de couleurs sont merveilleusement fondues les unes dans les autres, ne verra-t-on pas que l'ordre des serpents est un des plus variés de ceux qui peuplent et embellissent la surface du globe ?

Toutes les espèces de ces animaux habitent de préférence les contrées chaudes ou tempérées ; on en trouve dans les deux mondes. Les serpents éprouvent pendant l'hiver un engourdissement plus ou moins profond. Quelque temps après qu'ils sont sortis de leur torpeur, ils se dépouillent comme les quadrupèdes ovipares, et revêtent une peau nouvelle. Grandeur, agilité, vitesse de mouvement, force, armes funestes, beauté, intelligence, instinct supérieur ; tels sont les traits sous lesquels les serpents ont été montrés dans tous les temps.

LES COULEUVRES, LES VIPÈRES, L'ASPIC.

L'ordre des serpents paraît être un de ceux qui renferment le plus de ces espèces funestes dont les sucs empoisonnés donnent la mort lorsqu'ils se mêlent avec le sang. Il ne faut pas croire cependant que le plus grand nombre de ces reptiles soient venimeux. Le tiers tout au plus des diverses espèces de serpents renferme un poison très-actif. Parmi ces espèces dont le venin est plus ou moins funeste, une des plus anciennement et des mieux connues est la vipère commune. Elle est en effet très-multipliée en Europe ; elle habite autour de nous ; elle infeste nos bois et souvent nos demeures ; aussi a-t-elle inspiré depuis longtemps une grande crainte.

La vipère commune est aussi petite, aussi faible, aussi innocente en apparence que son venin est dangereux. N'ayant ni couleurs agréables, ni proportions très-déliées, ni mouvements agiles, elle serait presque ignorée, sans le poison funeste qu'elle distille. Sa longueur totale est communément de 60 centimètres ; sa couleur est d'un gris cendré, et le long de son dos, depuis la tête jusqu'à l'extrémité de la queue, s'étend une sorte de chaîne composée de taches noirâtres de forme irrégulière. Le poison de la vipère est contenu dans une vésicule placée de chaque côté de la tête au-dessous du muscle de la mâchoire supérieure ; le mouvement du muscle, en pressant cette vésicule, en fait sortir le venin qui arrive par un conduit à la base de la dent, entre dans la cavité de cette dent par le trou situé près de la base, en sort par celui qui est auprès de la pointe et pénètre dans la blessure.

Plusieurs naturalistes ont écrit que l'aspic n'était pas venimeux ; mais les crochets mobiles, creux et percés dont sa mâchoire supérieure est garnie, font préférer l'opinion de Linné, qui le regarde comme contenant un poison très-dangereux.

Les anciens ont écrit que le poison de l'aspic d'Égypte, dont la reine Cléopâtre se servit pour s'ôter la vie, quoique mortel, ne causait aucune douleur ; que les forces de ceux qu'il avait mordus s'affaiblissaient insensiblement, qu'ils tombaient dans une douce langueur et dans une sorte d'agréable repos, auquel succédait un sommeil tranquille qui se terminait par la mort.

Non-seulement les contrées brûlantes de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique nous présentent un grand nombre de serpents venimeux ; mais encore ces espèces terribles, bravant les rigueurs des climats septentrionaux, se sont répandues dans notre Europe et infestent nos contrées.

Mais toutes les couleuvres ne portent pas un venin mortel, des armes funestes ; il en est qui ne nous montrent que des mouvements agréables, des proportions légères, des couleurs douces ou brillantes. A mesure que nous nous familiarisons avec elles, nous ne craignons pas de les rencontrer dans nos bois, dans nos champs, dans nos jardins ; elles augmentent même nos plaisirs en réjouissant nos yeux par la beauté de leurs nuances et la vivacité de leurs évolutions. Parmi ces serpents, le plus souvent très-doux et même quelquefois familiers, nous devons compter la verte et jaune que l'on distingue facilement des vipères dangereuses par ses belles couleurs, et que l'on rencontre en grand nombre dans les contrées que nous habitons. Elle se sauve à peine lorsqu'on la rencontre ; quand elle est prise, elle devient excessivement docile, se laisse entortiller autour des bras et du cou, rouler en divers contours de spirale, tourner et retourner en différents sens, suspendre en différentes positions, sans donner aucun signe de mécontentement. Elle paraît même avoir du plaisir à jouer ainsi avec ses maîtres.



LES POISSONS



NOUS allons terminer l'histoire des êtres vivants et sensibles en présentant celle de l'immense classe des Poissons. Élevons-nous par la pensée et assez haut au-dessus de toutes les mers, pour en saisir plus facilement l'ensemble, pour en apercevoir à la fois un plus grand nombre d'habitants. Voyons le globe tournant sous nos pieds, nous présenter successivement toute sa surface inondée, nous montrer les êtres à sang rouge qui vivent au milieu du fluide aqueux qui l'environne, et pénétrons ensuite jusque dans les profondeurs de l'Océan. Quelle immensité, depuis l'équateur jusqu'aux deux pôles de la terre ! et indépendamment des vastes mers, combien de fleuves, de rivières, de ruisseaux, de fontaines, de lacs, de marais, d'étangs, de viviers, de mares même, qui renferment une quantité plus ou moins considérable de poissons. Fécondité, beauté, existence très-prolongée, tels sont les trois attributs remarquables des principaux habitants des eaux.

Parmi les parties extérieures que le poisson peut présenter, il en est que nous devons considérer avec plus d'attention, parce que de leur présence et de leur forme dépendent pour beaucoup la rapidité du mouvement, la force de la natation. Ces parties remarquables sont les nageoires. Un poisson peut avoir depuis une jusqu'à dix nageoires. Les poissons sont recouverts par une peau qui communément revêt toute leur surface. Cette peau est molle et visqueuse, et quelque épaisseur qu'elle puisse avoir, elle est d'autant plus flexible et d'autant plus enduite d'une matière gluante qui la pénètre profondément, qu'elle paraît soutenir moins d'écaillés, ou être garnie d'écaillés plus petites.

La forme des écaillés des poissons est très-diversifiée. Réunissez à ces écaillés les callosités, les tubercules, les aiguillons dont les poissons peuvent être hérissés ; réunissez-y surtout des espèces de boucliers solides et des croûtes osseuses, sous lesquelles ces animaux ont souvent une portion considérable de leurs corps à l'abri, et qui les rapprochent, par de nouvelles conformités, de la famille des tortues, et vous aurez sous les yeux les différentes ressources que la nature a accordées aux poissons pour les défendre contre leurs nombreux ennemis. Il n'en est presque aucun qui ne tende des embûches à un être plus faible ou moins attentif. Presque tous

emploient avec constance et avec une sorte d'habileté les ressources de la ruse. Pour se procurer leur proie ou se dérober à ceux qui les poursuivent, ils franchissent souvent de très-grands intervalles, entreprennent de grands voyages, et, conduits par la crainte ou excités par des appétits vagues, chassés par les tempêtes, transportés par les courants, attirés par une température plus convenable, traversent des mers immenses, vont d'un continent à un autre, et parcourent dans tous les sens la vaste étendue d'eau au milieu de laquelle la nature les a placés.

LE PÉTRYMYZON LAMPROIE.

C'est une grande et belle considération que celle de toutes les formes sous lesquelles la nature s'est plu à faire paraître les êtres vivants et sensibles. C'est un immense et admirable tableau que cet ensemble de modifications successives par lesquelles l'animalité se dégrade en descendant de l'homme, et en parcourant toutes les espèces douées de sentiment et de vie jusqu'aux polypes, dont les organes se rapprochent le plus de ceux des végétaux, et qui semblent être le terme où elle achève de s'affaiblir, se fond et disparaît pour reparaître ensuite dans la sorte de vitalité départie à toutes les plantes. Le pétromyzon, placé à la tête de la grande classe des poissons, occupant l'extrémité par laquelle elle se rapproche de celle des serpents, l'attache à ces animaux non-seulement par sa forme extérieure, mais encore par sa conformation interne.

On dirait que la puissance créatrice, après avoir formé les reptiles, a voulu qu'un être des plus ressemblants au serpent, peuplât aussi le sein des mers ; qu'allongé de même, qu'arrondi également, qu'aussi souple, qu'aussi privé de toutes parties correspondantes à des pieds ou à des mains, il ne se mût au milieu des eaux qu'en se pliant en arcs plusieurs fois répétés, et ne pût que ramper au travers des ondes.

Le pétromyzon a une tête étroite et allongée. L'ouverture de la bouche est de forme ovale et placée au-dessous de l'extrémité du museau. Les dents, un peu crochues, creuses, sont maintenues dans de simples cellules charnues et disposées sur plusieurs rangs. Auprès de chaque œil sont deux rangées de petits trous, l'une de quatre et l'autre de cinq. La couleur de la lamproie est verdâtre, quelquefois marbrée de nuances plus ou moins vives. Derrière chaque œil, et indépendamment des neuf petits trous que nous

avons déjà remarqués, on voit sept ouvertures moins petites, disposées en ligne droite comme celles de l'instrument à vent auquel on a donné le nom de flûte : ce sont les orifices de l'organe de la respiration.

LA RAIE.

Les raies sont, comme les pétromyzons, des poissons cartilagineux : elles offrent de grands rapports avec ces animaux dans leurs habitudes et dans leur conformation ; et cependant quelle différence sépare ces deux genres de poissons ! — Le corps du lamproyon est très-allongé, et si l'on retranchait la queue des raies, leur corps, aplati et arrondi dans presque tout son contour, présenterait l'image d'un disque. Souple, délié et se pliant facilement en divers sens, le lamproyon peut, en quelque sorte, donner un mouvement isolé et indépendant à chacun de ses muscles. Le corps de la raie ne se prêtant que difficilement à des plis, et presque toujours étendu de la même manière, ne se meut que par une action universelle. C'est toujours au milieu des mers que les raies font leur séjour ; mais, suivant les différentes époques de l'année, elles changent d'habitation au milieu des flots de l'Océan. Quand la mauvaise saison règne, elles se cachent dans les profondeurs des mers. C'est là que souvent, immobiles sur un fond de sable ou de vase, appliquant leur large corps sur le limon, elles se tiennent en embuscade sous les algues et les autres plantes marines.

LE SQUALE REQUIN.

Ce formidable squalo parvient jusqu'à une longueur de plus de dix mètres ; il pèse quelquefois plus de cinq cents kilos. Mais la grandeur n'est pas son seul attribut : il a reçu aussi la force et des armes meurtrières. Féroce autant que vorace, impétueux dans ses mouvements, avide de sang et insatiable de proie, il est véritablement le tigre de la mer. Recherchant sans crainte tout ennemi, poursuivant avec plus d'obstination, attaquant avec plus de rage, combattant avec acharnement, plus dangereux que plusieurs cétacés, qui, presque toujours, sont moins puissants que lui, inspirant même plus d'effroi que les baleines qui ne provoquent presque jamais ni l'homme ni les grands animaux ; rapide dans sa course, répandu sous tous les climats, ayant envahi pour ainsi dire toutes les mers ;

paraissant souvent au milieu des tempêtes, menaçant de sa gueule énorme et dévorante les infortunés navigateurs exposés aux horreurs du naufrage ; leur fermant toute voie de salut, leur montrant en quelque sorte leur tombe ouverte, il n'est pas surprenant qu'il ait reçu le nom sinistre qu'il porte, et qui, réveillant tant d'idées lugubres, rappelle surtout la mort dont il est le ministre. Requin est en effet une corruption de requiem qui désigne depuis longtemps, en Europe, la mort et le repos éternel. Le corps du requin est très-allongé et la peau qui le recouvre est très-dure. L'ouverture de sa bouche est immense, il peut avaler un homme tout entier.

LE SQUALE SCIE.

Le nom que les anciens et les modernes ont donné à cet animal, indique l'arme terrible dont sa tête est pourvue. Cette arme, forte et redoutable, consiste dans une prolongation du museau qui se termine par une extension très-ferme, très-longue, très-aplatie de haut en bas et très-étroite. Cette extension est composée d'une matière osseuse, ou, pour mieux dire, cartilagineuse et très-dure. On peut la comparer à la lame d'une épée. Les deux côtés de cette sorte de lame montrent un nombre plus ou moins considérable de dents.

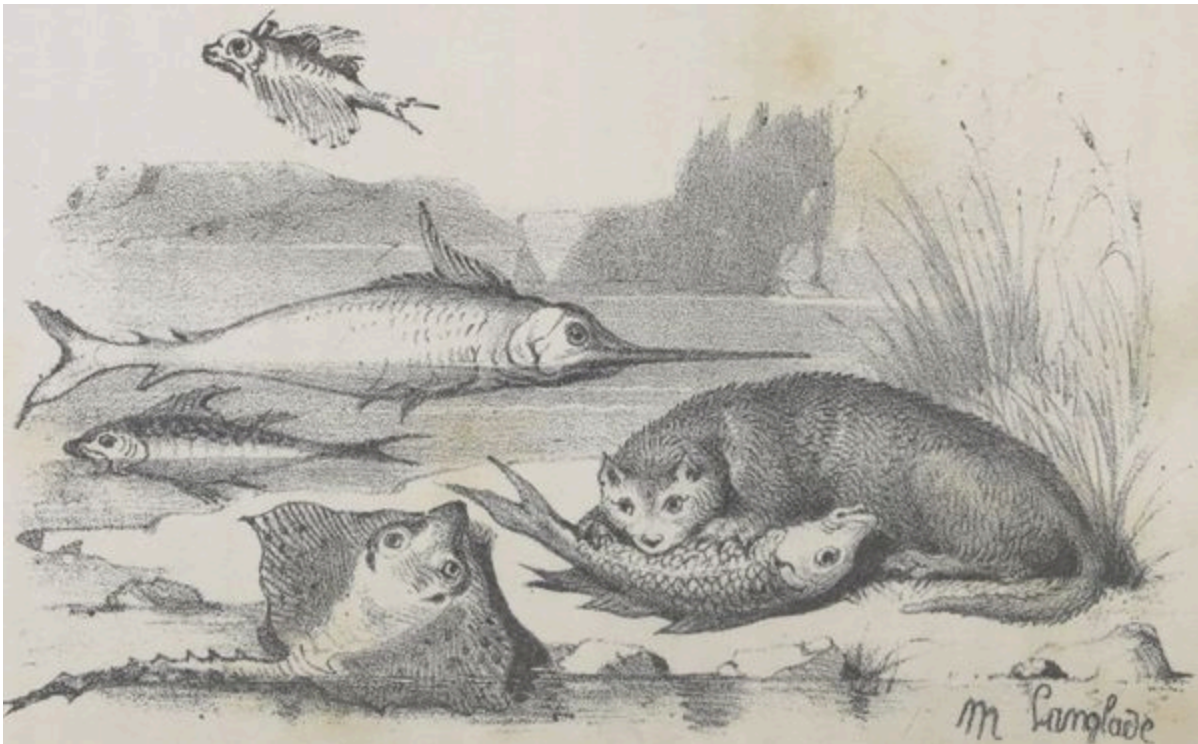
Un squalé scie de cinq mètres a une arme longue de près de deux mètres ; nous ne devons donc pas être étonnés de voir les grands individus de l'espèce attaquer sans crainte et combattre avec avantage les habitants de la mer les plus dangereux par leur puissance.

La scie ose même se mesurer avec la baleine, et, ce qui prouve quel pouvoir lui donne sa longue et dure épée, son audace va même jusqu'à une sorte de haine implacable. Tous les pêcheurs qui fréquentent les mers du Nord assurent que, toutes les fois que ce squalé rencontre une baleine, il lui livre un combat opiniâtre. La baleine tâche en vain de frapper son ennemi de sa queue, dont un seul coup suffirait pour le mettre à mort. Le squalé, réunissant l'agilité à la force, bondit, s'élance au-dessus de l'eau, échappe au coup, et retombant sur le cétacé, lui enfonce dans le dos sa lame dentelée. La baleine, irritée de sa blessure, redouble ses efforts ; mais souvent les dents de la lame du squalé pénétrant très-avant dans son corps, elle perd la vie avec son sang.

LE PÉGASE DRAGON.

Presque tous les pégases ont leurs nageoires pectorales conformées et étendues de manière à les soutenir aisément et pendant un temps assez long, non-seulement dans le sein des eaux, mais encore au milieu de l'air, qu'elles frappent avec force. Ce sont en quelque sorte des poissons ailés que l'on a voulu regarder comme les représentants des animaux terrestres. Le pégase peut ainsi, quand il veut éviter la dent de son ennemi, s'élancer au-dessus de la surface de l'eau, et ne retomber qu'après avoir parcouru un espace assez long.

Le Poisson, l'Espadoa, Le



L'ESPADON.

Voici un de ces géants de la mer, de ces dominateurs de l'Océan, qui réunissent une grande force à des dimensions très-étendues. Il tient parmi les osseux une place semblable à celle que les squales occupent parmi les cartilagineux ; il a reçu comme eux une grande taille, des muscles vigoureux, un corps agile, une arme redoutable, un courage intrépide, tous

les attributs de la puissance, et cependant, comme le requin et les autres squales, il ne porte pas sans cesse autour de lui le carnage et la dévastation.

Lorsqu'il mesure ses forces avec les grands habitants des eaux, ce sont plutôt des ennemis dangereux pour lui qu'il repousse, que des victimes qu'il poursuit. Il se contente souvent pour sa nourriture d'algues et d'autres plantes marines. Sa tête frappe par sa conformation singulière. Les deux os de la mâchoire supérieure se prolongent en avant, se réunissent, s'étendent et forment une lame étroite et plate qui s'amincit et se rétrécit de plus en plus jusqu'à son extrémité, et dont les bords sont tranchants comme ceux d'un espadon ou d'un sabre antique.

LE GADE MORUE.

Parmi tous les animaux qui peuplent l'air, la terre ou les eaux, il n'est qu'un très-petit nombre d'espèces utiles dont l'histoire puisse paraître plus digne d'intérêt que celle de la morue. Dans toutes les contrées de l'Europe, et dans presque toutes celles de l'Amérique, il est bien peu de personnes qui ne connaissent le nom de la morue, la bonté de son goût, et les qualités qui distinguent sa chair. Comme tous les poissons de son genre, la morue a la tête comprimée, les yeux placés sur les côtés ; les mâchoires sont inégales en longueur, la supérieure est plus avancée que l'inférieure. Elles sont armées toutes les deux de plusieurs rangées de dents fortes et aiguës ; le corps est allongé, légèrement comprimé. La morue est très-goulue ; l'eau douce ne paraît pas lui convenir ; on la pêche dans la Manche et dans l'Océan, et comme elle doit être consommée à des distances immenses, on est obligé d'employer divers moyens propres à garantir sa chair de toute altération. Ces moyens consistent à la faire saler ou sécher.

LE GADE MERLAN.

De toutes les espèces de gades, le merlan est celle dont le nom et la forme extérieure sont le mieux connus. La morue se sert sur toutes les tables, et cependant sa véritable figure y est ignorée dans les endroits éloignés des rivages de la mer, parce qu'elle n'y parvient que préparée, salée ou séchée, altérée, déformée. Le merlan, au contraire, se transporte partout en entier et est connu de tout le monde. Ses attributs et surtout sa

couleur sont même devenus des sujets de proverbes vulgaires. Les nuances qu'il présente sont en effet très-brillantes : presque tout son corps resplendit de la blancheur de l'argent, et l'éclat de cette couleur est relevé, au lieu d'être affaibli, par l'olivâtre qui règne quelquefois sur le dos. Le corps du merlan est allongé et revêtu d'écailles petites, minces et arrondies. Le merlan habite dans l'Océan qui baigne les côtes européennes. Il se nourrit de vers, de mollusques, de crabes, de jeunes poissons.

LE SCOMBRE THON.

L'imagination s'élève à une bien grande hauteur, et les jouissances de l'esprit deviennent bien vives toutes les fois que l'étude de la nature conduit à une contemplation plus attentive de la vaste étendue des mers. L'antique Océan nous commande l'admiration et une sorte de recueillement religieux, lorsque ses eaux paisibles n'offrent à nos yeux qu'une immense plaine liquide. Le spectacle de ses ondes bouleversées par la tempête et de ses abîmes entr'ouverts au pied des montagnes écumantes formées par ses flots amoncelés, nous pénètre de ce sentiment profond qu'inspire une grande et terrible catastrophe. Et quel ravissement n'éprouve-t-on pas lorsque ce même Océan, ne présentant plus ni l'uniformité du calme, ni les horreurs des orages conjurés, mollement agité par des vents doux et légers, et resplendissant de tous les feux de l'astre du jour, nous montre toutes les scènes variées des courses, des jeux, des combats des êtres vivants qu'il renferme dans son sein ! On voit surtout les thons, réunis en troupes nombreuses, bondir avec agilité, s'élancer avec force, cingler avec la vélocité d'une flèche. C'est presque toujours à la surface des eaux qu'ils s'abandonnent au repos. Lorsque, dans certaines saisons, une nécessité impérieuse les amène vers quelque plage, ils serrent leurs rangs nombreux, ils se pressent les uns contre les autres, les plus forts ou les plus audacieux précédant leurs compagnons, les plus faibles et les plus timides formant l'arrière-garde, tous nageant au milieu des flots et s'annonçant au loin par le bruit des ondes refoulées devant eux.

LE SCOMBRE MAQUEREAU.

On trouve les maquereaux en troupes innombrables dans presque toutes les mers chaudes ou tempérées des quatre parties du monde : dans le Grand Océan, auprès du pôle antarctique, dans l'Atlantique, dans la Méditerranée. Les évolutions de ces tribus marines sont rapides, et leur natation est très-prompte. On dit que, vers le printemps, la grande armée des maquereaux côtoie l'Islande, l'Écosse et l'Irlande. Parvenue auprès de cette dernière île, elle se divise en deux colonnes : l'une passe devant l'Espagne et le Portugal pour se rendre dans la Méditerranée ; l'autre, se dirigeant du côté des rivages de France et d'Angleterre, s'enfonce dans la Manche. On doit être convaincu que les maquereaux, ainsi que les harengs, passent l'hiver dans le fond de la mer, plus ou moins éloignés des côtes dont ils s'approchent vers le printemps. Les pêcheurs des côtes de la France sont, de tous les marins de l'Europe, ceux qui s'occupent le plus de la recherche des maquereaux, et qui en prennent le plus grand nombre.

LE MULLE ROUGET.

Le nom de rouget se trouve dans les écrits de plusieurs auteurs célèbres de la Grèce et de Rome. C'est à sa brillante parure qu'il a dû sa célébrité. Et en effet, non-seulement un rouge éclatant le colore en se mêlant à des teintes argentines sur ses côtés et sur son ventre ; non-seulement ses nageoires resplendissent des divers reflets de l'or, mais encore le rouge dont il est peint, appartenant au corps et paraissant au travers des écailles, reçoit, par sa transmission et le passage que lui livre une substance diaphane, polie et luisante, toute la vivacité que l'art peut donner aux nuances qu'il emploie. Les Romains, du temps de Varron, gardaient les rougets dans leurs viviers comme un ornement qui devint bientôt si recherché que Cicéron reproche à ses compatriotes l'orgueil insensé auquel ils se livraient, lorsqu'ils pouvaient montrer de beaux mulles dans les eaux de leurs habitations favorites.

LE SALMONE SAUMON.

La nature des climats que le saumon préfère, la diversité des eaux dans lesquelles il se plaît, la vitesse de ses mouvements, la rapidité de sa natation, la facilité avec laquelle il franchit les obstacles, la longueur

immense des espaces qu'il parcourt, la régularité de ses grands voyages, les précautions qu'il paraît prendre pour la sûreté des êtres qui lui devront le jour, les travaux qu'il exécute, les combats que le force à livrer une sorte de tendresse maternelle, son instinct pour échapper au danger, les ruses par lesquelles il déconcerte souvent les pêcheurs les plus habiles, les dimensions qu'il présente, le bon goût de sa chair, tout, dans les habitudes et les propriétés du saumon, doit être l'objet d'une attention particulière.

Ce poisson se plaît dans toutes les mers, dans celles qui se rapprochent le plus du pôle, et dans celles qui sont les plus voisines de l'équateur. On le trouve sur les côtes occidentales de l'Europe, dans la Grande-Bretagne, auprès de tous les rivages de la Baltique, au Groënland, dans le nord de l'Amérique et dans beaucoup d'autres mers. Il préfère partout le voisinage des grands fleuves et des rivières, dont les eaux douces et rapides lui servent d'habitation pendant une très-grande partie de l'année. Il n'est point étranger aux lacs immenses ou aux mers intérieures qui ne paraissent avoir aucune communication avec l'Océan. Il tient le milieu entre les poissons de mer et ceux de rivière. S'il croît dans la mer, il naît dans l'eau douce ; si, pendant l'hiver, il se réfugie dans l'Océan, il passe la belle saison dans les fleuves et en parcourt avec facilité toute la longueur. Dans les contrées tempérées, les saumons quittent la mer vers le commencement du printemps et y redescendent vers la fin de l'automne.

LE SALMONE TRUITE.

La truite n'est pas seulement un des poissons les plus agréables au goût, elle est encore un des plus beaux. Ses écailles brillent de l'éclat de l'argent et de l'or ; un jaune doré, mêlé de vert, resplendit sur les côtés de la tête et du corps, des taches rouges, entourées d'un bleu clair, réfléchissent sur les côtés de l'anima les nuances vives et agréables des rubis et des saphirs. On la trouve dans presque toutes les contrées du globe et particulièrement dans presque tous les lacs élevés. Le salmone truite aime une eau claire, froide, qui descend des montagnes, qui s'échappe avec rapidité , et qui coule sur un fond pierreux. Les grandes chaleurs peuvent incommoder les truites au point de les faire périr.

LA CLUPÉE HARENG.

Honneur au simple pêcheur dont l'habileté dans l'art de pénétrer le hareng de sel marin a ouvert une des sources les plus abondantes de prospérité publique. Le luxe ou le caprice demandent des productions plus merveilleuses : le besoin réclame le hareng.

Chaque année on voit arriver les harengs vers les îles et les régions continentales de l'Amérique et de l'Europe qui leur conviennent le mieux. Les légions qu'ils composent dans ces temps remarquables couvrent une grande surface et offrent cependant une image d'ordre. Les plus grands, les plus forts ou les plus hardis se placent dans les premiers rangs. Et que l'on ne croie pas qu'il ne faille compter que par milliers les individus renfermés dans ces rangées si longues et si pressées. Combien de ces animaux meurent victimes des cétacés, des squales, des différents oiseaux d'eau ! Combien de millions périssent dans les baies où ils s'étouffent et s'écrasent, en se précipitant, se pressant et s'entassant mutuellement contre les bas-fonds et les rivages ! Combien tombent dans les filets des pêcheurs ! Ces poissons forment pour beaucoup de peuples une branche immense de commerce.

LA CLUPÉE SARDINE.

La sardine a la tête pointue, les yeux gros, les côtés argentins. On la trouve dans l'océan Atlantique boréal, dans la Baltique, dans la Méditerranée, et particulièrement aux environs de la Sardaigne. Les sardines s'avancent vers les rivages en troupes si nombreuses, que la pêche en est très-abondante. On les mange fraîches, ou salées, ou fumées. La branche de commerce qu'elles forment est importante dans plusieurs contrées de l'Europe.

LA CLUPÉE ALOSE.

On doit remarquer dans l'alose la petitesse de la tête. Les aloses habitent non-seulement dans l'océan Atlantique septentrional, mais encore dans la Méditerranée. Elles quittent leur séjour marin lorsque le temps du frai arrive ; elles remontent alors dans les grands fleuves, et l'époque de ce voyage annuel est plus ou moins avancée dans le printemps, dans l'été, et même dans l'automne ou dans l'hiver, suivant le climat dans lequel coulent ces fleuves. Elles forment des troupes nombreuses, que les pêcheurs de la

plupart des rivières où elles s'engagent voient arriver avec une grande satisfaction. Elles sont le plus souvent maigres et de mauvais goût en sortant de la mer ; mais le séjour dans l'eau douce les engraisse.

LA CLUPÉE ANCHOIS.

Il n'est guère de poisson plus connu que l'anchois, de tous ceux qui aiment la bonne chère. Ce n'est pas pour son volume qu'il est recherché, car il est très-petit ; il ne l'est pas non plus pour la saveur particulière qu'il présente lorsqu'il est frais ; mais on consomme une énorme quantité d'individus de cette espèce, lorsque, après avoir été salés, ils sont devenus un assaisonnement des plus agréables et des plus propres à ranimer l'appétit. On prépare l'anchois en lui ôtant la tête et les entrailles, et en le pénétrant de sel. Sa réputation est aussi ancienne qu'étendue.

LE CYPRIN CARPE.

Les carpes se plaisent dans les étangs, dans les lacs, dans les rivières qui coulent doucement. En prononçant son nom on ne rappelle que les contrées privilégiées des zones tempérées, un climat doux, une saison heureuse, un jour pur et serein, des rivages fleuris ; les eaux, la verdure, les fleurs, la beauté ravissante du soleil qui descend derrière les forêts, des montagnes, la douceur de l'ombre, la quiétude des bords retirés d'un humble ruisseau, la chaumière si digne d'envie de l'habitant des champs. On voit la carpe tantôt dans une attitude de repos et livrée au sommeil, tantôt nageant avec force contre les courants violents, surmontant les obstacles avec légèreté, et s'élevant avec rapidité au-dessus de la surface de l'eau ; on se la représente cherchant les insectes aquatiques, les vers, les parcelles d'engrais d'une terre limoneuse et grasse dont elle aime à se nourrir.

LE CYPRIN BARBEAU.

Ce poisson a quelques rapports extérieurs avec le brochet. Le barbeau se plaît dans les eaux rapides qui coulent sur un fond de cailloux ; il aime à se cacher parmi les pierres et sous les rives avancées. Il se nourrit de plantes

aquatiques, de limaçons, de vers et de petits poissons. On le pêche avec des filets ou à la ligne ; sa chair est blanche et de bon goût.

LE CYPRIN GOUJON.

On trouve le goujon dans les eaux de l'Europe dont le sel n'altère pas la pureté, et particulièrement dans celles qui coulent mollement ou reposent sans mélange sur un fond sablonneux. Il préfère les lacs que la tempête n'agite pas. Il y passe l'hiver, et lorsque le printemps est arrivé, il remonte dans les rivières. On le pêche avec des filets et avec l'hameçon. Les goujons sont d'ailleurs la proie des oiseaux d'eau, ainsi que des grands poissons, et cependant ils sont très-multipliés. Ils vivent de plantes, de petits œufs, de vers. Ils paraissent se plaire plusieurs ensemble ; on les rencontre presque toujours réunis en troupes nombreuses.

LES CÉTACÉS

Quittons la terre, élevons-nous au-dessus de la surface de la mer, et voyons des troupes nombreuses d'êtres animés en parcourir avec rapidité l'immense étendue et se jouer avec les montagnes d'eau soulevées par les tempêtes. Ces êtres sont les cétacés. Rapprochons-nous d'eux ; et avec quelle curiosité ne devons-nous pas chercher à les connaître ! Ils vivent comme les poissons au milieu des mers, et cependant ils respirent comme les espèces terrestres. Ils habitent le froid élément de l'eau ; et leur sang est chaud, leur sensibilité très-vive, leur affection pour leurs semblables très-grande, leur attachement pour leurs petits très-ardent et très-courageux. Leurs femelles nourrissent du lait que fournissent leurs mamelles les jeunes cétacés qu'elles ont portés dans leurs flancs, et qui viennent tout formés à la lumière, comme l'homme et tous les quadrupèdes.

Ils sont immenses, ils se meuvent avec une grande vitesse, et cependant ils sont dénués de pieds ; mais leur séjour a été fixé au milieu d'un fluide assez dense pour les soutenir par sa pesanteur, assez susceptible de résistance pour donner à leurs mouvements des points d'appui, assez mobile pour s'ouvrir devant eux et n'opposer qu'un léger obstacle à leur course.

De tous les animaux, aucun n'a reçu un aussi grand domaine : non-seulement la surface des mers leur appartient, mais les abîmes de l'Océan sont des provinces de leur empire. Les grandes espèces de cétacés sont contemporaines de ces catastrophes épouvantables qui ont bouleversé la surface de la terre ; elles restent seules de ces premiers âges du monde : elles en sont, pour ainsi dire, les ruines vivantes.

A ces époques reculées les immenses cétacés régnaient sans trouble sur l'antique océan. Parvenus à une grandeur bien supérieure à celle qu'ils montrent de nos jours, ils voyaient les siècles s'écouler en paix. Le génie de l'homme ne lui avait pas encore donné la domination sur les mers ; l'art ne les avait pas disputées à la nature.

LA BALEINE.

La baleine est le plus grand des animaux. La masse et la vitesse concourent à sa force : l'Océan lui a été donné pour empire ; et en le créant la nature paraît avoir épuisé sa puissance merveilleuse. Lorsque le temps ne manque pas au développement de la baleine, ses dimensions étonnent, son volume est énorme. Longtemps ce géant des géants a exercé sur son vaste empire une domination non combattue. Sans rival redoutable, sans besoins difficiles à satisfaire, sans appétits cruels, il régnait paisiblement sur la surface des mers. Mais le pouvoir de l'homme a tout changé. L'art de la navigation a détruit la sécurité, diminué le domaine, altéré la destinée du plus grand des animaux. L'homme a su lui opposer un volume égal au sien, une force égale à la sienne. Il a construit une montagne flottante ; il l'a animée par son génie ; il lui a donné la résistance des bois les plus compactes ; il lui a imprimé la vitesse des vents qu'il a su maîtriser par ses voiles ; et, la conduisant contre le colosse de l'Océan, il l'a contraint à fuir jusque vers les extrémités du monde.

C'est malgré lui, néanmoins, que l'homme a ainsi relégué la baleine. Il ne l'a pas attaquée pour l'éloigner de sa demeure, il l'a combattue pour la conquérir ; mais pour la vaincre il ne s'est pas contenté d'entreprises isolées et de combats partiels, il a médité de grands préparatifs, réuni de grands moyens, concerté de grands mouvements, combiné de grandes manœuvres. Il a fait à la baleine une véritable guerre navale ; et la poursuivant avec ses flottes jusqu'au milieu des glaces polaires, il a ensanglanté cet empire du

froid, comme il avait ensanglanté le reste de la terre. Et les cris du carnage ont retenti dans ces montagnes flottantes, dans ces solitudes profondes, dans ces asiles redoutables des brumes, du silence et de la nuit.

Les baleines que l'on rencontre à une assez grande distance du pôle arctique, ont depuis vingt jusqu'à quarante mètres de longueur ; leur poids surpasse cent cinquante mille kilogrammes. Vues de loin, on dirait une masse informe. On donne le nom d'évents à deux canaux qui partent du fond de la bouche, parcourent obliquement l'intérieur de la tête et aboutissent vers le milieu de sa partie supérieure. Par ces événements, la baleine fait sortir un assez grand volume d'eau pour qu'un canot puisse en être bientôt rempli.

Le baleineau ou petit de la baleine est, pendant le temps qui suit immédiatement sa naissance, l'objet d'une grande tendresse et d'une sollicitude qu'aucun obstacle ne lasse, qu'aucun danger n'intimide. Elle ne le perd pas un instant de vue. S'il ne nage encore qu'avec peine, elle le précède, lui ouvre la route au milieu des flots agités, ne souffre pas qu'il reste trop longtemps sous l'eau, l'instruit par son exemple, l'encourage par son attention, le soulage dans sa fatigue, le soutient lorsqu'il ne ferait plus que de vains efforts, le prend entre sa nageoire pectorale et son corps, l'embrasse avec tendresse, le serre avec précaution, le met quelquefois sur son dos, l'emporte avec elle, modère ses mouvements pour ne pas laisser échapper son doux fardeau, pare les coups qui pourraient l'atteindre, attaque l'ennemi qui voudrait le lui ravir, et, lors même qu'elle trouverait son salut dans la fuite, combat avec acharnement, brave les douleurs les plus vives, renverse et anéantit ce qui s'oppose à sa force, ou répand tout son sang et meurt plutôt que d'abandonner l'être qu'elle chérit plus que sa vie. On prend la baleine avec un harpon qu'on lui enfonce dans le corps. L'huile et les fanons sont les parties les plus utiles de cet animal.

LE DAUPHIN.

Quel objet a dû frapper l'imagination plus que le dauphin ? Lorsque l'homme parcourt le vaste domaine que son génie a conquis, il trouve le dauphin sur la surface de toutes les mers ; il le rencontre et dans les climats heureux des zones tempérées, et sous le ciel brûlant des mers équatoriales, et dans les horribles vallées qui séparent ces énormes montagnes de glace

que le temps élève sur la surface de l'océan polaire. Partout il le voit, léger dans ses mouvements, rapide dans sa natation, étonnant dans ses bonds, se plaire autour de lui, charmer par ses évolutions vives et folâtres, l'ennui des calmes prolongés, animer les immenses solitudes de l'Océan, disparaître comme l'éclair, s'échapper comme l'oiseau qui fend l'air, reparaître, s'enfuir, se montrer de nouveau, se jouer avec les flots agités, braver les tempêtes et ne redouter ni les éléments ni la distance, ni les tyrans des mers.

Les formes générales du dauphin sont plus agréables à la vue que celles de presque tous les autres cétacés. Ses proportions sont moins éloignées de celles que nous regardons comme le type de la beauté dans les poissons.

Ne perdons jamais de vue une grande vérité. Lorsque les animaux qui ne sont pas retenus, comme l'homme, par des idées morales, ne sont pas arrêtés par la crainte, ils font tout ce qu'ils peuvent faire et ils agissent aussi longtemps qu'ils peuvent agir. Aucune force n'est inerte dans la nature. Ces cétacés qu'on a voulu représenter comme susceptibles d'un attachement vif et durable, sont néanmoins des animaux carnassiers. Les dauphins se nourrissent donc de substances animales. Ils recherchent particulièrement les poissons. Ils poursuivent les troupes nombreuses de muges jusqu'au près des filets des pêcheurs ; et, à cause de cette sorte de familiarité, ils ont été considérés comme les auxiliaires de ces marins dont ils ne voulaient cependant qu'enlever ou partager la proie.

Les anciens habitants des rives fortunées de la Grèce connaissaient bien le dauphin ; mais la vivacité de leur génie poétique ne leur a pas permis de le peindre tel qu'il est. Les peintres et les sculpteurs modernes ont représenté le dauphin comme les artistes grecs du temps d'Homère, avec la queue relevée, la tête très-grosse, la gueule très-grande. Mais sous quelques traits qu'il ait été vu, les historiens l'ont célébré, les poètes l'ont chanté, les peuples l'ont consacré à la divinité qu'ils adoraient.



FIN



*Buffon de la jeunesse : histoire naturelle des
mammifères, des oiseaux, des reptiles et des
poissons*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6512173j>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état

du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

monadaire, l'Eléphant, le Lion, la Panthère .

[Retour](#)

le petit Aigle, le Canard sauvage, le Vautour royal, le Canard à éventail de la Chine

[Retour](#)

la Pintade, le Paon, l'Autruche, le Pigeon, le Faisan doré, le Coq,

Retour

le Serpent python, l'Hippopotame, le Crocodile, la Tortue d'eau douce.

[Retour](#)

le Poisson volant, l'Espadon, le Maquereau, la Raie, la Carpe, la Loutre.

Retour